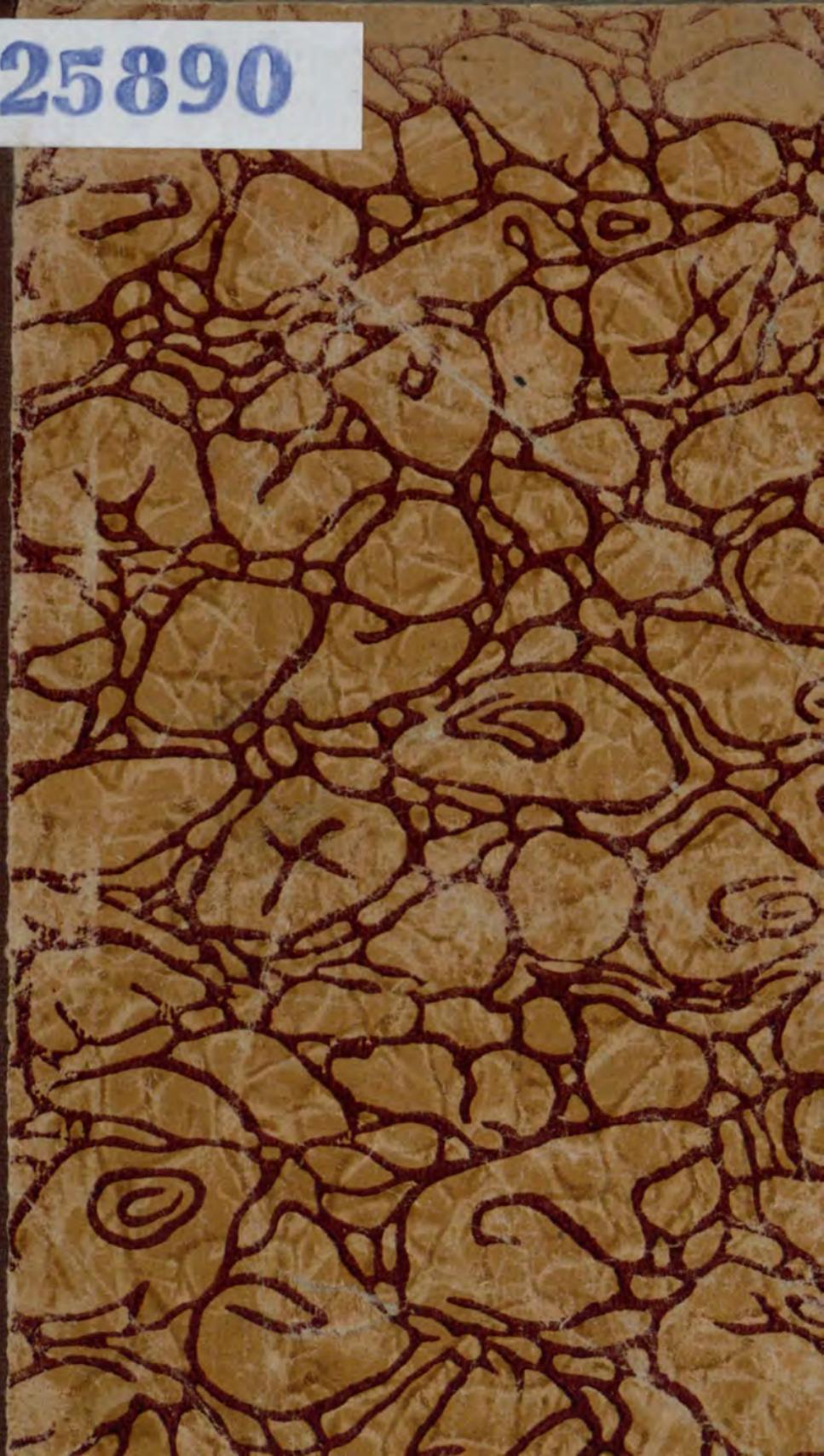


25890





25890

ИИ-68007

И-987-1466/ГТМК

ESSAI

SUR

LES PROGRÈS DE LA GÉOGRAPHIE

DE L'INTÉRIEUR DE L'AFRIQUE,

ET SUR

LES VOYAGES DE DÉCOUVERTES QUI S'Y RATTACHENT ;

PAR M. DE LARENAUDIÈRE.

LES solitudes brûlantes de l'Afrique intérieure, son atmosphère embrâsée et qui donne la mort ; ses déserts sans eau, sans verdure ; ses mers de sable qui semblent ondulées comme l'océan ; ses fleuves mystérieux ; ses arbres gigantesques ; ses animaux plus féroces qu'ailleurs ; ses peuples d'une couleur particulière ; des mœurs tout à la fois barbares, comme l'instinct féroce du tigre, simples et hospitalières, comme celles des premiers hommes de l'orient ; une ébauche grossière de civilisation ; les

éléments de diverses conditions politiques réunies confusément et ne produisant que l'anarchie, ou le despotisme sanguinaire; toutes ces choses ont jeté sur cette grande contrée une couleur tellement locale, qu'aucun pays n'offrit jamais plus d'aliment à l'avidité curieuse de la multitude, amie du merveilleux, à celle du géographe qui cherche des terres et des nations nouvelles, et à la froide ambition de la politique et du commerce, toujours en quête du sol qui produit les métaux précieux et les matières premières de notre industrie. De là ces tentatives si souvent répétées pour ouvrir à l'Européen les grands marchés de l'Afrique centrale, de là ces efforts redoublés de la science pour inscrire des lieux nouveaux sur des cartes trop long-temps incomplètes, ou défigurées par l'erreur et l'ignorance vaniteuse; de là ces alliances fréquentes entre le commerce, la géographie et la politique, pour faire en commun des conquêtes dont tous doivent profiter. Hâtons-nous d'ajouter que des hommes éminemment éclairés n'ont cherché l'africain dans ses déserts, sous son ciel de feu, sous sa hutte grossière, et sur les bords meurtriers de ses grands fleuves, que pour lui faire subir le joug salutaire d'une civilisation douce et perfectionnée, et l'éclairer des lumières pures et bienfaisantes de l'évangile.

Et qui pourrait refuser de l'intérêt au récit des efforts courageux des explorateurs de l'Afrique? qui n'a pas des regrets à donner à la perte cruelle

de ceux qui ont succombé dans ces généreuses entreprises ? Ce sont quelques traits de leur histoire que nous allons essayer de rappeler encore une fois ici, et d'associer au tableau rapide des progrès de la géographie depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours.

Des langues sémitiques répandues le long du Nil et de l'Atlas, des traces des mêmes langues existantes dans le Soudan, et s'y montrant dans plusieurs noms de lieux, de montagnes, et surtout dans celui du grand fleuve de la Nigritie ; des usages et des coutumes hébraïques, se retrouvant dans les mêmes contrées, et jusque sur les rivages de l'Atlantique, peuvent faire supposer que les Hébreux furent jadis en relation avec les parties centrales de l'Afrique. De bonne heure les Phéniciens les associèrent à leurs courses maritimes, et à leurs entreprises commerciales. Ils pénétrèrent avec eux dans les colonies tyriennes de Carthage et d'Utique. Leurs rapports avec l'Afrique, acquirent un nouveau développement à la suite de l'alliance de Salomon avec la reine de Saba ou de Meroé ; ce riche et industrieux royaume recevait les produits des contrées centrales, et les échangeait ensuite avec l'Égypte et les ports de l'orient. Les Hébreux ne restèrent certainement pas étrangers à ce mouvement commercial, qui procurait de si énormes bénéfices. Le voyage d'Ophir ne fut autre sans doute qu'un voyage de négocians israélites avec des Arabes de Saba ; et dans cette hypothèse,

à l'ouest du Fezzan, et plus encore de lui attribuer des notions sur les carrières de sel de Tagazza. Dans sa vague relation du voyage des Nasamons, on a cru découvrir des indications du Niger et même de Tombouctou; mais cette opinion du major Rennell et du savant Heeren, qu'aucun fait positif ne vient appuyer, reste tout entière dans les théories capricieuses de la science.

La Grèce n'était plus lorsque Strabon écrivait sa géographie; Carthage éclairée et industrielle, avait aussi succombé sous le glaive des oppresseurs du monde; et ses découvertes étaient dédaignées ou révoquées en doute. Strabon ne put disposer que des matériaux et des renseignemens réunis par les Romains. Ils étaient peu nombreux sur les contrées qui nous occupent. Au temps de Strabon la côte de la Méditerranée et les environs du Nil étaient seuls fréquentés par les navigateurs; on croyait que l'Afrique se terminait de tous côtés par des déserts; au-delà du Sahara, on ne connaissait rien; l'opinion sur l'ensemble de cette partie du monde était que sa forme ressemblait à celle d'un trapèze. Savant organe des idées de son siècle, Strabon ne s'élève point ici au-dessus de ses erreurs; il fait tourner les côtes occidentales et orientales de l'Afrique, l'une vers l'ouest à la latitude de 12 1/2 de nos degrés: c'est là qu'il place à l'ouest ses *Ethiopes Aetherii*; à l'est, la région Cinnamomifère. Il ne laisse entre ces deux pays qu'un très-petit espace où le voyageur repoussé par une atmo-

sphère embrasée et mortelle ne pouvait pénétrer. Dans ce système, l'intérieur de notre Afrique passant pour inhabitable, il était tout naturel qu'elle fût ignorée; la côte occidentale ne l'était guères moins; les découvertes des Carthaginois l'eussent fait connaître à Strabon: en les rejetant comme fabuleuses il repoussait le seul témoignage qui pouvait éclairer son ignorance, et elle est grande puisqu'il aperçoit l'Atlas presque au sortir du détroit d'Hercule.

La puissance romaine assise sur les ruines de Carthage, dominant d'un côté les villes de la Pentapole, de l'autre les rivages de la Mauritanie, réunissait tous les élémens propres à l'exploration de l'Afrique intérieure; mais soit qu'imbue des préjugés des Grecs sur les chaleurs mortelles de la Zone Torride, soit insouciance des entreprises commerciales qui pouvaient conduire à des données nouvelles, soit enfin que la haine des peuples de l'Atlas lui opposât une barrière invincible, Rome ne marcha point dans la carrière des découvertes, et plaçant sa gloire dans des conquêtes fatales à l'humanité, ne fit qu'entrevoir, au milieu d'un nuage de fables et d'erreurs, quelques traits défigurés des contrées connues sous le nom d'Ethiopie occidentale.

Les modernes qui ont le plus étendu les connaissances de Pline dans l'Afrique centrale, n'osent pas les conduire au-delà du *Niger*; Pline fait de ce fleuve un commencement du Nil d'Egypte, en indiquant toutefois sa position, par un trait assez

caractéristique , entre les Ethiopiens et les Libyens, c'est-à-dire entre les Nègres et les Maures.

Pline nous a conservé le souvenir et les résultats de plusieurs voyages faits en Afrique. Dans la description de la Mauritanie , cet auteur donne un extrait d'un périple de Polybe , qui ne paraît pas s'être avancé à l'ouest au-delà du cap Noun. Pline nous transmet encore quelques détails intéressans sur les expéditions des Romains dans l'intérieur. Celle de Suetonius Paulinus conduisit ce général au-delà de l'Atlas , sur les bords d'un fleuve Ger , où Niger selon quelques manuscrits ; il pénétra ainsi chez les Canariens et les Perorses, voisins des Ethiopiens. Telles étaient au temps de Pline les limites des connaissances positives des Romains au N. O. de l'Afrique. Elles ne dépassaient donc guères l'Atlas et les extrémités septentrionales du Grand Désert. Mais s'ensuit il pour cela que Pline n'ait rien connu au-delà? nous ne le pensons pas. Les Commentaires sur l'Afrique, par le roi Juba , tirés en grande partie des écrivains carthaginois , lui fournirent des notions plus étendues. Il eût rendu un grand service à la science s'il se fût borné à les copier comme il a fait si souvent pour tant d'autres ouvrages ; mais loin de là , il eut la malheureuse idée de les ployer à ses propres connaissances positives ; il avait appris des commentaires de Juba, que dans l'Ethiopie occidentale , sortait du lac Nigris une grande rivière qui séparait dans son cours les Africains des Ethiopiens , c'est-à-dire les

nations blanches ou basanées des peuples noirs ; et voilà qu'il s'efforce de rattacher cette rivière au Ger ou Niger de Paulinus , de n'en faire qu'une seule , et de la confondre ensuite avec le Nil d'Égypte ; chez lui quelques vérités de détails ne forment cependant qu'un ensemble d'erreurs.

Du côté de l'est, il paraît impossible de conduire l'expédition de Cornelius Balbus, dont le souvenir nous a été conservé par Pline , plus loin que l'Oasis d'Agades.

Sous la plume de Pomponius Mela , qui vivait à peu près à la même époque , quelques erreurs de Pline disparaissent en partie. Ce géographe admet encore comme probable l'hypothèse de la jonction du Niger et du Nil, mais il rejette celle de son cours souterrain , si bizarre dans la description du naturaliste latin. Il place la source de son Niger ou Nuchul, dans l'Éthiopie, et fait sur le cours de cette rivière cette importante observation. « Tandis que les » autres fleuves coulent sur l'Océan, celui-ci se dirige vers l'est et le centre du continent, où il se perd sans qu'on sache où il termine son cours. » Il semble que dix-huit siècles aient passé entre cette remarque vraie et parfaitement exprimée , et le système si ridicule de Pline , et ne dirait-on pas que Mela a deviné l'état de nos connaissances sur le Dialiba.

Nous arrivons enfin à l'époque où la géographie ancienne cherche à s'appuyer sur des bases scientifiques. Suivons Ptolémée dans les seules con-

trées qui nous occupent ; nous le retrouvons ici un peu plus instruit que ceux qui l'ont précédé , mais malheureusement embrouillé par ses commentateurs.

L'intérieur de l'Afrique , chez Ptolémée , présente encore une grande masse de notions confuses au milieu de quelques vérités nouvelles , et de quelques nouveaux renseignemens parvenus à Alexandrie , siège alors des grands travaux géographiques. Ptolémée est le premier qui ait annoncé avec certitude l'existence du fleuve Niger. Il rejette toute hypothèse d'identité entre ce fleuve et le Nil , et place sur ses bords Tucabath , Nigira , la Métropole de Ta Gana et de Panagra , dans lesquelles on a cru retrouver quelques-unes des villes de la Nigritie actuelle , telles que Cachénah , Ganah , Ouangara et même Tombouctou. Le mont Mandrus , près des sources du Niger , a rappelé le nom des Mandingues , et l'on a cherché les montagnes de Caphas dans le pays de Kaffaba , conjectures que M. Gosselin a rejetées , en soutenant que Ptolémée ne connut jamais la Nigritie , ce que nous ne pouvons admettre en totalité. Il nous paraît seulement prouvé que les connaissances de ce géographe n'allèrent pas au-delà de notre Dialiba , et qu'il confondit en quelque sorte , à l'exemple de ses prédécesseurs , les rivières qui sortaient de l'Atlas avec les contrées voisines de son Niger. C'était une des conséquences de son faux système sur l'étendue de l'Afrique du nord au sud.

Nous n'avons plus rien à demander à la Géographie ancienne : elle expire avec Ptolémée. Adressons-nous à ce peuple dont le génie entreprenant , éveillé par Mahomet , recula les limites du monde connu.

Il semble que les Arabes , apôtres guerriers du Prophète , réunissaient en eux tout ce qui peut conduire à la connaissance intérieure de l'Afrique. Les Maures , originairement sortis d'Arabie , répandus le long de l'Atlas jusqu'à l'Océan , et dans les Oasis du désert , tour à tour opprimés par les Carthaginois , les Grecs , les Romains et les Vandales , ne furent pas un des moindres obstacles aux tentatives faites par leurs tyrans pour pénétrer au-delà du désert ; ces Maures , au contraire , accueillirent les Arabes comme des frères , comme des libérateurs , comme les défenseurs de leurs anciennes libertés. Bientôt l'esprit commercial et le zèle religieux des soldats du Coran se déployèrent de toutes parts. Les hommes de l'Atlas , en s'unissant à leur culte , s'associèrent à leurs destinées. On vit alors de nombreuses caravanes traverser les solitudes du Sahara , sur l'agile chameau importé d'Arabie , et s'ouvrir , au travers du Fezzan , une route nouvelle que la caravane de Cachénah suit encore. Des colonies s'établirent sur la lisière du Soudan , et s'emparèrent de son commerce. Des missionnaires Musulmans y pénétrèrent ; l'étendard de l'islamisme y fut planté , et dans les dixième , onzième et douzième siècles , les bords des grands

fleuves qui arrosent la Nigritie étaient couverts de villes , de royaumes , et peuplés de vrais-croyants. Plus tard , les souverains de Maroc et de Fez y étendirent leurs conquêtes ; et les relations entre les Maures d'Espagne et Tombouctou devinrent assez intimes pour que les architectes de Grenade allassent embellir cette ville reculée. Elle dut à l'un d'eux et le palais de son roi et sa première mosquée.

Mais qu'ont produit six siècles de relations multipliées entre les Maures et le Soudan ? des renseignemens curieux sans doute , et ce que nous sûmes longtems de moins incertain sur cette contrée, mais trop peu de ces données positives que la science seule recueille. Le Maure ne jetait sur le pays que le coup-d'œil du marchand ou du guerrier , et n'apportait au géographe Arabe qu'un tribut de renseignemens incomplets, de ouï-dires écoutés avec indifférence , et d'évaluations vagues des distances. Cherchons la preuve de cette vérité dans le résumé de leurs travaux.

Commençons par le grand fleuve , objet de la persévérante curiosité et des recherches continuelles des Européens. Massoudi, Ibn Haukal, Al Edrisi, Ibn Al Ouardi , Abulfeda , El Bakoui , Ibn Battouta , presque tous les géographes Arabes ou les voyageurs de cette nation , l'identifient avec le Nil ; mais seulement à sa source et dans la première partie de son cours. Ils établissent ensuite que le Nil primitif se sépare en deux branches, dont l'une,

le Nil d'Égypte , se dirige au nord et se rend dans la Méditerranée , tandis que l'autre, le Nil des Nègres , coule vers l'ouest et traverse l'immense région de l'Afrique centrale. Les mêmes géographes sont bien moins d'accord sur l'embouchure de leur Nil des Nègres ; l'Edrisi la place dans une mer ou dans l'Océan , à une journée de distance d'une certaine île d'Oulil qui joue un grand rôle dans le système arabe , et qui , pour le dire en passant , a épuisé toute la science conjecturale des modernes. Schehabeddin termine son cours dans les déserts. Nous parlerons tout-à-l'heure de l'opinion de Léon l'Africain , dont le système a appelé plus particulièrement l'attention des modernes.

Ainsi la véritable source de notre Dialiba paraît avoir été inconnue aux Arabes, et tout-à-fait hors de leurs excursions , au sud-ouest , qu'on ne doit guère étendre au-delà de Djinné. A l'occident , proprement dit , Edrisi nomme les Zanhagi , tribu qui a donné son nom au fleuve Sénégal ou Sénégal. Le Rio do Ouro , sous le nom arabe de Wadimel , et la contrée Meczara ou Maghzara , avec la ville ou l'île d'Oulil , terminent la géographie arabe à l'ouest , comme le pays de Lamlan ou Lamlen , au midi.

Dans l'intérieur du Soudan , elle nous indique les villes de Tocrou , célèbre par ses mines d'or ; Sallah , Berassa , peuplées de noirs pleins de bravoure ; Ganah et Tombouctou , riches et puissantes par leur grand commerce. Deux voyageurs

arabes surtout nous fournissent , sur cette partie de l'Afrique , des détails qui portent le cachet de la vérité : ce sont Ibn Batouta et Léon l'Africain.

Le premier , né à Tanger , écrivait dans le quatorzième siècle , vers 1354 , et voyagea pendant vingt ans , dans toute l'Asie et jusqu'à la Chine. L'âge ne diminua pas son aversion pour le repos : il avait cinquante - trois ans lorsqu'il se rendit de Sidjilmessa à Tombouctou et à Melli. Son itinéraire est curieux comme route de caravane. Il traversa l'Afrique dans deux sens différens , du nord au sud et de l'est au nord - ouest ; ses indications de lieux s'accordent assez bien avec les récits des modernes. C'est malheureusement tout ce qu'on peut recueillir de ses voyages dont l'extrait seul nous est parvenu.

Le second plus rapproché de nous et contemporain du développement de la puissance portugaise sur la côte d'Afrique , était né à Grenade ; il avait étudié à l'Université de Fez la plus célèbre des hautes écoles de cette époque. Ses voyages en Nigritie jusqu'à Bornou et Gaoga , les seuls qui se rattachent à notre sujet , paraissent avoir été faits en 1511. Comme il était très - jeune , sa relation , premier essai de son talent d'observation , est peu détaillée. Il faisait partie de la suite de son oncle , ambassadeur du roi de Fez à la cour de *Tombut* , qui était probablement chargé de prévenir les princes de la Nigritie contre les européens , et de sur-

veiller les tentatives des Portugais. Hartmann, Bruns et le savant M. Walckenaer se sont empressés de rendre hommage au savoir et à l'exactitude de Léon, et de reconnaître que les notions les moins douteuses que l'on a pu acquérir dans ces derniers temps coïncident avec celles qu'il nous a données.

C'est dans la description de l'Afrique écrite par Jean-Léon en arabe, et traduite également par lui en italien, qu'il a consigné les résultats de ses voyages, ainsi que les renseignemens qu'il prit, comme il le dit lui-même, auprès de personnes dignes de foi.

On voit qu'il a exploré l'Afrique septentrionale dans toutes les directions, jusqu'au 15^e degré de lat. N. Entre Maroc et le Sénégal il nous confirme l'existence de cette tribu de Zanaghas ou Zaneghas, dont nous avons déjà parlé. Au midi, il nous introduit dans le Melli, à trois cents milles au sud de Tombouctou; il nous montre à l'ouest de ce pays, des forêts qui s'étendent jusqu'à la mer Atlantique; au sud des montagnes désertes; au nord, Bambara, et à l'est, Gago. Ici, vers les montagnes de Kong, il a connaissance du Dahomé et de quelques autres points de la Guinée maritime. Mais les côtes de Sierra-Leone, et le Kouranko, et le Soulimana, et le Kissi, et le Sangara, etc., etc., n'ont pas été plus visités par lui que par ses prédécesseurs.

Les voyageurs de notre époque sont les meil-

leurs commentateurs de Léon, et font foi de sa véracité.

Les Tembou d'Oldendorp paraissent être ses Temian ; Guber ou Goubur se retrouve dans l'itinéraire de Hadji-Hamet, allant de Cachenah à Tombouctou ; la position des Eyos, près Dahomé, convient parfaitement à celle de Gago de Léon, et le Zegzeg, également nommé dans les relations dernières, est probablement le Sezikhit qu'un habitant de Bornou indiqua à Seetzen. Cette contrée, nommée Zagzag par Delisle, se trouve, selon Marmol et Dapper, précisément au nord du Benin et au sud de Cachenah, où la placent aussi les relations faites à M. Lyon.

Tant de positions reconnues exactes et précises n'ont pu sauver Léon du reproche d'imposture ; on a été même jusqu'à soutenir qu'il n'avait pas vu Tombouctou qu'il décrit si bien, et sur lequel il donne, avec candeur, des détails nouveaux et remplis de cet intérêt qui s'attache à l'importance des choses unie à la simplicité du récit. Cette accusation de mensonge repose surtout sur la direction que Léon donne au fleuve de Tombouctou ou prétendu Niger, qu'il fait couler à l'ouest, non d'après un oui-dire, mais d'après ses propres observations. Il faut l'avouer, cette navigation de Léon à l'ouest, sur le Niger, est assez extraordinaire, en l'étendant surtout, comme il le fait, jusqu'à Ghinea et Melli ; pour l'expliquer, il faut se prêter à des conjectures. Il faut supposer que

le Dialiba de Park , après avoir atteint Tombouctouse divise en deux branches , dont une se détourne tout-à-coup à l'ouest-sud-ouest , vers Djinné , puis gagne Melli , par une coupure au sud ; et retourne ensuite à l'est pour arroser Guber et Ganah , avant de se jeter dans le golfe de Bénin ou de Guinée. Ou il faut admettre le système de deux grands fleuves coulant dans des sens divers , indiqué par Delisle , dans la carte d'Afrique , et très-bien et très-clairement développé dans l'*Africa* de Bruns , système infiniment amélioré par le savant M. Walckenaer , dans ses excellentes Recherches sur l'Afrique Septentrionale ; ou il faut , avec Barrow et Murray , reconnaître le fleuve de Léon pour celui de Cachénah , le Gulbi , que le schérif Inhammed , qui l'a traversé et qui l'appelle Nil-el-Abid , le Nil des Nègres , soutient couler vers l'ouest , c'est-à-dire de Cachénah vers Tombouctou. En admettant que Léon ait navigué sur ce dernier , ne serait-il pas possible que , plein de respect pour Ptolémée qui fait couler son Niger à l'ouest , il ne se soit imaginé que le fleuve qu'il parcourait , affectant la même direction , devait porter le même nom. Qu'on se rappelle , pour donner plus de poids à ces diverses conjectures , que la marche du fleuve de Tombouctou à l'occident a été adopté par plusieurs géographes Arabes , et que , de nos jours , un grand nombre de renseignemens obtenus par Denon , Maxwel , Burckhardt , Bowdich , etc. , la lui donnent également.

chés de l'intérieur ; mais la plupart de leurs connaissances, du moins les plus intéressantes, restèrent ensevelies dans les archives de Lisbonne. Sans Barros, le souvenir en serait totalement perdu pour le monde savant.

Les Portugais, en partant de la côte, s'avancèrent dans le pays en sens contraire des Arabes. Ils n'eurent que des notions vagues des contrées situées au-delà de Djinné. Ce point est la limite de leurs connaissances géographiques vers l'Orient, comme celle des Arabes vers l'Occident.

L'esprit mercantile, associé pour la première fois à l'esprit chevaleresque et au zèle religieux, les avait dirigés dans leurs entreprises : ce fut l'esprit commercial seul qui précipita sur leurs pas les autres nations européennes.

Au règne d'Elisabeth se rattachent les premières entreprises maritimes de la Grande-Bretagne en Afrique. On voit alors de riches négocians d'Exeter expédier quelques bâtimens pour le Sénégal et la Gambie. Leur but les éloigne de toutes tentatives de découvertes. Dans le 17^e siècle, les Anglais essaient de pénétrer à Tombouctou, que l'on supposait, d'après les Arabes, rapproché de la côte. George Thompson et Richard Jobson, chargés de cette mission, ne purent l'accomplir. Le premier fut assassiné, le second parvint jusqu'à Jerakonda, le Joukakonda de Park. Ce voyage fit connaître les Mandingues : ce fut son seul résultat. Stibbs, en 1723, remonta le fleuve au-delà

des cataractes de Barranconda : la baisse des eaux le força de s'arrêter. Harrisson, en 1732, ne dépassa pas Fatatenda. Moore, quelque temps après, n'alla pas au-delà de ce dernier point ; mais sa longue résidence dans ces contrées comme facteur de la compagnie, le mit à même de recueillir sur quelques places du Soudan des notions plus étendues.

Les Français, de leur côté, dirigés par les mêmes motifs et aussi entreprenans que leurs rivaux, s'établirent dès 1626 à l'embouchure du Sénégal, et c'était peut-être pour la seconde fois. De Brue, un des agens les plus actifs de la compagnie, pénétra, en 1698, jusqu'au royaume de Galam au confluent de la Falemé et du Sénégal. Il crut avoir appris quelque chose de Tombouctou ; mais il paraît, d'après les distances qu'il établit, que ce Tombouctou n'est autre que le Timbou du Fouta-Diallon. Il ignorait que quelques années avant lui un Français, Paul Imbert, était parvenu à s'y rendre de Tripoli avec une des caravanes de cette ville. On trouve quelques particularités sur ce voyage dans une lettre qu'un nommé Charant fit imprimer en 1670. Il serait aussi fastidieux qu'inutile de rappeler ici les autres tentatives faites alors pour pénétrer dans l'intérieur ; bornons-nous à jeter un coup d'œil sur le résultat de ces courses infructueuses.

Les géographes des seizième et dix-septième siècles n'ayant d'autres matériaux que des notions contradictoires et incomplètes, restèrent

Delisle n'avait pu connaître ; mais , critique rigoureux et sévère de ses propres richesses , d'Anville n'admit que ce qu'il crut prouvé ; aussi sa carte présenta-t-elle une Afrique intérieure presque entièrement blanche. Les nombreuses positions indiquées par Delisle entre Tombouctou et Bornou, disparaissent; le cours du Sénégal, de la Gambie et du Rio-Grande, réunis pendant plus de deux siècles, sont tracés séparément et avec beaucoup plus de précision que ne l'avait fait son savant prédécesseur. Le vrai Nil sort pour la première fois de deux lacs placés au pied des montagnes de la Lune, le Bahr el Gazel s'y réunit en partie après avoir arrosé Bornou, Kanem et Kaughâ. Au sud-est du Fezzan le Gherma d'Edrisi paraît comme la capitale des Garamantes de Ptolémée. Le Niger coule à l'est, isolé dans l'intérieur du Soudan, et sans communication avec les fleuves de la Senegambie ; sorti du Nigrites Palus de Ptolemée, il se dirige au nord jusqu'à Tombouctou, puis à l'est, en décrivant des courbes assez prolongées, et se perd enfin dans deux lacs ou mers d'eau douce au sud de Bornou, au lieu de terminer son cours dans Bornou même, comme Delisle l'avait pensé.

N'oublions, pas dans ce rapide aperçu de la carte de d'Anville, un fait important, c'est le changement de toutes les latitudes convenues alors. Tombouctou placé entre les 14 et 16 deg. de L. N., remonta à 19 deg. et demi. Delisle l'indiquait sous le méridien de Paris, d'Anville le reporta de 3 de-

grés plus à l'ouest, à 15 milles géographiques du Niger. Quelques autres points du Soudan éprouvèrent des changemens de position généralement heureux.

Ce beau travail du géographe français, restera comme un monument de haute critique et comme l'emploi le plus sobre et le mieux entendu des notions incomplètes de son temps. Depuis sa publication la géographie de l'intérieur de l'Afrique, resta stationnaire jusqu'au moment où l'association africaine de Londres vint éveiller le génie des découvertes et diriger dans la carrière des hommes entraînés par le double enthousiasme de la gloire et de la science.

Il est probable que, dans le principe, les fondateurs de cette illustre société ne furent inspirés que par le noble desir d'étendre les progrès de la géographie et les bienfaits de la civilisation, mais que cette pensée généreuse ait toujours été pure dans toutes les entreprises ordonnées, c'est ce dont il est très-permis de douter. Il paraît que la politique du gouvernement anglais a plus d'une fois stimulé un si beau zèle dans des vues un peu moins élevées mais non moins utiles, et que le développement du commerce et de l'industrie de la Grande-Bretagne a été mis plus d'une fois au nombre des instructions données aux intrépides missionnaires de la Société.

Mais ici ne voyons que la science et ses intérêts. et poursuivons sa marche.

cul, aucun voyage n'a jeté plus de jour sur les contrées intérieures entre l'Océan et le Dialiba; toutefois, l'objet spécial de sa mission ne fut pas *entièrement* accompli. La question géographique, de la direction générale du grand fleuve du Soudan, resta encore un problème; problème qui, comme le remarque M. Walckenaer, n'est pas aussi simple que Mungo-Park et plusieurs géographes le supposaient.

Pendant que ce voyageur luttait au milieu de l'Afrique contre la perfidie des Maures, un autre Anglais, dont le nom ne sera jamais prononcé qu'avec respect et reconnaissance par les amis de la science, explorait de son côté une vaste contrée, dans laquelle aucun européen n'avait encore pénétré, et se trouvait aussi, sur cette terre inhospitalière, aux prises avec la mauvaise foi des populations musulmanes.

(1793 — 1797.) Browne, né avec une fortune indépendante et brûlant de se signaler dans la carrière des découvertes, porta ses pas vers le Dar-Four. Ledyard, étant au Caire, avait obtenu quelques renseignemens sur cette contrée; ils avaient éveillé l'attention des géographes; ce nom toutefois était connu, Bruce l'avait inscrit sur sa carte, comme un lieu traversé par les caravanes du Caire. Sa position le rendait un point important pour les découvertes futures de l'intérieur. Browne, par l'exactitude de ses observations et la persévérance de ses recherches, prouva que l'in-

térêt qui s'attachait au Dar-Four était mérité. Nul observateur n'a mieux accompli sa mission : parti d'Assiout en Egypte , le 23 mai , il se joignit à la caravane du Soudan , traversa la grande Oasis , et arriva , le 23 juillet , dans le Dar-Four. Ses efforts pour aller au-delà échouèrent contre l'avidité des naturels et la perfidie de ceux qui l'avaient accompagné ; après trois ans d'une espèce de captivité , il revint à Assiout dans l'été de 1796.

Le voyage de Browne fait époque dans l'histoire des progrès de la géographie ; par lui , non-seulement le Dar-Four a été connu sous les rapports physiques , moraux et géographiques , mais les contrées qui l'entourent ont été indiquées avec une grande exactitude. On voit à l'orient , le Kordofan et le Sennaar ; à l'occident , les royaumes d'Afnou , de Berghou , de Berghun , de Bornou ; et enfin le Dar-Koulla et le Donga dans le sud , vers les sources présumées du Bahr el Abiad , à 7 degrés , ou 420 milles géographiques de Cobbé , dont la position est fixée à 14 degrés 11 minutes de latitude N. , et à 28 degrés 8 minutes de longitude orientale. La direction du nord au sud des fleuves de la Nigritie orientale , coulant à peu près parallèlement au Nil , et descendant des montagnes ou plateaux du Dar-Four et de Runga , est encore un des renseignemens importants transmis par notre voyageur ; il a depuis été confirmé par Seetzen.

(1797 — 1798.) Les indications de Ledyard

Le 18^e siècle vient de finir ; arrêtons-nous un moment , et voyons l'emploi que la géographie fit alors des nouveaux matériaux que les derniers voyages et les renseignemens obtenus avaient mis à sa disposition. Nous pouvons en prendre une idée sur l'Afrique du Major Rennell.

Dès 1790 , ce géographe avait rectifié sur la première Carte plusieurs positions du Fezzan , l'itinéraire du chérif Inhammed lui avait servi pour les parties méridionales du Soudan. Le Niger ou Dialiba et Tombouctou restaient à-peu-près où d'Anville les avait placés ; en général le tracé du géographe français était conservé. Mais en 1802 , Rennell fit paraître une nouvelle Carte d'Afrique , qui n'a presque rien de commun avec la première , et sur laquelle se trouvent toutes les découvertes récentes. Les portions de la Sénégambie , du Fezzan , du Dar-Four , du désert de Barca et de Nubie , parcourues par Mungo - Park , Hornemann et Browne , reposent ici sur des données positives. Quant aux contrées orientales et centrales du Soudan , elles sont dessinées d'après des combinaisons plus ou moins incertaines. Tombouctou dont la destinée est de changer souvent de place , se trouve à 13° 30' N ; et à 1° 33' longitude orientale de Greenwich , ou à 47 minutes latitude occidentale de Paris. Le Dialiba coule en ligne droite de l'ouest à l'est , et la double courbe de d'Anville est supprimée ; ce fleuve se perd dans les marais de Ouangara. Sur l'autorité de Browne les rivières qui ar-

rosent le pays de Kulla se dirigent vers l'ouest, et le Nil est sans communications avec les eaux du Soudan. Les grands Etats de cette dernière contrée ne sont plus Tombouctou et Cachenah, mais Bambara et Haoussa; Melli devient le synonyme de Lamlem, ce qui n'est rien moins que prouvé. On voit figurer sur cette Carte dans des positions assez précises, le petit royaume de Cabi, les villes de Tocrou, Cachenah, Agadez, et le Daoura de Lucas. La vaste région de Bornou est toujours trop au nord, ainsi que le Baghermé qui n'est pas assez reporté à l'est; le Dar-Four occupe la position déterminée par Browne, ainsi que le Kordofan et les tribus Touariks et Tibous semblent se partager les parties orientales du Sahara ou du grand Désert.

Ce travail plus complet que les précédens est aussi plus hypothétique : c'est à nos yeux un assez grand défaut; les géographes ne devraient se passionner pour aucun système; ils sont chargés d'enregistrer des faits prouvés et non des conjectures quelque ingénieuses qu'elles soient, c'était la méthode de d'Anville, et elle en vaut bien une autre. Toutefois l'Afrique de Rennell a eu l'honneur de servir d'original à toutes les Cartes postérieures, qui n'en sont que des copies plus ou moins améliorées; notamment celles d'Arrowsmith, 1802; de Purdy, 1809, où l'on trouve d'après les indications récentes de Jackson un grand lac entre Tombouctou et Ganah que les géographes antérieurs n'avaient point admis.

Tel était l'état de la science lorsque la société d'Angleterre cessant d'envoyer des voyageurs, se borna à recueillir tous les renseignemens qui pouvaient éclairer la géographie de l'Afrique.

Bientôt M. Gray Jackson, Consul à Mogador, et dont le zèle pour les découvertes dans cette partie du monde, mérite un éloge particulier, paya son tribut, en lui faisant parvenir les notions qu'il avait obtenues de deux savans musulmans. Elles révèlent peu de faits nouveaux, elles confirment seulement l'existence d'un lac immense à 15 journées à l'est de Houssa nommé Bahar Soudan ou mer du Soudan, et reproduisent, d'après le récit des arabes, l'identité du fleuve de Tombouctou avec le Nil d'Egypte, ou pour parler plus exactement, le fait d'une communication entre le Caire et le même Tombouctou, affirmée par 17 nègres qui prétendaient avoir fait ce voyage par eau. Ces Arabes placent entre la dernière de ces villes et Cachenaï une race d'hommes qu'ils comparent aux anglais pour la blancheur; on retrouve ces mêmes assertions dans le récit qu'un certain Sidy Math-Bouhlal fit à M. Badia (Aly-Bey), vers 1805.

(1805). Cependant un système nouveau sur le cours et l'écoulement du Dialiba commençait à faire fortune en Angleterre; l'idée qu'une des rivières du Congo portait à l'Océan les eaux du Niger, y avait été importée par Maxwell, qui avait navigué dans ses parages; d'un autre côté on avait connaissance de l'hypothèse développée sur le

même sujet par le savant géographe Reichard dans les Ephémérides géographiques de Weymar, et dans laquelle, n'osant pas heurter de front les directions assignées au prétendu Niger par d'Anville et Rennell, il se bornait à lui donner un canal d'écoulement vers le golfe du Bénin.

Ces deux opinions avaient leurs défenseurs; Mungo Park, à la suite de ses entretiens avec son ami Maxwell, adopta la première, et proposa au Gouvernement de tenter une nouvelle expédition pour la vérifier. L'Afrique était toujours présente à sa pensée, ni les douceurs de la retraite, ni les beautés paisibles de l'Écosse, sa patrie, ne purent enchaîner son zèle; il s'offrit pour cette périlleuse entreprise et son dévouement fut accepté. Un crêpe funèbre couvre les derniers efforts de cette seconde tentative; une nouvelle victime est encore la proie du fatal génie qui semble défendre à l'Européen la navigation du grand fleuve de la Nigritie, il paraît que Mungo Park trouva la mort dans les ondes mêmes dont il voulait suivre la marche.

Ce voyage n'a produit aucune découverte dans l'étroite acception de ce mot; il n'est cependant pas sans importance pour la Géographie: il ne laissa plus de doute sur l'existence du lac Dibbie et des rivières qui s'y jettent ou qui en sortent, et nous fit connaître une route plus directe entre Pisania et le Dialiba.

Tombouctou, le but de tant d'efforts infructueux avait échappé jusqu'alors aux regards des voyageurs

dition anglaise , qui avait la même mission que la précédente , et qui devait comme elle lier des relations de commerce avec les peuples de l'intérieur, il prit son point de départ de Kayayé sur la Gambie ; il traversa la partie méridionale du Woulli , et remonta au N. O. dans le Bondou jusqu'à Boulibany, sa capitale ; l'almamy l'empêcha non-seulement d'aller au-delà , mais il l'obligea de sortir de ses états. Les hommes du major furent attaqués par l'escorte qui devait les défendre , et tellement poursuivis dans le Fouta-Toro , que l'expédition se vit obligée de se sauver à Bakelle , où la valeur française en protégea les débris. M. Dochart , envoyé par Gray vers le chef de Sego , parvint par une route directe de Boulibany à Phani, sur le Dialiba. La méfiance des nègres du Bambara ne lui permit pas même de voir le roi ; on le força d'aller attendre ses ordres à Bammakou , où sous divers prétextes on le retint pendant plus d'un an. C'était une captivité déguisée. Dochart s'échappa fort heureusement , et retrouva à Saint-Joseph M. Gray qui allait à sa rencontre. Ce dernier se rendit ensuite dans le Kaarta , où il espérait être plus heureux et obtenir un passage ; là, même refus que dans le Bondou. Ce fut sa dernière tentative.

Ce rapide exposé donne la mesure du peu d'importance de ce voyage sous le point de vue des progrès de la science. Cependant il faut reconnaître que la topographie du Bondou s'est enrichie

de quelques noms de lieux non encore visités, que le tableau moral de ce pays est aujourd'hui plus complet, et que l'itinéraire de Dochart, partie vraiment intéressante de cette expédition, présente une nouvelle ligne, au milieu des deux routes de Park, tirée du voisinage des établissements français sur le haut Sénégal, et se rendant dans le Bambara, sur les bords du grand fleuve, en traversant les contrées comprises entre les 13^e et 14^e parallèle nord. Ce voyage prouve encore que les expéditions nombreuses et accompagnées de soldats ont plus de chances contre elles que les efforts de voyageurs isolés, et que le premier moyen de succès est de triompher de la défiance des naturels, et d'éviter ces développements de forces qui la font naître. La faiblesse de l'européen le protège dans ces contrées demi-barbares. L'hospitalité veut y être volontaire et toute généreuse; elle répugne à céder aux inspirations de la crainte.

Les événements les plus étrangers à la science contribuent quelquefois à ses progrès, et la guerre elle-même est souvent la voie mystérieuse qui conduit aux découvertes. Nous en avons un exemple dans l'ambassade des anglais au royaume des Achantis, déterminée, dans des vues de prudence et par des intérêts mercantiles, et chargée d'apaiser un vainqueur barbare qui venait de porter la famine dans les forts britanniques, en dévastant le territoire des Fantis sur lequel ils s'élèvent. Il semblait que la géographie avait peu de chose à attendre

Il est à regretter qu'extenué de fatigues, se traînant à peine, dans un dénuement absolu et privé de moyens d'observation, M. Mollien se soit trouvé hors d'état de franchir les hautes montagnes qui séparent le bassin du Sénégal de celui du Dialiba ; et forcé de s'en rapporter aux indications des naturels sur les objets les plus importans de sa mission. C'est sur la foi des nègres qu'il croit avoir visité la source du Rio grande, de la Falemé, de la Gambie et du Sénégal. S'il lui avait été possible de suivre le cours de ces fleuves au-delà de leur point de départ, il eût donné à ces découvertes un degré de certitude qu'elles n'ont malheureusement pas. Toutes fois, la position qu'il assigne à la source du Bafing ou Sénégal, ne peut s'appliquer, dans cette partie, à aucun autre grand courant : en la rapprochant d'ailleurs des renseignemens obtenus par d'autres voyageurs, on demeure convaincu de la réalité de cette découverte. Il paraît également constant que ces deux dernières sources sont plus hautes qu'on ne le supposait, et que le Dialiba sort encore d'un terrain supérieur. Le pays s'élève graduellement au sud et au sud-est, en terrasses parallèles. Ces chaînes de montagnes augmentent en hauteur à mesure qu'elles s'avancent au midi ; elles atteignent leur plus haut point entre le 8^e et le 10^e degré de latitude nord. Les renseignemens obtenus par M. Mollien, ont mis pour la première fois sur la voie de la véritable position des sources du Dialiba. On les lui indiqua à 8 journées au sud de

Timbou, et à 11 journées des sources du Sénégal; on lui apprit que le grand fleuve sortait des montagnes du Soulimana, et qu'entre cette contrée et la côte, s'étendait un autre pays auquel on donnait le nom de Kouranko. Ces deux noms qui ne se trouvent pas sur la carte de Park, parurent pour la première fois sur celle de M. Mollien.

(1822) A l'époque du voyage de ce dernier, le gouvernement de Sierra-Léone, quoique assez voisin de ces deux États, n'en connaissait aussi que le nom. On supposait même le Soulimana à 400 milles de la côte, et l'on se trompait de moitié. L'introduction au voyage de Laing, explique suffisamment les motifs qui déterminèrent sir Charles Maccarthy à y envoyer, en 1822, ce militaire instruit et précédemment employé dans plusieurs missions de ce genre. Ce fut encore l'intérêt commercial qui détermina cette espèce d'ambassade dont le but réel était de mettre le Kouranko et le Soulimana en rapport d'échanges avec Sierra-Léone, dont sir Charles était gouverneur, et d'exciter les peuples de ces deux contrées à cultiver les végétaux favorables au commerce de l'Angleterre, tels que le riz blanc qui a un débouché avantageux dans les Antilles, le coton et l'indigo, deux des grands besoins de l'industrie européenne. Il fallait encore reconnaître si la Rokelle ne pouvait pas être la voie de communication la plus commode, entre la colonie et les contrées de l'intérieur, et s'occuper enfin de la recherche des sources

du Dialiba. Cette expédition conduite avec la prudence et le zèle qu'on pouvait attendre de Laing n'eut pas de grands résultats sous le point de vue commercial, mais sous le rapport scientifique, elle présente un véritable intérêt. La relation de Laing se lie tout à-la-fois à celle de Mollien et aux descriptions de la Guinée et de l'Achantie, et remplit une partie des lacunes qui existaient dans la topographie de l'Afrique occidentale entre le 10^e et le 8^e parallèles depuis l'océan jusqu'au 10^e méridien ouest de Greenwich. Le Timanni, le Soulimana, une partie du Kouranko ne resteront plus en blanc sur nos cartes, ils sont reconnus et décrits. Le tracé de la Rokelle, du Scarcies, de la Kalaba, est conduit de leurs embouchures dans l'Atlantique à leurs sources qui sortent d'un prolongement de la chaîne des montagnes de Kong. La source du Dialiba est enfin connue, et l'opinion de Mollien que cette source doit être reportée de 2 degrés plus loin à l'ouest que sur la carte de Park, est confirmée. Du point où la Rokelle prend naissance, point élevé à 1470 p. anglais au-dessus du niveau de l'Atlantique, Laing a vu le sommet du Loma, au pied duquel le Dialiba commence à couler. Ce Loma était à 25 milles dans le sud est; il fait partie d'une chaîne de hautes montagnes qui courent du sud au nord, direction que le Dialiba suit également; son point de départ peut être déterminé à 1600 pieds au-dessus de l'océan.

Quittons maintenant les routes de l'ouest qui

n'ont pu conduire d'intrépides voyageurs dans l'intérieur du Soudan, but principal de leurs efforts et de nos espérances, et tournons les regards vers les rivages de Tripoli d'où s'élanceront bientôt de plus heureux explorateurs.

Depuis les renseignements fournis par Seetzen, et le voyage de Horneman, les géographes instruits pensaient qu'il fallait suivre la ligne tracée par ce dernier voyageur, et qu'en la menant au sud on arriverait plus vite et plus sûrement au centre de la Nigritie. Cette ligne conduisait encore à vérifier d'une manière positive les indications d'un lac intérieur et la véritable position de Bornou et des contrées adjacentes. On s'approchait aussi du golfe de Bénin et l'on arrivait sur les lieux mêmes où Reichard supposait le canal d'écoulement du Dialiba. Tant de motifs réunis n'avaient point échappé aux méditations du gouvernement anglais et de l'association africaine, et les renseignements qu'elle reçut de Burckhardt, alors son dernier voyageur, ne firent que confirmer encore les données qui appelaient l'attention sur cette voie d'exploration nouvelle.

Burckhardt allait s'y engager lorsqu'il mourut au Caire d'une fièvre dysentérique le 15 octobre 1817. Instruit dans les langues et les mœurs de l'Orient, ayant pris le costume et toutes les habitudes d'un musulman, familiarisé avec les privations et les fatigues pendant un voyage de deux ans et demi dans l'Égypte supérieure et dans la

Nubie , contrées peu connues et qu'il a décrites en observateur érudit et judicieux , cet habile et intrépide voyageur se proposait de parcourir de l'est à l'ouest les vastes régions du Soudan et d'éclairer enfin d'une lumière nouvelle la géographie de l'Afrique centrale. Les renseignements qu'il nous a transmis et qu'il avait reçus des arabes sont tout ce qui nous reste de son zèle pour les progrès de la science. Nous les réunirons dans un instant à ceux du jeune Ritchie.

(1819.) Déterminé à poursuivre les découvertes par le nord-est , le gouvernement anglais sentit que la première chose à faire , comme élément de succès , était de revêtir les voyageurs d'un caractère diplomatique , et de choisir pour point de départ des entreprises ultérieures , le Fezzan , dernière contrée visitée au sud. Assuré des dispositions favorables du Bey de Tripoli , le ministère britannique jugea que le moment était venu d'expédier un nouvel explorateur. Le jeune Ritchie , alors secrétaire de sir Charles Stuart , et recommandé par M. de Humboldt , fut accepté et nommé vice-consul de la Grande-Bretagne à Mourzouk. Dès cet instant , le monde savant eut les yeux fixés sur lui ; ses connaissances en astronomie , en histoire naturelle , en chimie et en médecine , faisaient tout espérer de son voyage. A son passage à Malte , M. Lyon , lieutenant de la marine royale , se joignit à lui ; tous deux reçurent à Tripoli l'accueil le plus flatteur. Ritchie

oblint tous les privilèges des Consuls britanniques, et partit enfin pour le Fezzan avec le Bey de cette contrée qui était venu vendre, à Tripoli, une caravane d'esclaves qu'il avait enlevés dans le Soudan. Arrivé à Mourzouk, il fut reconnu comme agent de l'Angleterre et traité avec tous les égards possibles. L'estime et la considération dont il jouissait étaient d'un heureux augure pour le succès de sa mission. Il s'appréta à suivre le Bey dans une expédition contre les Tibbous, et à pénétrer ensuite dans l'intérieur sous sa protection, lorsqu'il fut atteint d'une maladie douloureuse à laquelle il ne succomba pas d'abord, mais une fièvre lente, minant une constitution épuisée, le conduisit en deux mois au tombeau. Il mourut le 20 octobre 1819, sincèrement regretté des Africains dont il avait su conquérir l'amitié et la confiance.

Après sa mort, M. Lyon, qui lui avait succédé comme vice-consul à Mourzouk, continua sa reconnaissance des parties méridionales du Fezzan, et parvint jusqu'à son extrême frontière sud, deux degrés au-delà de Mourzouk. Cette excursion très-importante est le premier pas de fait depuis Hornemann sur la route du Nord au sud; le capitaine Lyon a eu l'honneur d'indiquer la voie à ses heureux successeurs. Par lui nous connaissons déjà la véritable position de Gatrone et de Tegherry (Catrone et Tegerty des cartes de Delisle et de d'Anville), celle de Mourzouk est fixée à $25^{\circ} 54'$

méridien , ou en d'autres termes puissent se mêler aux eaux des rivières du Congo.

(1821.—1825). Nous venons de saisir ici les principaux traits d'indications précises et nouvelles. En vérifier l'exactitude , en poussant les découvertes au-delà du point où le capitaine Lyon les avait laissées , était le vœu de la science et le devoir du Gouvernement Anglais. Le succès d'une nouvelle entreprise apparaissait dans le lointain dégagé d'un grand obstacle , l'incertitude. Des jalons étaient placés sur la voie , il ne restait plus qu'à les suivre. A ces circonstances favorables et qui ne s'étaient pas encore rencontrées , s'en réunissait une autre non moins propice : le Bey de Tripoli avait offert de faire escorter jusqu'à Bornou la personne qu'il plairait au Roi d'Angleterre d'y envoyer. Lord Bathurst saisit cette bonne fortune avec tout l'empressement d'un ministre patriote ; il fit un appel au zèle et au courage britannique , au nom de la prospérité du pays , et sur le champ se présentèrent pour remplir cette honorable mission , le docteur Oudney , écossais très-instruit , le lieutenant de marine Clapperton , et le lieutenant aujourd'hui major Denham , élevé au collège militaire , et qui avait servi en Espagne : on leur adjoignit un charpentier de l'arsenal de Malte.

Après une année de séjour à Mourzouk ils partent au mois de novembre 1822 sous l'escorte de trois cents arabes à cheval. C'est de Tegherry qu'ils marchent à de nouvelles conquêtes géographiques.

Ils suivent la route du nord au sud, indiquée par Lyon. Ils franchissent l'espace qui les sépare de Bilma, célèbre par ses salines; ils parviennent à Agadès à travers les sables du désert. Bientôt le territoire de Bornou leur offre un plus riant aspect. Le grand lac Tsad qu'ils ont aperçu depuis Larise montre souvent à leurs regards. Ils contemplent avec ravissement les îles qui s'élèvent sur ses eaux, îles charmantes, riches d'une végétation forte, et couverte d'éléphants nombreux paissant au milieu des roseaux. Ici, nos voyageurs se séparèrent. Denham accompagna le commandant tripolitain Bou Khaloum dans une expédition contre les Fellata qui le conduisit jusqu'au delà du neuvième parallèle à 450 milles du vieux Calabar sur la côte de Guinée. Oudney et Clapperton s'étaient dirigés sur Nyffé où périt Horneman; ils avaient traversé les ruines du vieux Birnie et celles de Gambarrou jadis riches et populeuses, aujourd'hui retraites des bêtes féroces. Ils s'arrêtèrent à Balley près des rives du Yeou, à 120 milles environ de Kano. Obligés de revenir à Kouka, ils ne tardèrent pas à reprendre leur première route, mais la mort marchait au milieu d'eux et réclamait une victime. Déjà la frontière de Bornou était franchie, ils se trouvaient sur le territoire de Beder, lorsqu'un froid subit et rigoureux se fit sentir. L'eau gela dans les outres. L'infortuné Oudney ne put supporter ce brusque changement de température. Un rhume violent amène un affaiblissement géné-

ral et l'intrépide voyageur succombe à Mourmour le 12 janvier 1824.

Clapperton, le cœur rempli de tristesse, continua sa route et parvint à Kano. Le sultan de cette ville à la recommandation du Cheik de Bornou, le fit accompagner, et après 15 jours de marche il arriva enfin à Sakatou située sur les rives du Yeou connu dans le pays sous le nom de Quolla ou Quora, et se présenta devant Bello, ce chef redoutable de Fellata qui a conquis tout le Soudan depuis Djinné, jusqu'au lac Tsad. C'est là qu'il apprend que le fleuve qui passe devant le port de Tombouctou, après avoir fait de grands détours vers l'ouest et vers l'est, coule dans une direction sud-est et sud à travers des marais et des plaines, jusque dans le golfe de Bénin. Riche de cette importante indication, il rejoignit le major Denham. Ce dernier avait aussi des découvertes à lui apprendre et une nouvelle perte à lui raconter. Pendant l'excursion de Clapperton, Denham avait vu arriver à Kouka le jeune Toole, un de ses compatriotes. Brûlant de partager les dangers et la gloire de leur entreprise, il était parti de Tripoli, seul d'européen, et avait traversé le désert en 108 jours, malgré les obstacles que lui opposaient les Tribus errantes dans ces longues solitudes, et même les Arabes qui marchaient avec lui. Il était à peine auprès de Denham, que tous deux se mirent en route pour aller examiner le cours du Chary. Ils s'embarquèrent à Chowey, sur ce fleuve magnifique, large

devant cette ville de 1800 pieds, et dont la vitesse était de 5 milles à l'heure : il le suivirent dans sa course au nord-est, et le descendirent en canots jusqu'au Tsad ; ils naviguèrent l'espace de deux milles sur cette mer d'eau douce, dont les rivages étaient couverts de fleurs brillantes ; les îles Bed-doumy, à quatre-vingt dix milles dans le nord-est, tentaient leur curiosité, lorsqu'une forte houle du nord, remplissant d'une grande quantité d'eau leur barque légère, interrompit leur navigation. Ils reprirent la route de Chowey, dont ils déterminèrent la latitude à 12° 47'.

Une excursion par terre, à travers des marais et des eaux stagnantes, et par un chemin peu fréquenté, les conduit au pays de Loggoun, et jusqu'à Kournouk sa capitale, située sur le Chary, au 11^e degré 7 secondes de latitude. A-peine s'étaient-ils embarqués de nouveau sur le fleuve réduit ici à 1200 pieds de largeur, qu'on reçut la nouvelle de l'approche d'un parti de Baghermis. Le sultan de Loggoun les fit rapeler, et leur donna l'ordre de sortir sur-le-champ de la capitale, sous le prétexte qu'il ne pouvait plus les protéger. Cependant, le jeune Toole succombait sous la triple influence d'un climat funeste, des fatigues et d'une mauvaise nourriture. Ce fut avec peine qu'il atteignit Angola ; deux jours après il y rendit le dernier soupir dans les bras du major Denham, et six esclaves du sultan le descendirent dans la tombe, creusée au milieu d'un bouquet de mimosa en



fleurs. Après cette perte cruelle et comme pour s'arracher à son triste souvenir, M. Denham, entraîné par ses goûts militaires, suivit le cheik de Bornou dans une campagne contre les Baghermis. Deux canons, montés par le charpentier anglais de l'expédition, décidèrent la victoire; l'alarme qu'ils causèrent à l'ennemi, bien qu'ils n'eussent été tirés qu'une seule fois, fut telle, qu'il prit la fuite et fut mis dans une déroute complète. Le cheik se porta ensuite contre le pays de Fittre, par l'extrémité septentrionale du lac; M. Denham, qui ne le quittait pas, profita de sa faveur pour obtenir d'en faire le tour, ce qu'il n'a pas exécuté complètement. Une partie de la côte nord nord-est reste encore à reconnaître, c'est du moins ce qu'on peut inférer du tracé du Tsad sur l'Afrique de la Mappemonde de Gardner, qui paraît avoir travaillé sur les matériaux de Denham même. C'est au retour de cette dernière excursion que les deux voyageurs se réunirent et reprirent ensemble la route d'Europe par la voie du désert. Leur arrivée à Tripoli, le 26 janvier, fut un jour de triomphe. Le consul d'Angleterre, dans une fête brillante, déploya en leur honneur tout le luxe et toutes les magnificences de l'Orient. Les nouveaux argonautes, assis sous un dais de fleurs, reçurent les hommages d'une société choisie. Le Bey lui-même, qui honorait cette réunion de sa présence, les félicita sur leurs succès. Ils ont revu l'Angleterre dans les premiers jours de juin 1825.

La relation de cette expédition célèbre est sur le point de paraître : le monde savant l'attend avec d'autant plus d'impatience qu'il en connaît déjà quelques-uns des principaux résultats. Dès ce moment on entrevoit la véritable direction du fleuve de Tombouctou , et son écoulement dans le golfe de Guinée. Un grand nombre de vases en poterie anglaise trouvés dans la maison de Bello , à Sakatou , indiquent des relations commerciales entre cette ville et les blancs de la côte , qui n'en est éloignée seulement que de 133 lieues marines. La reconnaissance d'une grande partie du Tsad , par Denham , résout négativement jusqu'ici la jonction de ses eaux avec le Nil d'Égypte (1). L'élévation de ce lac a été déterminée à 1200 pieds anglais environ par le docteur Oudney ; il paraît être sans écoulement visible , et cependant ses eaux sont douces. Il reçoit deux grands fleuves , le Yeou et le Chary. Le premier , qui n'est pas la continuation du fleuve de Tombouctou , vient de l'ouest et du nord-ouest ; le second vient droit du sud , et descend du plateau élevé où le Nil blanc , le bras occidental du Nil d'Égypte , a ses sources , ou du moins quelques-unes d'entre elles.

Déjà nous avons la certitude que , par ces grands voyages , la topographie du Bournou va prendre

(1) M. Jomard , dans un savant mémoire , a démontré l'impossibilité de la jonction du même fleuve avec le Nil des noirs.



INTRODUCTION.

SIR Charles Maccarthy, gouverneur-général de l'Afrique occidentale, était allé en Europe. A son retour à Sierra-Leone, en novembre 1821, il apprit avec regret qu'une guerre, qui avait commencé, peu de temps avant son départ, entre Amara, almamy ou roi des Mandingues, et Sannassy, un des chefs de cette nation, n'était pas encore terminée, avait même pris un caractère plus sérieux, et récemment avait interrompu entièrement le commerce entre la colonie anglaise et le pays mandingue. Ce négoce n'était, à la vérité, ni très-étendu ni très-riche ; mais il pouvait devenir très-intéressant, parce qu'il tendait à encourager les habitudes du travail et d'une vie tranquille et civilisée parmi les Mandingues, qui avaient déjà fait, sous ces rapports, beaucoup plus de progrès que les

autres nations voisines de Sierra-Leone, et qui, avant la guerre, avaient montré un desir toujours croissant d'obtenir des marchandises d'Europe en échange des produits de leur travail.

Il était donc nécessaire de faire cesser les hostilités. M. Maccarthy pensa que sa médiation pourrait amener une réconciliation entre les deux chefs; d'ailleurs il souhaitait de recommander aux habitans des cantons voisins, la culture du riz blanc. En conséquence il jugea qu'il convenait d'envoyer une petite ambassade à Kambia, sur les rives du Scarcies, et delà à Malacoury et au camp des Mandingues; je fus chargé de cette mission.

A l'exception d'un seul point, qui concernait la traite des nègres, tous ceux dont je devais m'occuper étaient d'une nature locale; c'est pourquoi je vais donner l'extrait de mes instructions; j'ajouterai que M. le Gouverneur fut très-satisfait de la manière dont je les remplis et des rensei-

gnemens que je lui rapportai. Quant à la traite des nègres, les habitans de ces pays sont si réservés sur ce sujet qu'il fut impossible d'obtenir des informations précises dans un temps si court.

Mes instructions étaient datées du 7 janvier 1822 : « Le principal objet de votre mission dans le Kambia, me disait S. E., est de connaître l'état du pays et les sentimens de ses habitans relativement au commerce et à l'industrie ; vous sonderez leur façon de penser sur l'abolition de la traite des nègres, et vous tâcherez de savoir s'ils continuent ce trafic.

» Quant au commerce en général, vous leur expliquerez qu'il ne peut se faire qu'honnêtement, et que le moyen auquel on a si souvent eu recours, de réduire la gamelle (mesure de riz), ne peut que ruiner les personnes qui font usage de tels expédiens. Vous tâcherez aussi de constater la quantité de riz qui se trouve actuellement dans le pays, et la fertilité du sol.

Vous saisissez l'occasion de démontrer aux différens chefs, l'avantage qui résulterait pour leur pays, d'encourager la culture du riz blanc, préférablement à celle des autres grains, parce qu'il trouve un débouché dans les Antilles, tandis qu'on ne fait usage du riz rouge qu'à Sierra-Léone et dans les environs; vous les inviterez à cultiver ensuite le coton et le café, parce que ces marchandises peuvent se vendre très-avantageusement en Europe. Vous leur ferez sentir quel profit leur pays tirerait de l'amélioration de l'industrie et de l'agriculture, et quel bénéfice leur procurerait un commerce d'exportation, qui leur donnerait les moyens de se fournir en échange de toutes les marchandises d'Angleterre.

» Après un court séjour à Kambia, vous irez à Malacouri et à Malaghi: Sannassi, chef de cette dernière ville, parle anglais; il connaît assez Sierra-Leone, pour comprendre les avantages résultans du com-

merce. En lui conseillant de faire la paix avec l'almamy, vous vous informerez des véritables causes de la guerre qui existe depuis si long-temps entre ces deux chefs. Vous représenterez à Sannassy, qu'ayant été traité en ami par le Gouverneur, il doit montrer qu'il est digne de cette distinction, en aidant et facilitant le commerce de Sierra-Leone, et que son intérêt, ainsi que son devoir, comme ami favorisé de la colonie, lui défendent d'empêcher le trafic, par pirogue ou par canot, avec Sierra-Léone ; vous lui direz que les gens qui ont envie de vendre leurs marchandises, peuvent aller aussi facilement à Fouricaria, en faisant un détour, et que, comme il a des preuves incontestables de la constance et de la sincérité de nos efforts pour faire le bien de son pays, et pour conclure la paix entre lui et son adversaire, nous avons le droit d'espérer qu'il nous traitera bien. Quand vous aurez quitté Sannassy, vous irez à Fouricaria,

je rencontrai , deux milles plus loin , un avant poste des Soulimas , qui consistait en une cinquantaine d'hommes , et qui avait des sentinelles posées avec beaucoup d'ordre. Je fus obligé d'expliquer au chef, le motif de ma venue , pour obtenir la permission de passer. Un mille plus loin à l'ouest , je trouvai un autre détachement fort de cent cinquante hommes , et un mille et demi au-delà , j'entrai dans une grande savane ou plaine , dans laquelle toute l'armée était campée.

Il était près de neuf heures du matin : dans cette partie de l'Afrique , c'est le moment de la journée où la chaleur est la plus accablante ; un accès de fièvre me rendait faible : quel plaisir je ressentis à me mettre à l'abri sous quelques touffes d'herbe sèche jetées négligemment sur des perches fichées en terre à égale distance les unes des autres , et dont les sommets étaient rapprochés et attachés ensemble à la manière des triangles militaires. Ces habitations

temporaires, quand elles sont bien construites, peuvent passablement remplacer les petites tentes, dont elles sont une imitation, et elles ont cet avantage qu'on peut les dresser avec peu de peine, sans frais, et en peu de temps, partout où une armée prend position.

De cet asile, je découvrais tout le camp, qui, par le bruit et la confusion, ressemblait plutôt à une foire nombreuse qu'à un quartier militaire, où doivent régner l'ordre et la discipline. Je voyais des tentes semblables à celle que je viens de décrire, couvrant la savane jusqu'aux points où des détours, des arbres et d'autres obstacles empêchaient mon œil d'arriver. Les pavillons des nombreuses et différentes tribus flottaient au-dessus des tentes de leurs chefs respectifs. La musique, ou plutôt le bruit discordant d'instrumens barbares, se faisait entendre de tous les côtés, tandis que des groupes de soldats grotesquement vêtus d'habits de guerre, brandissaient leurs

coutelas et cabriolaient avec les gestes les plus extravagans, aux sons variés qui frappaient leurs oreilles.

La nouveauté du spectacle attira mon attention pendant un moment ; mais la fatigue causée par la fièvre de la nuit précédente, finit par l'emporter sur ma curiosité ; je m'endormis.

Vers midi, un des hommes de ma suite m'éveilla pour m'annoncer qu'Amara était prêt à tenir un palabre (1) avec moi, et me priait de venir le trouver à l'instant. En allant à sa tente, je rendis visite à Setin-Laï, chef Mandingue, très-entreprenant, qui jouissait d'un grand pouvoir. Il avait fortement contribué à placer Amara sur le trône ; en ce moment il était le seul qui montrât un ferme attachement au roi. Celui-ci, en suivant trop exactement ses conseils, s'était rabaissé dans l'esprit de ses

(1) Un palabre est une conférence publique qui se tient sur tout objet intéressant un particulier ou plusieurs, ou la communauté tout entière : ce mot est d'origine portugaise.

chefs ; or ces derniers composent la principale force d'un monarque africain. Setin-Laï était un homme de bonne mine, qui paraissait âgé de soixante à soixante-dix ans. Sa taille était de cinq pieds dix pouces ; il avait une physionomie douce et aimable qui, dit-on, n'est pas trop d'accord avec ses actions. Il remplissait en ce moment les fonctions d'intendant militaire : entouré de plusieurs centaines de paniers de riz, il le distribuait aux différentes tribus, en proportion de leur nombre. Dans un coin de sa tente, ses nègres faisaient la cuisine ; dans un autre, son cheval mangeait au milieu de harnois moresques, de lances, de fusils, d'arcs et de carquois.

Quand je me présentai devant la tente d'Amara, on me dit de m'asseoir à l'ombre d'un grande cabane couverte en feuilles de cocotier et de bananier, et assez grande pour contenir et abriter des rayons du soleil près de deux mille hommes. Le roi m'y rejoignit bientôt, et le tambour

de guerre s'étant fait entendre , le lieu fut bientôt rempli d'une quantité d'hommes armés. Des cabanes de pareille dimension étaient élevées parallèlement et perpendiculairement avec celle où je me trouvais , et formaient ainsi un grand carré : en un moment elles furent pleines de troupes de Soulimas , de Bennas , de Tambaccas , et de Sangaras , qui se montaient en tout à près de dix mille hommes : l'espace du milieu était réservé à ceux qui voulaient faire parade de leur talent à exécuter des exercices guerriers , à danser , et à jouer des instrumens.

Yarredi , général des Soulimas , se distinguait le plus : il répétait à cheval les évolutions de l'attaque et de la défense pratiquées dans les armées africaines. Ces spectacles terminés , j'eus une entrevue avec Yarredi , et j'obtins de lui l'assurance que la vie de Sannassy serait épargnée. Alors je lui dis adieu et il me combla de protestations d'amitié. J'eus ensuite une conver-

sation avec Amara, et je lui expliquai les desirs du gouverneur; puis je quittai le camp au coucher du soleil et je retournai directement à Sierra-Leone, où je n'arrivai que six jours après, ayant beaucoup souffert de ma maladie qui faisait toujours des progrès.

Durant ma convalescence, des bruits fâcheux, concernant la sûreté de Sannassy, circulèrent à Sierra-Leone. Le gouverneur, animé du desir de sauver la vie de cet infortuné, et en même temps empressé d'éloigner une armée si considérable du voisinage de la colonie, m'invita à retourner vers les Soulimas, en me proposant de me faire accompagner de M. Mackie aide-chirurgien; j'acceptai la proposition, et je reçus les instructions suivantes :

« J'ai lu avec attention le journal que vous m'avez remis et je vous remercie du zèle et de l'habileté que vous avez montrés dans la mission que j'avais eu l'honneur de vous confier. Comme malgré la mala-

die dont vous avez été attaqué pendant que vous étiez employé si utilement, maladie qui peut être attribuée aux fatigues du voyage, vous vous êtes montré disposé à en affronter de semblables, j'accepte avec satisfaction et confiance l'offre de vos services.

» Le vif intérêt que tous les colons prennent à la sureté de Sannassy, l'estime que je lui porte personnellement, et surtout la conduite loyale de ce chef à une époque antérieure, quand son antagoniste l'almamy de Fouricaria manifesta des sentimens très-hostiles contre le commerce de cette colonie, sont des motifs qui réclament impérieusement nos efforts pour le délivrer promptement de sa captivité.

» L'obéissance que je dois aux instructions des ministres du Roi, et les principes d'économie qui me guident constamment m'ont toujours porté à éviter toute dépense inutile de l'argent de l'État, et d'ailleurs le sentiment de mon devoir me

fait penser qu'il serait extrêmement impolitique, par une profusion de présents aux chefs des indigènes, de les confirmer dans l'opinion qu'ils peuvent en toute occasion demander des dons au gouverneur de Sierra-Leone, soit pour faire la guerre, soit pour la terminer. Il est donc nécessaire de leur déclarer bien clairement que toutes les démarches d'Amara dans sa querelle actuelle avec Sannassy ayant été contraires à l'intérêt véritable du pays Mandingue, ainsi qu'aux conseils du gouverneur et à sa proposition amicale d'être conciliateur, les malheurs que le pays a déjà éprouvés, et les conséquences que doit produire le parti pris d'appeler une armée étrangère si considérable pour arranger les difficultés, doivent retomber sur ceux qui ont conseillé de telles mesures.

» Je suis disposé à espérer qu'un appel aux sentimens généreux d'Yarredi doit amener la délivrance de Sannassy; c'est

pourquoi je vous prie de lui exposer clairement le vif intérêt que je prends à ce chef, et combien je me regarderai comme obligé, si à ma demande il le met en liberté: dites-lui que je saurai reconnaître convenablement cette conduite.

» Je pense qu'il est très-important que la délivrance de Sannassy précède le don d'aucun présent; mais afin de vous mettre en état de récompenser Yarredi d'une manière qui lui soit agréable, j'ai ordonné d'ajouter aux autres marchandises confiées à vos soins, un joli fusil à deux coups, cent livres de tabac, huit pièces de baffetas, et un baril de poudre; je laisse à votre discrétion la distribution de ces objets. »

Nous partîmes de Sierra-Leone le 3 février 1822, après midi; le 5, à sept heures du soir, nous étions au lieu occupé précédemment par Malaghi. Cette belle ville avait été complètement rasée quelques jours auparavant par les partisans d'Ama-

ra. Quelques habitans, qui, en nous voyant approcher, s'étaient cachés parmi les ruines, se montrèrent bientôt et nous apprirent que le camp que j'avais visité était levé, et que l'armée avait fait un mouvement sur Boukaria, ville à 30 milles, au nord un quart est, de Malacouri, et à 12 milles à l'est de Fodi-Boukaria, capitale du pays Mandingue, et appelée par abbréviation Fouricaria. Alors considérant que ce que nous avions de mieux à faire était d'aller à Fouricaria par eau, et de gagner ensuite le camp par terre, nous rejoignîmes notre canot, et profitant de la marée descendante, nous retournâmes vers le bas du fleuve.

Le 6 dans la matinée, nous étions à l'entrée de la rivière de Fouricaria; quoique de ce point la distance à la ville du même nom soit de plus de 60 milles, nos bacheliers ramèrent avec tant de constance que nous y abordâmes à dix heures et demie. Je passai la nuit dans le canot; le lende-

main, à la pointe du jour, je partis pour le camp; j'y arrivai vers onze heures. Amara m'apprit que Sannassy avait été mis en liberté, mais que sa ville avait été brûlée et tout ce qu'il possédait pillé. Je n'eus par conséquent qu'un entretien fort court avec les chefs pour leur exprimer le déplaisir du gouverneur sur la manière dont on avait traité la ville de Sannassy. Amara s'excusa en me montrant le Coran: « Je » n'ai fait, dit-il, que me conformer à ce » que ce livre me prescrit, et j'ai pleuré » quand je me suis vu dans la nécessité » d'agir si sévèrement. » Yarredi prétendit qu'il n'avait eu connaissance de l'affaire qu'après que tout avait été fini, et ajouta que, sans sa médiation, Amara aurait fait périr Sannassy. « Amara, s'écria-t-il, » m'a trompé en me persuadant de retirer » mes troupes de devant Malaghi; autre- » ment cette ville n'aurait pas été détrui- » te. » Amara n'ayant pas nié cette accusation, je la regardai comme véritable.

J'adressai donc des éloges à Yarredi sur ses bonnes intentions, et je lui fis un présent au nom du gouverneur; je dis ensuite à Amara que sa prétention d'avoir accompli les préceptes du Coran n'était d'aucun poids pour moi, parce que je croyais qu'il avait plutôt perverti le sens de ce livre pour l'accommoder à l'exécution de ses propres desseins; néanmoins je lui fis aussi un présent, moindre à la vérité que celui que j'avais donné à Yarredi : son amitié pouvait être utile à la Colonie.

Le palabre terminé, j'allai avec M. Mackie rendre visite à Yarredi dans sa maison; il nous régala de musique et de danse à la manière des Soulimas; il nous montra aussi ses femmes, que je ne trouvai pas très-belles, quoiqu'elles fussent très-parées avec des verroteries et de grandes boucles d'oreilles en or. Yarredi paraissait enchanté; chaque partie de notre habillement fut pour lui un sujet d'admiration. Me voyant ôter mes gants, il resta stupéfait, couvrit

de ses mains sa bouche ouverte de surprise, et finit par s'écrier : « *Allah akbar* (Dieu miséricordieux), il vient d'enlever la peau de ses mains » ! — S'étant peu à peu familiarisé avec notre aspect, il frotta alternativement les cheveux de M. Mackie et les miens ; puis éclatant de rire, il dit : « non, ce ne sont pas des hommes ». Il demanda à plusieurs reprises à mon interprète si nous avions des os.

Cette entrevue dura près d'une heure. Craignant de ne pouvoir arriver à Fouricaria avant la nuit, nous dîmes adieu à Yarredi, enchanté de notre visite ; nous retournâmes à la tente d'Amara, qui nous fit servir du riz et de la volaille bouillie ; puis nous partîmes pour Fouricaria, que nous atteignîmes à la brune. Durant les deux heures que nous passâmes dans cette ville, plusieurs amis de Sannassy vinrent nous remercier de notre sollicitude pour la sûreté de leur chef, et nous prier de dire au gouverneur combien le pays

lui était obligé d'avoir sauvé la vie de Sannassy. Les mêmes sentimens furent manifestés dans différens lieux où nous fîmes halte en retournant chez nous. Le 3 février au soir nous revînmes à Sierra-Leone, n'ayant été absens que six jours et demi; pendant tout ce temps, nous n'avions pas passé une heure sous un toit.

J'avais remarqué que beaucoup d'hommes qui accompagnaient l'armée des Soulimas, avaient une quantité considérable d'or; ayant fait des questions à ce sujet, j'appris que l'ivoire était également abondant chez eux. J'exposai donc au gouverneur que des relations directes entre ces peuples et la colonie pourrait être avantageuses pour le commerce, et que les renseignemens que j'avais reçus me faisaient penser qu'une tentative pour établir ces relations ne serait ni dangereuse ni dispendieuse; que d'ailleurs il serait très-utile de connaître les ressources de plusieurs pays situés à l'est de la Colonie, et dont le nom

seul, de même que celui du Soulimana, était parvenu jusqu'à nous.

M. Maccarthy approuva mes idées, et s'empressa de les soumettre au conseil : il fut décidé que je serais autorisé à pénétrer dans le pays des Soulimas , en prenant la route que je regarderais comme la plus commode pour les communications futures.

VOYAGES

DANS

LE TIMANNI, LE KOURANKO

ET

LE SOULIMANA.

CHAPITRE I.

Départ de Sierra-Leone. — Voyage à travers le Timanni.

FALABA, ville principale du Soulimana, et résidence du roi de ce pays, est située à peu-près à 200 milles, à l'est un quart nord, de Sierra-Leone. Je comptais traverser le pays intermédiaire en suivant le cours de la Rokelle; j'avais choisi cette route non pas parce que je supposais qu'elle m'offrirait moins de difficultés qu'une autre, mais parce que je pensais que, par la suite, cesserait la plus commode pour les communi-

cations commerciales avec l'intérieur, qui auraient lieu par la navigation du fleuve.

Quand je partis de Sierra-Leone, la saison sèche touchait à sa fin ; pendant sa durée, on ne peut remonter la Rokelle en canot que jusqu'à une cinquantaine de milles de la mer. Dans d'autres temps, ce fleuve est navigable beaucoup plus haut ; cependant on ne savait pas à quel point les canots pouvaient arriver ; je projetai de faire transporter mes marchandises par la Rokelle aussi loin qu'il serait possible, et ensuite de louer des porteurs pour traverser le Timanni et le Kouranko.

Je devais penser que le principal obstacle à mon voyage viendrait des habitans des pays que je comptais traverser : ils ne pouvaient que montrer de la répugnance à permettre l'établissement d'une communication directe entre Sierra-Leone et l'intérieur, puisqu'elle les priverait des profits du trafic intermédiaire. Cette disposition à fermer les chemins, ainsi que cela

s'appelle, est générale en Afrique: c'est ce qui, jusqu'à présent, a été cause que la colonie de Sierra-Leone tire un avantage comparativement peu considérable de son commerce avec l'intérieur, toutes les routes en ayant été si bien fermées par les peuples voisins, que les excursions dont il a été question dans l'Introduction qui précède ce récit, mirent pour la première fois les Soulimas en rapport direct avec un habitant de la Colonie.

L'influence de la Grande Bretagne dans l'Afrique occidentale a pris un accroissement si considérable depuis quelques années, que l'on ne pouvait présumer que la répugnance des habitans à laisser ouvrir des chemins dégénéraît en une opposition ouverte, ou produisît des actes de violence personnelle; je pensais qu'elle se manifesterait par toutes sortes de petits obstacles calculés pour retarder ma marche, par des exactions exigées sous le nom de présents, pour me permettre de passer; je

pensais bien que je serais continuellement exposé à cette dernière espèce de tracasserie, puisque je serais en grande partie dans la dépendance des chefs des villes, pour les porteurs dont j'aurais besoin. Toutefois je pouvais espérer que ces obstacles diminueraient à mesure que je m'éloignerais de Sierra-Leone, et qu'ils cesseraient entièrement dès que j'aurais mis le pied dans le Soulimana.

Je partis de Sierra-Leone le 16 avril; j'avais avec moi Mousah Kanta, natif du Fouta-Diallon, deux soldats du second régiment des Antilles, onze porteurs Yofols, et un jeune nègre nommé Mohamed, natif de Ségo. Je m'embarquai sur la Rokelle avec ma troupe, je passai la première nuit dans l'île de Tombo, j'en sortis le lendemain au point du jour, et le même jour, à quatre heures après-midi, j'abordai à Maharré, ville timannienne sur la rive gauche du fleuve; elle appartient à Pa-kombo chef de Rokon. Conforme-

ment à l'usage du pays, je le saluai d'une salve de mousqueterie, puis j'allai lui rendre mes devoirs. Il nous pressa beaucoup de rester chez lui pendant la nuit; je préférâi d'aller plus loin, et je ne m'arrêtai qu'à onze heures à Rosê, petite ville dont le chef avait navigué pendant plusieurs années comme matelot sur les bâtimens anglais: ayant été pris par les Français, il fut long-temps prisonnier chez eux. Il parlait couramment les deux langues et même un peu le hollandais. Les habitans de la ville et mes gens passèrent la plus grande partie de la nuit à danser et à se divertir.

Le 18, je partis de bonne heure de Rosê: vers dix heures du matin, j'étais à Macabelé, ville fort propre et fort jolie, sur le penchant d'un coteau à la droite de la Rokelle: j'y fus retenu deux jours par Tikadé Moudo et Fatima Brimè, deux chefs d'extraction Mandingue. Ils jouissaient d'un grand crédit dans cette ville ainsi que dans le Timanni; ils me témoignèrent le plus

vif, désir de me voir traverser l'intérieur de leur pays, en passant par ce qu'ils nommaient leur route: je dois avouer qu'ils me donnèrent de fort bonnes raisons pour me faire présumer que je voyagerais plus promptement et plus sûrement par ce chemin que par celui que j'avais choisi; mais j'espérais, en prenant celui-ci, voyager dans une contrée dont les habitans étaient trop faibles et trop peu unis entre eux pour empêcher des tribus éloignées et puissantes de venir à travers leur territoire à Sierra-Leone, tandis que, par celui que les deux chefs m'indiquaient, je devais parcourir, dans toute son étendue, le pays de Limbah, nation puissante et belliqueuse constamment en querelle avec les Soulimas. Je m'en tins donc à mon premier projet, afin d'assurer l'accomplissement du véritable objet de ma mission, qui était d'établir une communication libre et non interrompue entre les Soulimas et la colonie de Sierra-Leone.

Je fus ensuite si complètement convaincu des avantages que l'ouverture de cette route procurerait au commerce, qu'après mon retour j'avais résolu de la suivre, pour pénétrer dans le pays de Foulah, et de rendre, par ce moyen, la colonie indépendante des Mandingues et de la partie du Timanni située au nord de Porto-Longo, en concentrant tout le commerce intérieur sur les rives du Rokon. La guerre avec les Achantins, sur la Côte-d'Or, ayant appelé dans cette contrée les officiers du corps royal d'infanterie légère des Colonies africaines, m'empêcha d'exécuter ce projet si désirable. Plus tard, un négociant de Sierra-Leone persuada aux deux chefs de Macabelé d'essayer cette route : grâce à ses conseils et à son aide, ils réussirent; aujourd'hui, elle est constamment fréquentée par les caravanes de marchands foulah et bambara.

Avant de sortir de Macabelé, j'allai, avec les deux chefs, rendre mes devoirs à Ba-

Kobala, principal chef de la partie du Timanni comprise entre la rivière de Porto-Longo et la Rokelle. C'était un beau vieillard, d'une figure respectable, avec une barbe blanche comme la neige. Il avait pour vêtement une chemise de toile de coton blanche très-large, et un manteau de drap écarlate jeté négligemment sur ses épaules, un collier, composé alternativement de grains de corail et de dents de léopard, était suspendu à son cou. Il parla peu : à peine changea-t-il de posture pendant la demi-heure que je passai près de lui, si ce n'est pour me faire présent d'une chèvre et d'une grandealebasse de lait. Ce dernier don me fut très-agréable, de même qu'à mes compagnons, car nous n'avions pas déjeûné.

Ayant traversé la Rokelle, nous débarquâmes sur la rive opposée, parce que le lit de ce fleuve devenait si rocailleux qu'on ne pouvait plus espérer d'y naviguer pendant la saison sèche. Le reste de la distance à

parcourir, qui était de quatre milles, se fit à pied.

A trois heures après midi, j'arrivai à Rokon, ville principale du territoire Timannien, situé à gauche de la Rokelle. Le soir, Pa-Kombo revint de Maharri : afin que son arrivée fût marquée par une démonstration convenable de respect, il m'envoya prier de tirer quatre caronades démontées, différentes de calibre et éparses sur un coteau hors de la ville. Je me conformai à ses desirs; mais il ne fut pas content du peu de bruit que fit le salut; je n'avais pas mis beaucoup de poudre dans ces pièces, craignant qu'après avoir été si long-temps négligées, elles ne fussent chambrées.

Le 19, dans la matinée, je fus sommé d'aller à l'audience du Roi du pays, qui, instruit de mon intention de traverser son territoire, était venu à Rokon, afin d'avoir sa part des présens que, dans des occasions semblables, un blanc a coutume de

donner. Averti, par Pa-Kombo, que le vieillard, de même que lui, aimait un peu de pompe, j'ordonnai à dix de mes hommes de me suivre avec leurs cartouches à poudre. J'attendis près de dix minutes dans la cour ouverte où l'audience devait se donner; lorsque le Roi se montra, il fut salué d'une salve de mousqueterie, qui produisit un effet tout différent de celui auquel je m'étais attendu, car ce vieillard recula quelques pas en arrière, marmota des expressions de mécontentement, mordit ses lèvres, me regarda furtivement d'un air farouche, me tourna le dos et s'enfuit dans un violent accès de colère. Pa-Kombo le suivit, et à force de raisonnemens, comme je l'appris par la suite, lui persuada de revenir après une dizaine de minutes. Durant cet intervalle, j'étais resté debout dans la cour avec mes gardes d'honneur, ne sachant à quelle cause attribuer une conduite aussi singulière.

Le Roi en rentrant, examina de tous côtés

avec inquiétude, et me jeta surtout un coup-d'œil équivoque ; enfin, il s'assit sur son fauteuil d'étiquette et prit un air de conséquence et d'autorité vraiment comique. Son maintien et sa conduite dans cette occasion excitèrent tant de gaiété parmi les gens de ma troupe, que, dans la suite, pour se délasser des fatigues de la journée, au clair de la lune, ils s'amuserent fréquemment à répéter la scène de **Rokon** : alors l'un d'eux, qui possédait au plus haut degré le talent de l'imitation, représentait si bien le personnage du **Roi** qu'il attirait les applaudissemens les plus vifs de ses compagnons et même les miens.

Mais revenons au **Roi** : quand il se fut assis, il me demanda pourquoi mes gens avaient tiré des coups de fusil ? J'eus beaucoup de peine à lui persuader que c'était pour lui faire honneur. — « Pour-
» quoi ces fusils étaient-ils dirigés vers
» la terre ? — « Pour que tu pusses

» voir que notre intention était de te té-
 » moigner notre respect. — « Mais les
 » cailloux m'ont volé au visage, pour-
 » quoi n'avez-vous pas visé en l'air? —
 « Parce que nous craignons de brûler
 » le toit de chaume de tes maisons. » —
 » A la bonne heure. Donne - moi du
 » rhum. »

Je me conformai à sa demande ; il devint de bien meilleure humeur, me prit amicalement la main, et me pria de m'asseoir afin qu'il pût écouter ce que j'avais à lui dire. Alors commença un palabre, dont il ne sera peut-être pas hors de propos de décrire la forme, parce qu'elle donnera une idée des retards qui, à chaque petit village, arrêtent la marche du voyageur dans les parties du pays où, dans l'absence d'une autorité supérieure, chaque petit chef exerce un pouvoir indépendant.

Un palabre timannien diffère beaucoup de celui des pays mandingues ; car autant

le premier est ridicule et déraisonnable, autant le second a un caractère de décence et même de solennité. Tout le monde étant assis, ou plutôt accroupi, un orateur, tenant à la main une baguette de genet sèche, sortit d'une des cases voisines, s'avança au milieu de la cour, regarda autour de lui, et se découvrant la tête, s'écria à plusieurs reprises : « *Loanta ! loanta !* » Le sens de ces mots est, à ce que je suppose, car je ne pus obtenir à cet égard une solution catégorique, : « Que le salut repose sur vous tous ! » ou « Soyez tous exempts de malheur ! » — Puis cet homme continua ainsi : « Je vais tenir un grand palabre aujourd'hui, un palabre tel qu'il n'en a jamais été tenu à Rokon : c'est le palabre d'un homme blanc ; pourquoi donc personne ne vient-il pour m'écouter ? » Quelques hommes sortirent alors des cases et s'assirent ; l'orateur s'assit également, et se préparait à continuer son discours, lorsqu'il s'écria tout-à-coup : « Ce n'est pas

suffisant, je dois avoir plus de monde : sortez, sortez, ou bien je ne parlerai plus d'aujourd'hui. » — Une cinquantaine de nègres se montrèrent à ces mots au milieu de la cour, s'assirent et remplirent le rôle d'auditeurs, entamant de temps en temps un dialogue avec l'orateur, qui parla encore pendant une heure. Au bout de ce temps, le Roi ayant indiqué par un signe de tête qu'il était satisfait, toute l'assemblée se plaça en face de lui, et appuyant le dos de la main contre terre, répéta en vociférant : « *Loanta ! loanta !* » Puis chacun se leva, prononça encore ces mots, et se retira.

Ainsi se termina le palabre, et telle est la manière invariable dont se pratique cette cérémonie dans ces pays, l'orateur observant toujours la physionomie du Roi, pour interpréter ses desseins et parler en conséquence.

Voici le fond du discours que l'orateur débita en cette occasion : « L'homme blanc va très-loin ; il va aux montagnes de Kou-

ranko et au-delà encore, dans des pays dont les peuples de Timanni n'ont jamais entendu parler, dans le pays de l'or et de l'argent; il faut par conséquent qu'il fasse de grands présens au Roi, ou bien il ne passera pas. Le Roi doit avoir des fusils, des sabres, de la poudre, de beau drap, de belle verroterie, ou bien l'homme blanc retournera sur ses pas. »

En sortant de la cour, je serrai la main du Roi, qui me dit : « Tu as eu un palabre bien facile, aujourd'hui; si tu en veux un autre aussi facile demain, tu me donneras beaucoup de marchandises; apporte-moi tout ce que tu as pour moi, afin que je puisse voir tout avant de prononcer le palabre de la route. » Je fus singulièrement peiné de perdre ainsi un jour en niaiseries, car j'avais espéré arranger toutes choses de manière à pouvoir partir le lendemain; mais l'expérience m'a prouvé plus tard que c'était peine perdue de se chagriner de ces contrariétés, qu'un voyageur

doit s'attendre à rencontrer chaque jour, parmi un peuple qui ne met aucun prix à son temps ni à celui des autres.

Ba-Simera, principal chef ou Roi de cette partie du Timanni, était âgé de près de quatre-vingt-dix ans ; il avait la peau bigarrée et très-ridée, de sorte qu'elle ressemblait plus à celle d'un alligator qu'à celle d'un homme ; des yeux d'un vert sombre et très-enfoncés ; une barbe blanche et tortillée, qui descendait à deux pieds au-dessous de son menton. De même que le Roi de la rive opposée, il portait un collier de grains de corail et de dents de léopard ; son manteau était brun et aussi sale que sa peau ; ses jambes, gonflées comme celles d'un éléphant, n'étaient pas entièrement couvertes par son pantalon de toile de coton, qui, dans l'origine, était peut-être blanche ; mais ayant été porté depuis plusieurs années, il avait pris une teinte verdâtre. Pour marque de sa dignité, ce chef tenait à la main un bâton auquel é-

taient suspendus des grelots de différentes dimensions.

Dans la soirée, j'envoyai à Pa-Kombo le présent que je destinais au Roi et à lui, et je le priai de m'aider à me procurer tout ce qui me serait nécessaire pour que je pusse partir le lendemain après midi ; il y consentit. Je lui donnai un joli pistolet monté en or et en argent, quatre brasses de toile de coton bleue, quatre barres (1) de poudre, quatre barres de tabac, et quatre bouteilles de rhum. Le Roi eut pour sa part une cruche de rhum, une pièce de toile de coton blanche, six barres de poudre, quatre barres de tabac et une médaille plaquée du Roi George III.

(1) Le mot de *barre* exprime une quantité déterminée de marchandises de toute espèce, dont la valeur est fixée pour les échanges. Ce terme tire son origine des premières relations commerciales des Européens avec les Africains de la côte occidentale. Dans le principe, la barre était équivalente à une barre de fer. De mon temps, à Sierra-Leone, une barre valait 3 s. 6 d. sterling (à peu près 4 francs). Un fusil passe pour tant de barres : il faut tant de verroterie pour une barre.

Pa-Kombo parut très-content de tout, excepté du pistolet pour lui, et de la médaille pour le Roi ; il aurait voulu changer le pistolet pour un fusil, et il pensait que la médaille aurait dû être attachée à une chaîne d'argent. Je refusai d'acquiescer à ces deux demandes, m'étant fait d'avance, relativement aux présens, une règle que j'avais résolu de suivre invariablement ; car je savais que la moindre déviation à cet égard produirait les résultats les plus désagréables et les plus fâcheux. En Afrique, le voyageur est précédé de la renommée de tout ce qu'il a fait, jusque dans les plus petits détails, et si dans les présens offerts à un Roi ou à un chef, il omet ou ajoute quelque chose, il est sûr d'en entendre parler partout où il ira. En conséquence, je dis à Pa-Kombo que je n'avais pas de fusil à donner, puisque ceux qui étaient dans mon bagage appartenaient aux négocians de Sierra-Leone, et que je n'avais pas une chaîne de reste ; qu'ainsi Ba-Simera pouvait me rendre la

médaille, s'il ne voulait pas la porter sans chaîne.

Ensuite je témoignai de nouveau à Pa-Kombo mon desir de continuer mon voyage, et je lui assurai que s'il employait tous ses efforts pour me satisfaire, je le récompenserais à mon retour, mais qu'actuellement, je ne lui donnerais rien de plus.

Je venais de rentrer chez moi, lorsqu'un messenger de Pa-Kombo me rapporta mon pistolet, en me disant que je devais renvoyer un fusil à la place; je pris le pistolet et je fis répondre que Pa-Kombo n'ayant pas besoin du pistolet, je le gardais pour moi parce qu'il était de prix, mais que je ne donnerais pas un fusil en échange, puisque je lui avais déjà dit que je ne pouvais pas disposer d'un seul.

20 Avril. — Je terminai ce matin mes observations à Rokon: je trouvai que mon chronomètre avançait de 43 à 45 secondes, par jour. En conséquence j'ajoutai 44 secondes à toutes mes observations subsé-

quentes de longitude. Rokon est situé par $12^{\circ} 25' 30''$ de longitude à l'ouest de Greenwich, d'après le chronomètre, et par $8^{\circ} 37' 40''$ de latitude nord, d'après le calcul.

A onze heures du matin, j'allai à la cour des Palabres : la scène de la veille y fut répétée, avec quelques légères différences ; mais elle dura plus long-temps. Les divers orateurs, car il y en eut plusieurs qui parlèrent, adressèrent la parole quelque fois à moi, quelquefois au Roi : ceux qui se présentaient comme interprètes de Ba-Siméra me dirent : « Le présent que tu as offert n'est sous aucun rapport suffisant pour un Roi ; tu aurais dû lui donner deux fois autant, et de plus un fusil : il n'y a pas assez de poudre pour tuer un oiseau ; le tabac n'est lié qu'en paquets ou têtes de tabac (1). As tu voulu insul-

(1) Dans le Timanni, la barre de tabac est composée de vingt têtes contenant chacune quatre feuilles et un petit morceau pour le lier. Dans le Kouranko, la barre de tabac consiste en dix têtes de trois feuilles, et dans le Soulimana,

» ter le Roi, lorsque hier tu lui as tiré des
 » coups de fusil et qu'aujourd'hui tu lui
 » offres un présent si mesquin ? Si tu desi-
 » res que la route te soit ouverte, tu dois
 » reprendre le présent que tu lui as offert,
 » et lui donner quelque chose de meil-
 » leur. »

La dernière partie de cette harangue fut prononcée avec une grande véhémence, et le Roi, pour en rendre l'effet plus frappant, donna un coup de pied à la natte sur laquelle les marchandises étaient étalées devant lui ; mais s'apercevant que je n'avais pas l'air d'approuver cette manière d'agir, et que probablement elle produirait un effet tout différent de celui qu'il s'en promettait, l'orateur reprit ainsi :
 « Le roi est fâché, mais il n'est pas fâché
 » contre l'homme blanc ; tout le blâme
 » doit tomber sur Mousah Kanta, interprète

de cinq têtes, de trois feuilles. Quand on prend le tabac dans le boucaut, il se trouve des têtes de quatre, cinq, six feuilles et même plus, ce que les Timanniens de Rokon savent bien.

» te del'homme blanc, qui doit mieux con-
» naître les usages du pays, et n'aurait pas
» dû dire à l'homme blanc de donner un
» si petit présent au roi du Timanni. »

Mon tour de parler étant venu, je dis :
« Mousa Kanta ne mérite point de repro-
» ches, parce que je ne l'ai pas consulté sur
» ce sujet; je connais très-bien l'usage du
» pays: j'ai souvent fait des présents à des
» rois, jamais je n'en ai donné un aussi
» magnifique, ou aussi convenable à la
» dignité royale que celui-ci; les hommes
» blancs n'ont pas leurs marchandises pour
» rien; tout ce qu'ils possèdent, ils l'ont
» gagné par leur travail, et le Roi doit s'es-
» timer très-heureux d'avoir reçu le pré-
» sent qui est devant lui. J'ai pensé que
» vous desiriez tous ouvrir la route: dans
» ce cas, vous devez m'aider, au lieu de
» placer des obstacles sur mon chemin :
» si je réussis à l'ouvrir, ce seront le Roi
» et les autres chefs qui en tireront du
» profit; quant à moi, je n'y gagnerai

» rien. Le gouverneur de Sierra-Leone
 » tient ses yeux ouverts pour découvrir
 » le lieu où il y a un bon commerce, afin
 » de l'indiquer à ses gens; autrement, il
 » ne serait pas en état de faire des présens
 » comme ceux que j'ai donnés aujourd'hui
 » en son nom: enfin si le Roi souhaite gâ-
 » ter son pays, je puis prendre un autre
 » chemin: si le présent ne lui convient
 » pas, je le reprendrai; mais il peut être as-
 » suré que si une fois il revient dans mes
 » mains, il ne le reverra jamais. »

Ce discours produisit le résultat que je desirais: car un des orateurs au nom du Roi ayant causé quelques minutes en particulier avec ce chef, revint dans la cour, et faisant un signal avec sa baguette, annonça que le palabre était fini. Il ajouta que l'homme blanc avait la permission du Roi d'aller où il voudrait.

21 Avril. — Je fus retenu pendant toute la journée à Rokon, à chercher des porteurs et à disposer pour eux les marchan-

dises de telle manière que chaque homme fût chargé d'un poids de trente cinq livres.

Enfin tout était prêt, et j'allais partir le 22, lorsque le Roi parut, transporté de colère; elle venait de ce qu'un Yolof de ma suite avait eu l'audace de se revêtir d'une chemise rouge toute neuve; et comme cet habillement paraissait au vieux monarque plus brillant que le sien, il insistait pour l'avoir; le Yolof refusait obstinément de le céder. Le roi prétendait qu'une loi du pays, loi qu'il venait de faire lui-même dans le moment, portait expressément « que tout homme mieux mis que le Roi, » notamment en rouge, devait perdre immédiatement ses habits; » et le prince n'était pas moins opiniâtre que le Yolof. J'eus le bonheur d'apaiser ce nouveau sujet de trouble; j'ordonnai au Yolof de mettre une autre chemise, et je donnai au Roi une barre de tabac et un coup de rhum.

Je traversai, pendant deux milles, un

beau pays bien cultivé, mais non pas au point que le comporte sa fertilité, et une demi-heure après mon départ de Rokon, j'arrivai à Terré, petite ville fort jolie, dont le nom en Timanni signifie *roc* ; il lui vient de la quantité de rochers dont elle est environnée : ils sont principalement de granite grossier et de mica-schiste, avec de grands cristaux de quartz détachés. Rien de plus agréable, rien de plus frais que l'aspect de Terré, entouré d'un grand nombre de bananiers et arrosé par un ruisseau qui coule sur un lit de cailloux de granit et de quartz et se dirige au nord.

Ayant encore marché pendant une heure vers l'est, j'arrivai à Nounkaba, où ma troupe se reposa quelques minutes. Les hommes de ce lieu étaient allés travailler à leurs terres ; les femmes nettoyaient le coton de leur récolte avant de le filer.

Je me dirigeai ensuite au sud-est un quart est, en traversant une prairie de deux milles d'étendue, qui avait été précédemment cul-

tivée en coton. Du milieu de ce champ, la route de Ba-Simera tourne au nord-est, formant un angle aigu avec celle de Toma, que nous suivions.

J'entrai dans cette ville un peu après quatre heures du soir. Quoiqu'elle ne soit qu'à soixante mille de Sierra Leone, j'appris que l'on n'y avait jamais vu un homme blanc. La première marque de surprise que je remarquai, fut donnée par une femme qui resta immobile en voyant ma troupe entrer dans la ville: elle la regarda passer tranquillement, puis elle jeta un cri d'étonnement et couvrit sa bouche de ses mains.

Quelques minutes après avoir quitté Toma, j'arrivai à Rodoma, petit village d'une cinquantaine de cases. Il avait été convenu à Rokon que nous y ferions halte; en conséquence, le bagage fut enfermé dans la maison préparée pour nous recevoir, précaution que je ne négligeais jamais. Nous nous reposions à-peu-près de-

puis une heure , lorsqu'un homme vêtu d'une manière extravagante, et accompagné d'une douzaine d'autres, se précipita dans le village; il se qualifiait de grigri de Ba-Simera; il essaya de s'emparer de portions de vêtemens appartenant aux gens de ma suite; heureusement nous étions suffisamment sur nos gardes, et ses projets furent déjoués.

Le 23 avril, je traversai d'abord des broussailles touffues; le chemin était raboteux et passait sur des rochers de granit et de laterite. A onze heures du matin, j'arrivai à Mokoundoma, petit village où nous nous reposâmes pendant quelques minutes, la maison du palabre nous mettant à l'abri des rayons brûlans du soleil, qui était ce jour là d'une ardeur extraordinaire. Mokoundoma, de même que les autres villages timanniens que j'ai rencontrés, doit son agrément aux bananiers, qui croissant en abondance dans les environs, forment tout autour un ornement naturel.

Une heure de marche de plus nous fit parvenir à Romontainé, où nous fûmes retenus pour tenir un petit palabre, afin d'obtenir la permission de passer. Une heure et demie après, nous étions à Balandeco, la seule ville considérable que nous eussions rencontrée depuis Rokon. Le palabre y dura une demi-heure ; le chef, homme hospitalier, nous régala d'arachides, de riz bouilli et de vin de palme. En partant, je lui donnai deux têtes de tabac ; il me fit présent d'une poule et d'un barril de riz.

Les femmes de Balandeco étaient occupées à séparer de son noyau la pulpe juteuse et couleur de safran du fruit du palmier ; elles la pressaient dans des mortiers de bois, et la battaient pour que le tout fût bien mêlé et ne formât plus qu'une masse d'où il fût plus aisé d'extraire l'huile en plus grande quantité, en la faisant bouillir. La nature de cette préparation et le grand nombre de branches chargées de

fruits que l'on apportait continuellement à la ville, me fit évaluer à une quarantaine de gallons, ou cent soixante pintes, la quantité d'huile qui s'y fabrique journellement dans la saison de la récolte.

Je sortis de Balandeco vers deux heures après-midi, et je traversai un bois épais jusqu'à Matouko, où il fallut encore attendre que les habitans eussent consulté leurs grigris, pour savoir s'il convenait de nous laisser aller plus loin; les grigris n'ayant pas élevé d'objection, lorsque le chef eut reçu une brasse de toile, nous obtînmes, après un délai d'une heure, la permission de continuer notre route. Elle passe encore par des bois épais; vers cinq heures après-midi, j'atteignis Roketchick, grande ville où j'avais dessein de m'arrêter (22 milles, est quart sud).

Je restai toute la journée du 24 à Roketchick, afin que mes gens pussent se reposer, car quelques-uns étaient très-fatigués du poids de leurs fardeaux. Je profi-

taï de l'occasion pour déterminer la position de ce lieu; il est à $12^{\circ} 11'$ de longitude ouest de Greenwich; et à $8^{\circ} 30'$ de latitude nord.

25 Avril. — A peu-près à trois milles de Roketchick, les bois touffus commencent à disparaître; ils sont remplacés par de vastes prairies, bordées de halliers épais, dont la largeur est à peu-près de trois cents pieds; le terrain consiste en une bonne terre végétale noire, couverte de pâturages les plus gras que l'on puisse imaginer; mais l'on n'y voit de troupeaux d'aucune espèce; les habitans de ce pays n'en ont pas.

J'étais parti à sept heures du matin: je marchai, sans m'arrêter, dans la direction de l'est un quart sud, jusqu'à Ma-Yollo, petit village, où j'arrivai à midi, et où je me reposai une demi-heure; puis allant à peu-près à l'est, et traversant toujours un pays de même nature, j'entrai, à quatre heures du soir, à Rokankâ, petit village

fort sale, où je fus obligé de passer la nuit, à cause de la fatigue de mes porteurs.

Nous avions rencontré de grandes quantités de graviers quartzeux, avec du quartz cristallisé et compact. A droite, à peu-près à douze milles de distance, on distinguait deux petites éminences où le Kêtes prend sa source ; il coule ensuite vers l'ouest nord-ouest, et se jette dans l'Océan à peu de distance de la limite méridionale de la colonie de Sierra-Leone. A l'exception de ces deux collines, le pays est entièrement plat.

Pendant toute la journée, nous avons été privés d'eau : quelle contrariété ! les habitans de Rokankâ ne purent ou ne voulurent point nous en donner une goutte, je n'osai pas envoyer un détachement dans les bois pour en chercher, parce que nous entendîmes dans les environs, le bruit du pourrah : j'expliquerai plus tard ce que cela signifie.

26 Avril. — Je partis à la pointe du jour, et après une heure et un quart de marche,

gnaient, ils arrangeraient pour moi le palabre de la route, et que je n'éprouverais plus aucun embarras. Sentant de la répugnance à suivre une marche oblique et à établir ainsi un antécédent qui, par la suite, pourrait occasionner de la dépense et des disputes, je declinai l'offre des bons offices de ces chefs. Il me quittèrent d'un air très-mécontent et même malhonnête.

L'après-midi j'envoyai à Ba-Korou un présent de quatre brasses de toile de coton blanche, quatre barres de tabac, quatre de poudre, et un gallon ou quatre pintes de rhum, certain que s'il jouissait de l'autorité, il trouverait le moyen de gagner les hommes qui avaient le plus de crédit dans la ville. Je ne me trompais point. Ba-Korou et quatre chefs vinrent chez moi dans la soirée, me parlèrent amicalement et me demandèrent si je voulais leur donner un verre de rhum; je le leur fis verser; tous me prirent la main en me disant que la route était ouverte et que je pouvais al-

ler où je desirerais ; puis ils ajoutèrent qu'ils espéraient que j'avais un peu plus de rhum à distribuer ; je leur en fis apporter deux bouteilles , et ils s'en allèrent très-contens.

Ma-Boung est une ville considérable ; elle occupe à peu-près un demi-mille carré de surface, et est mieux bâtie que la plupart des villes du Timanni ; elle peut contenir environ deux mille cinq cents habitans, dans la proportion de trois femmes pour un homme et de deux enfans pour une personne adulte. Les hommes sont grands , bien faits et de bonne mine , capables de supporter de grandes fatigues et de porter de lourds fardeaux , mais timides et poltrons. Les femmes sont extrêmement jolies , très-agréables et très-aimables : elles montrent un si vif desir d'être prévenantes et attentives pour les étrangers, que leurs agaceries causent souvent des embarras sérieux et très-déplaisans.

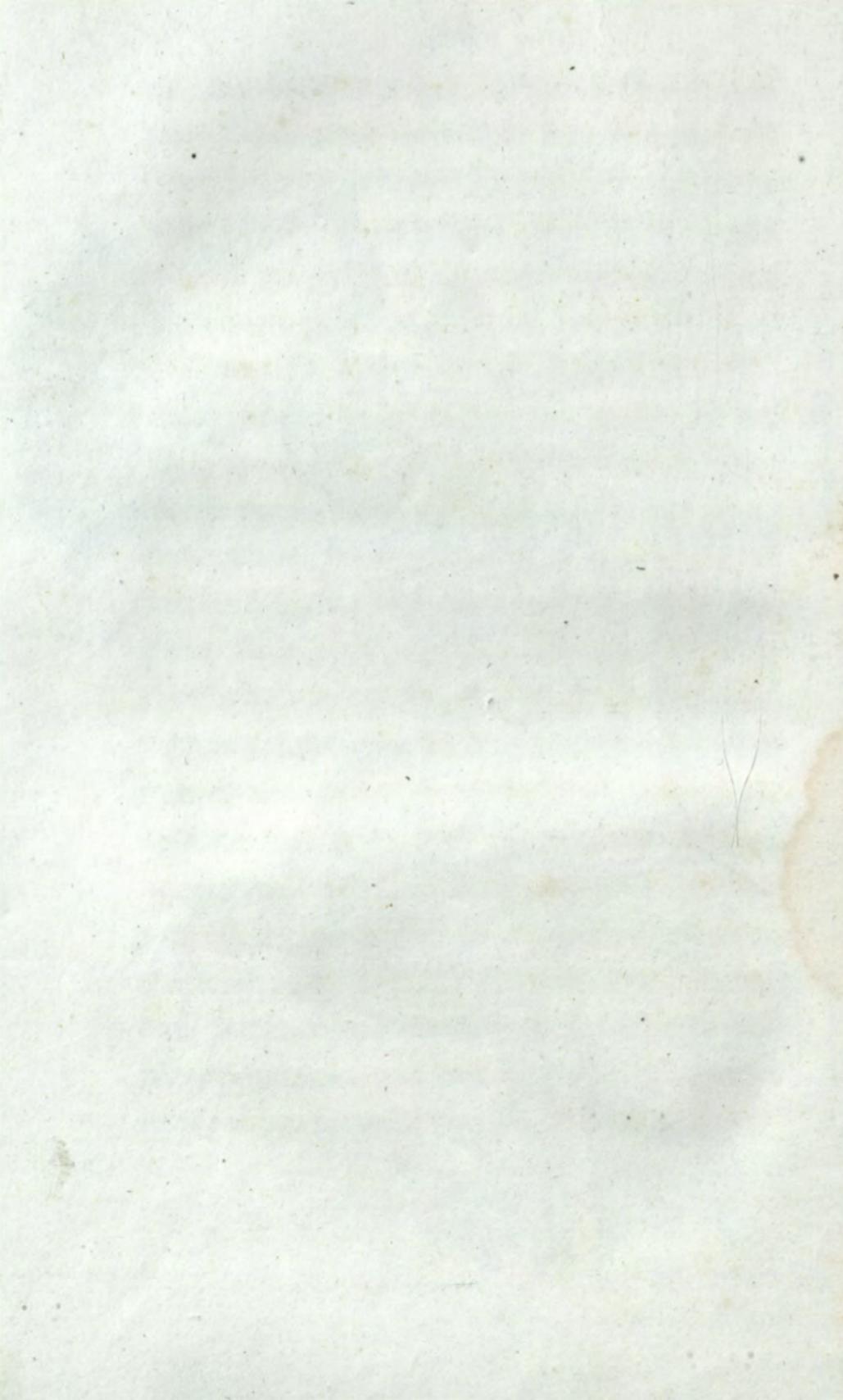
N'ayant pas recouvré suffisamment mes forces pour marcher, je me fis porter dans

de Ma-Boung, qui, d'après l'usage du pays, était tenu de veiller à ce que mes effets fussent en sûreté. Le guide insista pour voir l'homme au grigri de la ville. Sa demande ne lui fut accordée qu'après une violente opposition. Alors parut un homme vêtu de la manière la plus extraordinaire; il était moins déguisé, mais plus hideux que celui de Ba-Simera. Sa tête soutenait un énorme échafaudage de crânes, d'ossemens et de plumes; il avait les cheveux et la barbe tressés en forme de serpens. Son approche fut annoncée par le carillon et le son de morceaux de fer qui, attachés à ses jointures, marquaient chacun de ses mouvemens. Il fit plusieurs fois le tour de l'assemblée, puis s'avança vers le centre et s'informa de la cause qui l'avait fait appeler. Quand on l'en eut instruit, il agita plusieurs fois sa baguette en l'air, et ensuite s'en alla dans le bois où il resta pendant un quart d'heure. A son retour, il parla assez long-temps et finit par



Grigri de Ma yerna

Grigri de Ba - Simera



nommer l'homme qui avait volé le fusil ; mais il ajouta qu'il était bien fâché de ce qu'on ne pouvait recouvrer cette arme immédiatement, parce que le larron était en ce moment avec son butin à moitié chemin de Ma-Boung.

Je donnai à l'homme au grigri une tête de tabac pour sa peine, et je m'imaginai qu'il avait fabriqué une histoire ; je me trompais ; car plus tard, en retournant à Sierra-Leone, je retrouvai mon fusil, que l'on avait repris au voleur et qui m'attendait.

Je m'estimai très-heureux de pouvoir partir à midi et demi de Ma-Yerma ; j'arrivai à quatre heures à Ma-Yosso, ville principale de la frontière orientale du Timanni. Elle est située par $8^{\circ} 28'$ de latitude nord, et $11^{\circ} 54'$ de longitude ouest. Quoique dévastée récemment par un incendie, elle était beaucoup plus grande que Ma-Boung : d'ailleurs elle est plus propre et plus salubre par sa position sur un coteau

à la rive droite du Kamaranka, que l'on appelle ici Kabanka. Cette rivière, après avoir baigné ce lieu, coule à l'ouest-quart-sud ; elle a une largeur de cent-cinquante à deux cents pieds, et est navigable pour les plus fortes pirogues : pendant la saison sèche, elle est assez tranquille ; mais on dit que, gonflée par les pluies, elle devient assez rapide.

Les habitans de Ma-Yosso paraissent l'emporter sur la plupart des Timanniens : ils sont beaucoup plus francs dans leur commerce, plus affectueux dans leurs manières. Quand nous entrâmes dans cette ville, on ne nous regarda pas d'un œil soupçonneux, comme dans les autres lieux où nous avons passé auparavant : au contraire, jeunes et vieux, hommes et femmes, nous félicitèrent amicalement d'être venus chez eux ; on nous apporta, en abondance, des ignames, des bananes et du riz ; on ne nous demanda, en retour, que la satisfaction de regarder l'homme blanc. Beaucoup

de coutumes superstitieuses pratiquées avec empressement à Ma-Boung , le sont fort peu à Ma-Yosso ; nous sûmes que Ba-Yosso, chef de cette ville, ne les encourageait pas. C'est un homme doux, humain et sensé.

Le palabre pour avoir la permission de passer, fut aisément accordé ; car il ne s'éleva pas la moindre objection. Le chef fut très-content du présent que je lui fis ; il me demanda une médaille pour porter à son col, comme les chefs de Ba-Simera et de Ba-Korro : je la lui donnai volontiers. Il me conseilla de me tenir sur mes gardes en traversant le Kouranko , dont il me représenta les habitans comme des hommes perfides.

Quand je partis de Ma-Yosso, le 7 à deux heures après midi, un grand nombre d'habitans m'accompagna jusqu'à un mille de distance, et ne me quitta qu'en faisant pour moi des vœux ardens.

J'arrivai , un peu après le coucher du

soleil, à Ma-Boum, qui consiste en ville
vieille et ville neuve, séparées l'une de l'au-
tre par un espace d'environ neuf cents
pieds. La première n'est habitée que par
des Timanniens; la seconde par des Kou-
rankoniens et quelques familles Mandin-
gues. (9 milles au nord.)

Je me logeai dans la dernière.

CHAPITRE II.

Etendue du Timanni. — Mœurs, usages, superstitions, mariages, funérailles, agriculture, etc.

LA longueur du Timanni, de l'est à l'ouest, peut être évaluée à quatre-vingt-dix milles, et sa longueur, du nord au sud, à quarante-cinq milles. Il est borné, à l'est, par le Kouranko; à l'ouest, par la colonie de Sierra-Leone, une partie de Boulama et l'Océan; au nord, par le pays Mandingue et le Limba; au sud, par le Boulama et le Kouranko. On peut considérer cette contrée comme divisée en quatre territoires gouvernés par des chefs qui s'arrogent le titre de Roi; ceux qui leur parlent les en gratifient quelquefois; mais ni leur richesse, ni leur pouvoir, ne semblent leur donner le moindre droit d'y prétendre.

Famaré, un de ces chefs, regarde comme lui appartenant, la partie du pays qui s'étend de chaque côté du cours du Scar-cies, et à-peu-près à trente milles dans l'intérieur; Aly-Karlié domine sur le territoire compris entre la limite méridionale de Famaré, et la frontière septentrionale de Ba-Kobalo, et qui, à l'est, se prolonge jusqu'au Limba. Ba - Kobalo possède le terrain à la droite de la Rokelle; et Ba-Simera celui de la gauche.

Famaré n'a pas beaucoup de pouvoir. Son pays limitrophe de celui des Sousous ou Mandingues, qui sont mahométans, n'en étant pas séparé par des limites fixes, est plus soumis à l'autorité de ce peuple qu'à la sienne; car plusieurs des hommes les plus riches et les plus puissans, même à Kambia, capitale de ce territoire, sont de cette nation. Aucun palabre ne peut être arrangé qu'en présence et par l'intermédiaire de Lamina - Koumré, chef de Koukouna; Bali - Brahima, autre chef

Mandingue , qui s'est déclaré publiquement chef de la partie de la ville habitée par les gens de sa nation , est aujourd'hui reconnu comme tel. Famaré se contente du vain titre de chef du Timanni , et de la petite part qu'on lui permet de recevoir sur les présens donnés et sur les droits demandés pour tenir les palabres. C'est même aux Mandingues qu'il est redevable de ces minces privilèges , parce que leur influence a fait rejeter les prétentions de Belaïssa , chef de Robanko , qui avait disputé à Famaré la souveraineté du territoire.

Parmi les chefs inférieurs , on remarque Sidy-Banki , qui , par sa bravoure et ses prouesses en différentes occasions , s'est fait respecter de ses contemporains et estimer des hommes plus âgés que lui. Il commande à Massouma , ville sur la rive gauche du Scarcies. A l'époque de la dispute entre Famaré et Belaïssa , les Timanniens et les Mandingues lui offrirent conjointe-

ment l'autorité suprême ; il était alors très-jeune ; il eut pourtant la sagesse de refuser cette proposition séduisante. Actuellement il se forme par l'expérience qu'il acquiert, et augmente son crédit en combattant sous les drapeaux de différens chefs très-puissans ; par la suite, ses services pourront le mettre à même de réclamer leur aide pour le soutenir. Je l'avais rencontré au camp d'Yarredi, général des Soulimas : l'on y faisait le plus grand cas de ses talens et de sa conduite. Si Sidy-Banky n'est pas enlevé par une mort prématurée, il est probable qu'il réunira sous sa seule autorité, le pays partagé aujourd'hui entre tant de chefs. Il est timanien.

Le territoire de Famaré est très-fertile en riz ; il envoie plus d'approvisionnement à Sierra-Leone que d'autres cantons plus considérables. La présence des Mandingues y attire beaucoup de Musulmans venant de l'intérieur ; ils préfèrent, lorsqu'ils vien-

ment à la colonie, cette route à toutes celles qui ont été ouvertes jusqu'à présent.

Le territoire de Logo ou Loko a reçu ce nom de celui d'une tribu timannienne qui l'habite. Ces Timanniens sont plus unis entre eux et plus obéissans aux ordres de leurs chefs, que ceux des autres cantons; c'est pourquoi la personne et les effets d'un étranger sont comparativement plus en sûreté chez eux qu'ailleurs. Le chef actuel, Aly - Karlié ou le père du peuple, est un homme de petite taille, mais très-robuste et très-actif; il fut élu en 1816 par la voix unanime du peuple, après avoir tué, dans un combat, Brimah-Kenkouré, chef Mandingue de Malacouré, qui avait joui d'une grande autorité dans ce pays. Avant cet événement, les Lokoniens, de même que les autres Timanniens actuels, n'étaient pas unis entre eux, ce qui facilitait l'entrée de leur pays aux Mahométans qui venaient s'établir chez eux; ceux-ci acquéraient graduellement un pouvoir qui,

à la fin, les mettait en état de devenir les rivaux des chefs Mahométans indigènes. Brimah-Kenkouré avait, de cette manière, formé un parti très-considérable en sa faveur; il serait même aujourd'hui chef des Loconiens, s'il n'avait pas commencé prématurément à faire usage de son autorité. Cette précipitation à commander occasionna une ligue des chefs qui se réunirent contre lui: sa chute en fut le résultat.

La politique adoptée par Aly-Karlié, quand il devint chef de Loko, et qu'il a suivie depuis, a été un des principaux obstacles qui ont nui au commerce de Sierra-Leone; il a exigé des droits onéreux et des coutumes excessives sur les marchandises passant par le territoire sur lequel son autorité s'étend. D'ailleurs les exactions de ce chef ne se sont pas bornées au commerce de transit; elles accablent aussi le négoce des habitans du pays, car elles frappent sur les productions de la terre.

Le terrain est généralement composé

c'argile, et, en quelques endroits, de bonne terre d'alluvion noire; l'une et l'autre extrêmement fertiles; il produirait suffisamment de riz pour la consommation des habitans et pour l'exportation. Actuellement, l'excédant de la récolte ne peut s'expédier au-dehors, à cause des impositions onéreuses dont elle est chargée.

Port-Logo, résidence du chef, que l'on nomme quelques fois Beka-Logo, est ainsi appelé parce que ce lieu était jadis le port par lequel les Européens entretenaient des communications avec le Timanni; c'est une jolie ville plus propre que la plupart de celles de ce pays. Son aspect est assez pittoresque; elle s'étend le long des rives élevées d'une crique formée par le Logo, qui n'est qu'un ruisseau, et ombragée par les branches du majestueux ceiba, qui s'étendent au loin.

Quoique le territoire de Ba-Kobalo ne s'étende pas au-delà de quinze milles, dans sa plus grande largeur; néanmoins il est

comparativement considérable : sa longueur est de plus de soixante milles, le long des bords pittoresques de la Rokelle. Il est aussi extrêmement fertile et très-bien cultivé, de sorte que les habitans peuvent exporter une grande quantité de riz, qui leur donne la facilité de se fournir de beaucoup de marchandises d'Europe. Ba-Kobalo est avancé en âge, et, je crois, très-aimé de son peuple; il a pour principaux agens de son autorité, Tikadé-Moudo et Fatima-Brimah, deux mandingues habiles; le dernier est parent de ce Brimah-Kenkouré qui fut tué par Aly-Karlié. Leur influence s'étend dans le Limba et même jusques aux confins du Fouta Dialon. La capitale de ce territoire est Macabelé.

La partie du Timanni gouvernée par Ba-Siméra est celle que j'ai traversée dans le voyage actuel, par conséquent, c'est celle que je connais le mieux. Comme néanmoins, j'ai, à différentes époques, visité les territoires dont je viens de parler;

les observations que je vais présenter sur les Timanniens, dérivent d'une connaissance plus longue et plus intime de leur caractère et de leurs usages, que je ne pourrais l'avoir acquise dans une excursion passagère.

Cette partie du Timanni, est la plus grande de toutes, car elle a près de 80 milles de long, sur peut-être 20 de large; elle est très-peuplée, et renferme de plus grandes villes que les autres. Elle est aussi beaucoup plus riche en productions naturelles, qui ne tarderaient pas à enrichir ses habitans, quand même ils ne feraient que le travail ordinaire et se contenteraient d'un profit raisonnable.

On a eu déjà une preuve convaincante de la disposition des Timanniens, à s'occuper des choses qui leur promettent une récompense, même modique, de leur travail, par l'empressement avec lequel ils se livrèrent à la besogne difficile et fatigante d'abattre, de dégrossir et de faire flotter jus-

qu'aux comptoirs européens, les masses immenses de bois de construction, qui furent ensuite expédiés de Sierra-Léone, au dehors. Pendant tout le temps que ce commerce de bois fut en activité, les Timanniens fondèrent plusieurs villes sur les rives du fleuve. Un grand nombre d'entre eux arriva de l'intérieur du pays, pour prendre part à l'ouvrage. Les bois étaient coupés dans l'endroit où les plus grandes criques de Port Logo se terminent, et même jusqu'à Rokou; on les faisait ensuite flotter vers Tombo, vers l'île de Bance, et vers Tasso.

La quantité de rivières et de criques navigables qui coupent le pays, fait que les hommes, à quelques exceptions près, et dans beaucoup de cas les femmes, sont habiles à conduire les pirogues, talent qui assure de l'occupation chez les blancs, à tous ceux qui desirent en obtenir. Ces gens sortent souvent de leur pays à la suite d'un palabre; après avoir fréquenté quelque

temps les Européens, ils renoncent à leurs habitudes barbares ; ils adoptent d'abord nos vêtemens, et semblent desirer de se conformer à tous les usages de la vie civilisée, qui sont à portée de leurs moyens. Ceux qui ont séjourné pendant quelques années parmi les Européens, et qui sont en quelque sorte sevrés des coutumes de leurs pays, coutumes qu'après avoir quittées, ils méprisent invariablement, sont très-dociles, et en général très attachés aux personnes qui les emploient. Mais malgré ces bonnes qualités ; je le dis à regret, je n'ai pas encore vu un seul exemple d'un Timannien qui ait embrassé le christianisme.

Je n'ai pas observé, parmi ceux qui vivent dans leur pays, la moindre trace d'un costume particulier ; chacun selon sa fantaisie ou ses facultés, s'habille suivant la mode d'autres tribus. La plupart des chefs portent la blouse ou chemise, et les caleçons des Mandingues, avec un bonnet de drap rouge ou bleu. D'autres

ont des pantalons de satin rayé , qui descendent jusqu'à la cheville et qui sont justes à la jambe ; d'autres enfin ne portent que la blouse. Mais telle est la pauvreté produite par l'indolence , telle est la grossièreté de la plupart des habitans de l'intérieur , que des caleçons ou une blouse quelconque, sont des vêtemens que l'on ne voit que rarement ; presque tous n'ayant pour se couvrir qu'un petit morceau carré de toile grossière, ou de filamens d'écorce tissue, attaché à un cordon noué autour de la ceinture. Je crois que cette enveloppe si chétive , était la seule dont les Timanniens faisaient usage avant de fréquenter les Européens , car la fabrication de la toile est une branche d'industrie très-rare chez eux. Elle n'est connue que de quelques particuliers , qui doués de plus d'activité que les autres , se sont aventurés dans le Kouranko , où ils ont appris le métier de tisserand.

Le Kouranko est le premier pays à l'est

de Sierra-Léone, où l'on fabrique communément de la toile de coton; elle est généralement grossière. A mesure que le voyageur avance vers l'est, il observe que les nègres donnent plus de finesse et de largeur à leur toile. Dans le Sangara, on fabrique des toiles très-belles et très-larges, qui sont très-recherchées et forment un objet de commerce chez les nations de l'intérieur. J'ai vu sur la côte des Dents et sur la côte d'Or, des toiles semblables à celles du Sangara. A l'est du Volta, ces toiles se vendent jusqu'à douze livres sterling la pièce. Je suppose que l'art du tisserand est venu de l'Orient, et n'a pas été inventé par les nations de l'intérieur.

Les femmes timanniennes, à l'exception de celles qui demeurent sur le bord du fleuve, sont aussi mal pourvues de vêtemens que les hommes, et plusieurs le sont plus mal encore. Jamais je n'ai aperçu dans ce pays un homme qui n'eût quelque espèce d'enveloppe, bien que très-

mince, mais j'ai quelquefois vu des femmes adultes, des mères de famille, aussi nues qu'au jour de leur naissance, et ne se doutant nullement du dégoût que leur aspect excitait. L'habillement des femmes voisines de la côte, est assez simple. Étant filles elles portent un tountounghé, qui est une pièce étroite de toile, ou un patié qui est un tablier de verroterie, attaché par devant et par derrière à une bande de toile ou à des cordons de verroterie, entourant les hanches. Quand elles sont mariées, elles mettent de côté le patié et le tountounghé, et elles prennent un vêtement plus décent, qui consiste en deux aunes de toile de coton bleu, dont elles s'entourent le corps comme d'un jupon. Elles aiment beaucoup à orner leur tête, leur cou, leurs poignets et leurs chevilles, de grains de verroteries ; elles préfèrent celles qui sont petites, rondes et rouges imitant le corail, et celles qu'elles appellent *Masara-bounto*, qui sont jaunes, petites et allongées.

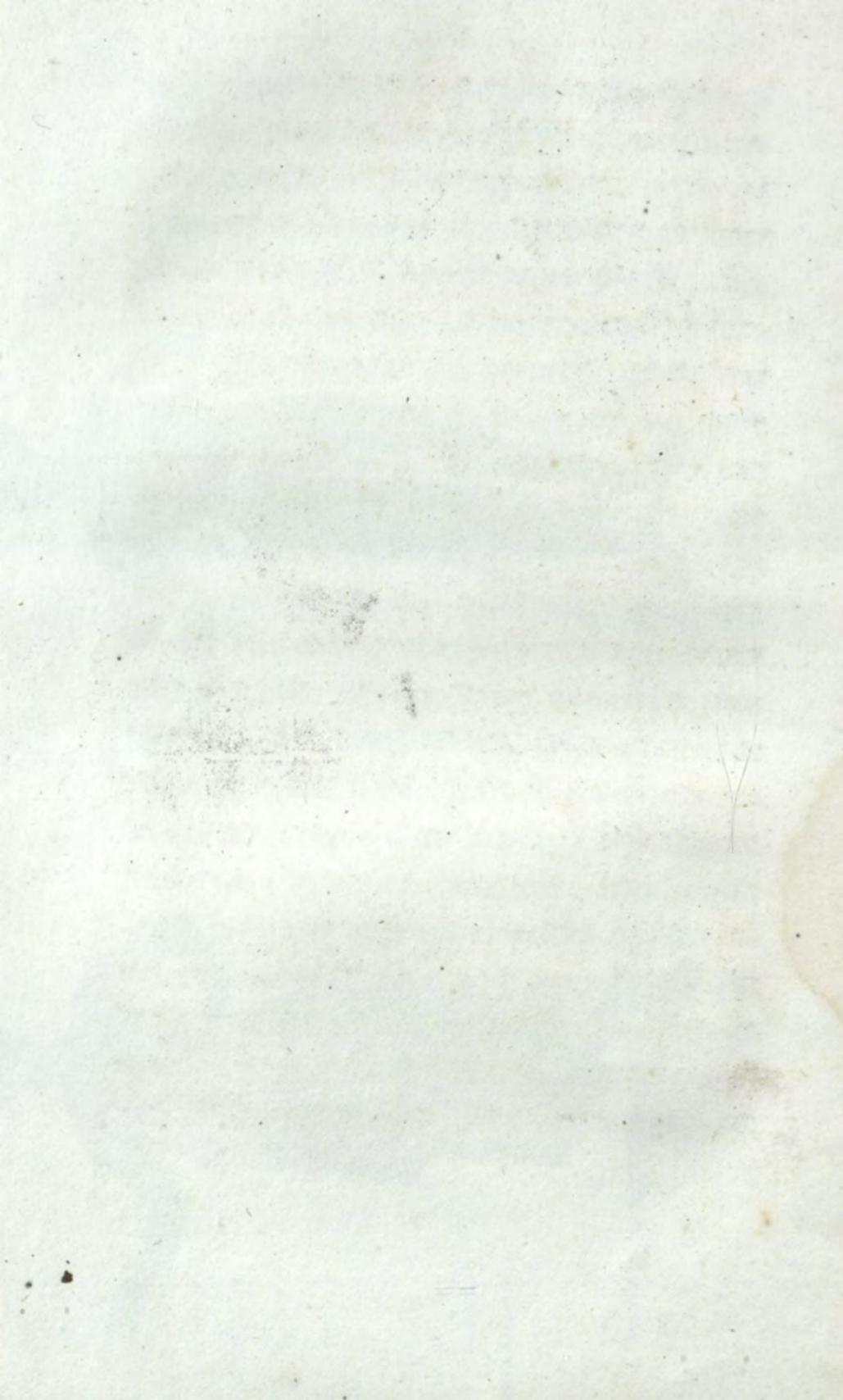


Fille
Gimannienne

Lith de C. Constanze.



Femme
Gimannienne



Dans ce pays, l'on ne fait pas long-temps la cour à une belle : si un homme conçoit de l'attachement, ou pour parler plus exactement , prend un caprice pour une jeune fille , il n'est nullement nécessaire qu'il s'informe si l'affection est mutuelle. Il porte aux parens une jarre de vin de palme, ou du rhum, s'il peut s'en procurer, et leur expose le sujet de sa visite ; quand sa demande est approuvée, ce qui arrive généralement s'il est riche de quelques barres, il est invité à revenir. Cette seconde fois , une autre jarre de vin de palme, des grains de verroteries et quelques aunes de toile terminent la négociation ; le jour du mariage est fixé, et l'on instruit la jeune fille du nom de l'homme qui doit être son époux. Si les parens témoignent qu'ils ne sont pas satisfaits de la fortune du prétendant, il s'en va ; puis quitte sa maison, et travaille jusqu'à ce qu'il ait acquis les moyens de satisfaire à la demande des parens de sa belle : mais si, dans l'intervalle , un autre galant plus

riche se présente, la jeune fille lui est donnée avant que l'autre soit de retour : toutefois cette mésaventure n'est suivie, ni de chagrin, ni de désespoir. Les cérémonies du mariage ne sont remarquables par aucun caractère particulier, ni par leur magnificence. La danse commence de bonne heure dans la soirée, les futurs époux y prennent part; quand ils se retirent pour aller à la couche nuptiale, une salve de mousqueterie l'annonce, ensuite on se divertit, et les réjouissances durent plusieurs jours consécutifs, si les époux ont les moyens de régaler la compagnie.

Les usages superstitieux qui précèdent l'enterrement des morts, sont accompagnés de cérémonies, ayant pour but d'apaiser la colère des méchants esprits. Pendant mon séjour à Ma-Boung, une jeune fille mourut presque subitement : dès qu'elle eut rendu le dernier soupir, une centaine de personnes qui s'étaient réunies pour être présentes à son agonie, firent entendre un

cri lamentable : ensuite, une troupe de plusieurs centaines de femmes parcourut la ville , quelques unes battaient sur de petits tambours. Elles mirent la main sur tous les objets qu'elles trouvaient hors des maisons ; je ne pus apprendre la cause de ce privilège.

Quelques heures après le décès de la jeune fille , les anciens et l'homme au grigri de la ville s'assemblèrent dans la cour des palabres , et tinrent une longue conférence , ou espèce d'enquête , sur la cause probable du décès. On prit des informations pour savoir si quelqu'un l'avait menacée pendant sa vie , et l'on supposa longtemps qu'elle avait pu être tuée par l'effet de la sorcellerie. Si la traite des nègres eût encore existé , quelque malheureux aurait été accusé et vendu comme esclave ; mais l'abolition de ce trafic , dans ce pays si voisin de Sierra-Leone , permit aux sages , après une ennuyeuse consultation de trois jours , de décider que la mort avait été cau-

sée par la puissance du diable. Durant les deux premières nuits du temps de la délibération, des troupes nombreuses parcoururent la ville, frappant des mains, criant, hurlant pour écarter le courroux du grigri : la troisième, qui était celle de l'enterrement, des offrandes considérables en riz, en cassave, en toile, en vin de palme, furent déposées aux maisons du grigri, pour apaiser les mauvais esprits, et pour les prier de ne pas tuer plus de monde. A minuit, une demi douzaine d'hommes vêtus d'une manière singulière et même hideuse, se montrèrent et prirent les dons, en annonçant que tous les mauvais esprits étaient satisfaits, et que de longtemps, personne ne mourrait dans la ville. Alors commencèrent des danses et des divertissemens qui durèrent jusqu'au lendemain, longtemps après le lever du soleil.

On trouve généralement dans les villes timanniennes, des charniers où sont déposées les dépouilles mortelles des Rois ou

chefs ; on n'ouvre jamais ces demeures des défunts ; on laisse dans les murs, de petites ouvertures par lesquelles on introduit, de temps-en-temps, des mets préparés et du vin de palme ; les Timanniens, étant pénétrés de l'idée que ces alimens et cette boisson sont nécessaires aux morts qui les consomment : ils croient à leur existence spirituelle, les supposant des esprits d'une disposition bonne ou méchante, suivant leur caractère pendant leur vie.

Avant de boire et de manger, les Timanniens ne manquent jamais d'en consacrer une petite portion aux morts, en la jetant à terre. Du reste cette coutume ne leur est pas particulière, car il paraît qu'elle est générale parmi les tribus payennes de l'Afrique, notamment chez les Fantins, chez les Achantins, et chez d'autres nations de la Côte-d'Or.

De petites maisons contenant des coquilles, des crânes, des images, sont toujours placées à-peu-près à douze cents pieds des

différentes entrées des villes ; on les regarde comme la demeure des grigris qui en prennent soin. Cette pratique est commune chez toutes les nations payennes que j'ai visitées, tant dans l'intérieur des terres que le long de la côte de l'Ivoire et de la Côte-d'Or ; nulle part néanmoins, elle n'est portée au même degré que dans le Timanien, où il n'y a presque pas de maison qui n'ait ses esprits protecteurs ; ils sont fréquemment invoqués d'une manière propre à exciter la compassion des Européens, et à provoquer le sourire du mépris silencieux des Musulmans.

Un homme de ma troupe avait commis, par hasard, une offense insignifiante sur le tombeau supposé du père d'un Timanien ; celui-ci forma aussitôt un palabre contre lui. L'homme accusé du manque de respect, prétextait qu'il ignorait que le terrain sur lequel il s'était tenu couvrit les restes de quelqu'un, puisque nulle marque apparente ne le distinguait des lieux

voisins , ajoutant que s'il l'eût su , il eût été plus circonspect. Le Timannien , qui se prétendait insulté , insista sur une satisfaction ; et , en conséquence , demanda , conformément à l'usage du pays , une amende de deux barres , l'une en toile , l'autre en rhum. Je les payai à l'instant , parce que je m'étais fait une loi de me concilier , autant qu'il me serait possible , la bonne volonté des indigènes ; mais le Timannien , qui ne connaissait pas le motif de ma conduite , et qui croyait , par ma promptitude à satisfaire à sa demande , que l'on pouvait exiger davantage de moi , soutint qu'il lui fallait encore deux barres , sous le prétexte que si un pauvre homme avait dû être obligé à en payer deux , le domestique d'un homme riche devait être taxé à deux de plus. Son avidité lui fut préjudiciable , car bien loin d'aquiescer à cette nouvelle prétention , je repris l'amende que j'avais déjà acquittée ; disant , en même temps , que je n'avais pas d'objection à me

conformer à leurs usages ; mais que puisque je m'apercevais que l'on voulait me soumettre à une extorsion, et non demander une satisfaction pour l'insulte que l'on supposait faite à un mort, je ne donnerais rien, parce que j'étais bien convaincu qu'aucun homme de ma suite ne ferait rien de mal dans le pays avec intention. Les chefs, qui étaient les juges du palabre, furent satisfaits de ma déclaration, et donnèrent leur décision contre leur compatriote.

Celui-ci se retira et courut à son grigri domestique, lui offrit en sacrifice une poule et du vin de palme, puis lui adressa un discours qui dura plus d'une heure ; il le supplia de tuer l'homme par qui le tombeau de son père avait été insulté. « S'il mange, que sa nourriture l'étouffe ; s'il marche, que les épines le déchirent ; s'il se baigne, que les alligators le dévorent ; s'il va dans une pirogue, qu'elle coule à fond avec lui ; que jamais, jamais il ne retourne

à Sierra-Leone. » Cette imprécation fut chantée d'un ton si pathétique, que si j'avais entendu ces intonations lamentables, accompagnées des gestes sérieux du Timannien, sans en connaître la cause, elle aurait excité ma commisération sincère. Dans l'occasion actuelle, je regrettai que le talent d'imitation dont ce peuple est doué les aidât à dissimuler au point de les mettre en état de se tromper souvent les uns les autres.

L'invocation de cet homme avait presque tourné la chance contre moi, et je crois qu'elle aurait fini par m'être défavorable, si un homme au grigri ne s'était avancé et n'avait déclaré que toute l'affaire n'était qu'une pure tromperie, fabriquée uniquement pour se procurer quelques barres de marchandises; car il savait bien que mon domestique n'avait jamais été près du tombeau du plaignant.

Les poules, les moutons et les chèvres de couleur blanche, sont regardés comme

de bon augure ; en conséquence on les sacrifie pour apaiser les malins esprits , ou bien on les présente aux étrangers dont la visite fait plaisir. Certaines portions de terrain , généralement des éminences couvertes de bois épais , sont consacrés aux grigris et réputés sacrés. J'ai constamment observé que l'on s'approchait de ces enclos avec une frayeur respectueuse, et j'ai appris que le moindre empiétement sur ces espaces formidables attirerait à l'agresseur un châ-timent terrible, de la part du pourrah , institution extrêmement redoutée de tous les habitans de ce malheureux pays. Son pouvoir l'emporte même sur celui des chefs des divers territoires ; tout ce qu'elle fait est enveloppé dans les ténèbres et couvert du mystère le plus profond ; jamais ses actes ne donnent lieu à la moindre enquête de la part de l'autorité ; jamais même leur justice n'est mise en question. C'est tout comme l'inquisition était autrefois dans quelques parties de l'Europe.

J'ai essayé inutilement de remonter à l'origine ou aux causes de la formation de cette association extraordinaire ; j'ai des motifs de supposer qu'aujourd'hui elles sont inconnues de la généralité des Timaniens, et que peut-être elles le sont également des membres mêmes du pourrah, dans un pays où il n'existe aucun monument traditionnel, soit dans des écrits, soit dans des chants.

La traite des nègres était singulièrement active dans ces contrées. On voit encore dans l'île de Bance, près de l'embouchure de la Rokelle, les ruines d'un comptoir fameux par le grand nombre de ces infortunés qui étaient expédiés au nouveau monde. Cette île est aujourd'hui l'entrepôt d'un commerce très-considérable en bois de charpente. Or, dans les premiers temps où ce commerce eut lieu, les chefs avaient recours à toutes sortes de moyens pour se procurer des sujets à envoyer aux marchés. On peut conjecturer que la liberté étant si

précaire, les lieux propres à se cacher étant nombreux, et la subsistance étant si facile à se procurer dans un pays où le pouvoir des chefs ne s'étendait pas au-delà de leur ville, beaucoup d'hommes dont la sûreté était en danger durent chercher un refuge dans les bois. Leur nombre s'étant accru, ils se liguèrent pour se soutenir mutuellement, ce qui fit imaginer des signes secrets pour se reconnaître et admettre des règles générales de conduite. On peut supposer de plus que, dans un pays divisé entre un grand nombre de petits chefs, tous jaloux les uns des autres, une confédération de ce genre sera bientôt devenue trop puissante pour que l'on pût former aucune entreprise contre elle, avec probabilité de succès, et qu'ensuite l'excès de son pouvoir l'aura entraînée dans les mêmes abus auxquels elle devait son origine.

Les quartiers-généraux des pourrahs sont dans des enclos situés au milieu des bois ; jamais ils ne les quittent tous à-la-fois.

Quiconque n'étant pas membre de cette association ose en approcher, est aussitôt empoigné; on n'entend plus parler de lui. Le petit nombre de ceux qui ont reparu après quelques années de détention, a fait aussitôt partie du pourrah; on suppose que ceux que l'on ne revoit jamais sont transportés dans des pays éloignés, où on les vend. Il y a des motifs de croire que les esclaves livrés aux navires qui viennent clandestinement traiter à Gallinas, arrivent en partie du Timanni, et sont fournis par les pourrahs.

Ceux-ci ne se bornent pas à s'emparer des personnes qui s'approchent de leurs repaires; souvent ils enlèvent des hommes qui voyagent seuls. Ce fut le sort qu'éprouva un nègre qui vint de Ma-Yosso me voir à Ma-Boung; en retournant chez lui, il tomba entre les mains des pourrahs; six mois après, lorsque je repassai par-là, on n'avait pas encore eu de ses nouvelles. Quelquefois même les pourrahs attaquent des troupes de voyageurs assez imprudens pour

aller, dans certains cantons, d'une ville à une autre, sans demander une escorte à l'association. Un seul membre du pourrah suffit pour garantir la sûreté de la troupe qu'il conduit, en soufflant dans un petit sifflet de roseau qu'il tient suspendu à son cou. D'après le conseil de Ba - Karro, je pris un de ces hommes pour guide de Ma - Boung à Ma - Yosso, parce que le pays qui sépare ces deux endroits est habité par un grand nombre de membres du pourrah. Quand je le traversai, ils manifestèrent leur voisinage, en criant et hurlant dans les bois; mais je ne vis personne.

Les pourrahs font souvent des incursions dans les villes, pendant la nuit; ils pillent tout ce qui leur tombe sous la main, chèvres, volailles, toiles, vivres, hommes, femmes, enfans. Dans ces occasions, les habitans restent renfermés chez eux, jusque long-temps après le départ des voleurs. Durant mon voyage dans l'inté-

rieur, je tins constamment, la nuit, un homme en sentinelle, pour veiller à la sûreté de notre bagage. Une fois, la ville dans laquelle je passai la nuit, fut envahie par les pourrahs; mon homme placé en sentinelle, resta ferme à son poste; attaqué il se défendit avec la bayonnette qui tint les brigands à distance, ce qui me donna le temps d'arriver. Les pourrahs incertains de leur force contre un blanc, décampèrent: la plupart étaient nus et désarmés; un petit nombre seulement était muni de couteaux.

La marque distinctive des pourrahs, consiste en deux lignes parallèles, tatouées autour du milieu du corps; elles s'inclinent en devant vers la poitrine, et se rencontrent dans le creux de l'estomac. Il existe parmi eux plusieurs gradations de rangs, mais je n'ai jamais pu constater leurs différens emplois. On m'a indiqué, avec de grandes précautions, des personnes que l'on disait tenir un rang considé-

rable parmi eux ; en général les Timaniens n'aiment pas à en parler ; je n'ai pu apprendre rien de plus.

Quelquefois les pourrahs quittent leur retraite et s'associent aux habitans des villes qui se livrent à différens genres d'occupation , mais aucun chef n'ose former un palabre contre eux , de crainte de recevoir une visite de tout le corps qui lui ferait payer cher cette démarche. A des époques fixes , les pourrahs tiennent des assemblées ; alors tout le pays est rempli de confusion et d'alarmes. Aucune proclamation n'a lieu , mais un ordre du chef des pourrahs , communiqué par des signes suspendus en différens lieux , et dont ils connaissent la signification , suffit pour qu'ils se réunissent au jour marqué dans l'endroit désigné. Les palabres d'une grande importance , tels que ceux qui concernent les disputes entre deux villes rivales , ou des offenses si énormes , qu'elles méritent une punition capitale , sont tou-

jours arrangés par les pourrahs, les chefs des villes n'étant pas, dans le temps actuel, quelque pouvoir qu'ils aient exercé autrefois, assez forts pour protéger la vie de leurs sujets ou de leurs subordonnés. On peut par conséquent regarder les pourrahs comme possédant de fait le gouvernement du pays. La nature de leur puissance et l'usage qu'ils en font rendront probablement cette association un obstacle sérieux à la civilisation.

Les revenus des chefs du Timanni ont pu être considérables tant que la traite des nègres a subsisté; mais depuis qu'on a réussi à l'abolir dans le voisinage de Sierra-Leone, ceux même qui tirent des marchandises étrangères, sous forme de contribution, n'ont pas de grandes ressources. Les subordonnés de quelques chefs sont obligés de leur fournir annuellement autant de riz qu'il en faut pour leur en couvrir le sommet de la tête, pendant qu'ils se tiennent debout et droit en plein

air. Ce grain est entassé de la même manière qu'une charge de pistolet, quand on veut qu'elle couvre une balle posée sur la paume de la main. D'autres chefs ont tant pour cent sur le produit des terres de leurs sujets; on leur doit aussi quelques impôts légers qui, d'après l'excessive pauvreté du peuple, sont rarement exigés; mais beaucoup de chefs n'ont pas de revenus et dépendent entièrement de la récolte de leurs propres champs. De simples particuliers sont souvent plus riches que leurs chefs; voilà pourquoi il arrive souvent à quelqu'un qui entre dans une ville d'être instruit par une de ces chroniques ambulantes qui semblent indigènes de tous les pays, que « Pa un tel est chef, mais que tel autre Pa est bien au-dessus de lui », ce qui signifie qu'il a plus de richesses, et par conséquent jouit d'un plus grand crédit.

Les voyageurs qui traversent une ville sont tenus de payer une légère taxe, et chaque animal conduit par un licou est sou-

mis à un droit déterminé ; afin de s'en exempter, on transporte généralement les moutons et les chèvres au marché dans des paniers qui sont suspendus à une corde passant sur le front et qui tombent sur le dos. Le spectacle offert par une douzaine ou par une vingtaine de gens ainsi chargés, marchant à la file dans une route de ce pays, est assez comique. Quand un de ces animaux, ennuyé d'être enfermé, commence à bêler, ses cris sont bientôt répétés par tous les autres, ce qui produit un tintamare vraiment risible.

Les produits de l'agriculture du pays ne sont pas nombreux. Ce sont : du riz blanc, qui croît parfaitement bien ; du riz rouge, que les habitans préfèrent pour leur consommation, parce qu'il se garde très-long-temps ; des ignames ; quelquefois des arachides, et de la cassave ; les bananes de deux sortes, et d'autres plantes servant à la nourriture croissent spontanément.

Parmi les vices des Timanniens, le plus

commun est l'ivrognerie ; ils boivent avec excès du vin de palme ; ils se livrent en toute occasion à leur goût immodéré pour cette boisson , qui ne tarde pas à produire son effet relâchant sur les hommes les plus robustes : plusieurs sont affligés de bonne heure des maladies qu'elle engendre.

L'on ne trouve aucun métier en usage chez les Timanniens , pas même de forgerons ni de cordonniers , si communs dans toutes les contrées de l'Afrique que j'ai visitées : celle-ci fait exception. Je n'ai vu d'autre trace d'industrie que la fabrication de la toile , encore n'est-elle exercée , comme je l'ai déjà observé , que par un petit nombre de Timanniens. Le seul outil de charpentier qu'ils possèdent ou dont ils connaissent l'emploi , est la hache avec laquelle ils équarrirent passablement bien des pièces de bois , des portes et des fenêtres. Leurs maisons sont construites en terre ; elles sont carrées avec des pignons

aux extrémités, et ont un toit en pente fait de chaume ou de feuilles de palmier qui descend devant et derrière; elles ne sont ni propres ni commodes. Les instrumens d'agriculture sont les plus simples que l'on puisse imaginer. Je ne pus m'empêcher de témoigner ma surprise extrême la première fois que je traversai le Timanni, lorsque je vis que ce pays avait profité si peu de son voisinage de Sierra-Leone. La houe avec laquelle on retourne la terre est en bois dur; l'instrument usité pour détacher le grain de sa balle n'est qu'un petit bâton crochu. Je crois qu'une certaine quantité de houes, de fléaux, de rateaux, de pelles et autres outils communs serait bien reçue par ce peuple si l'on avait soin de lui en enseigner l'usage; ces choses lui conviendraient mieux, pour son intérêt et pour le nôtre, que les fusils, les chapeaux retapés et les habits de charlatan qu'on a coutume de lui fournir.

La danse est l'amusement favori des Ti-

manniens ; elle manque de grâce et n'a pas beaucoup de mouvement. Les musiciens , si l'on peut leur donner ce nom , se placent au centre ; les hommes et les femmes , mêlés ensemble , dansent autour d'eux ; ils ne bougent pas de place ; ils remuent principalement la tête et la partie supérieure du corps ; souvent les femmes prennent des attitudes immodestes ; comme les hommes les y encouragent , on ne doit pas leur en faire un reproche.

Si j'en voulais juger par ma seule expérience , je représenterais les Timanniens comme des hommes très-inhospitaliers ; souvent ils refusaient à mes gens jusqu'à unealebasse d'eau ; ils ne voulaient même pas nous rendre le moindre de ces légers services qu'en Afrique on regarde comme un devoir envers un étranger , et pour lequel on ne croit pas avoir droit à une récompense. Cependant je ne pousserai pas la dureté au point de les taxer d'inhospitalité pour ce seul fait , parce que les blancs ne

voyageant pas tous les jours dans le pays des Timanniens, ceux-ci ont, peut-être à cause de moi, adressé à mes gens des demandes qui ne leur sont nullement habituelles dans les occasions ordinaires. Ne pourrait-on pas trouver, chez des peuples qui se vantent tant de leur civilisation, des exemples de ces tromperies mises fréquemment en usage.

Je crains que, d'après ce qui précède, le lecteur ne soit pas disposé à se former une idée favorable des Timanniens, et je regrette d'avoir si peu à dire pour leur défense qui puisse les soutenir dans son estime. Ils sont dépravés, licencieux, indolens et avaricieux. Le nom de timannien est presque proverbial dans l'Afrique occidentale, pour désigner la friponnerie et l'aversion pour un travail honnête; celui des femmes l'est également pour l'incontinence. Le lecteur réfléchi examinera jusqu'à quel point on peut attribuer les défauts et les vices de ces peuples à la longue

durée de la traite des nègres chez eux. Leur pays, situé à peu de distance de la côte et de l'embouchure d'un grand fleuve, était un des entrepôts les plus considérables de ce trafic, qui a dû contribuer à leur désorganisation et à leur dégradation morale et sociale.

Deux fois des femmes me proposèrent d'acheter leurs enfans, et m'accablèrent d'injures parce que je refusai. Un soir, il s'éleva un cri général contre moi, comme étant un de ces blancs qui avaient empêché la traite des nègres et préjudicié à la prospérité du pays. Les deux femmes prétendirent que leurs enfans étaient ensorcelés, tant elles furent surprises de ce que je n'avais pas voulu consentir au marché, surtout le prix n'excédant pas dix barres, ou à peu près trente shillings sterling (36 francs).

Ce qui correspond à ma remarque, est l'amélioration progressive que les voyageurs ont observée dans les mœurs, les habitudes sociales et l'amour du travail,

chez les divers peuples, à mesure qu'on s'éloigne de la côte, et que l'on s'avance dans l'intérieur de l'Afrique, le long d'un des grands fleuves par lesquels la traite des nègres se faisait autrefois avec le plus d'activité.

CHAPITRE III.

Ma-Boum. — Détention en ce lieu. — Méchanceté des chefs.
— Voyage dans le Kouranko. — Montagnes. — Aspect
pittoresque. — Indices de minéraux. — Arrivée et récep-
tion à Camato.

J'AI dit précédemment que Ma-Boum consiste en ville vieille et ville neuve, éloignées l'une de l'autre de 1000 pieds, et habitées, la première par des Timanniens, la seconde par des Kourankoniens et quelques familles Mandingues. Ces derniers s'y sont établis depuis un petit nombre d'années, après avoir quitté le territoire de l'almami Amara.

Le vieux Ma-Boum est bâti comme les autres villes des Timanniens; le nouveau au contraire a un aspect tout différent. En y entrant, l'œil en est frappé, car le chan-

gement est manifeste. Les cabanes petites, mal construites et terminées par des pignons, sont remplacées par de grandes maisons de forme circulaire à toit conique, et garnies d'ornemens fort propres en argile. Au lieu d'une espace sale devant chaque maison solitaire, on voit une cour très-propre, et entourée d'une jolie palissade. L'encadrement des portes est en bambou, et les panneaux sont en roseaux artistement entrelacés.

J'entrai dans la ville au coucher du soleil, et j'éprouvai d'abord une impression extrêmement favorable pour les habitans. Ils revenaient de leur travail : on reconnaissait que tous avaient été occupés pendant la journée. Les uns avaient préparé les champs pour la récolte que les pluies très-prochaines allaient favoriser ; d'autres enfermaient dans des enclos, le bétail dont les flancs lisses et la bonne apparence, annonçaient qu'il était nourri dans de gras pâturages.

Le dernier coup du marteau du forgeron retentissait aux oreilles ; le tisserand mesurait la quantité de toile qu'il avait fabriquée depuis le matin ; et le gâranghi, ou tanneur , enfermait dans un grand outako , ou sac , ses souliers , ses étuis à couteau , ses poches et autres objets artistement travaillés et colorés. Le muezzin perché à l'entrée de la mosquée, répétait d'une voix grave et à intervalles mesurées, le cri d'Alla-Akbar , pour appeler les dévots musulmans à la prière du soir. Cette scène, par sa nature et par le sentiment qu'elle inspirait, formait un contraste agréable avec le bruit, la confusion et la dissipation qui règnent à la même heure dans une ville timannienne ; mais il ne faut pas se fier aux apparences , et j'ajoute avec beaucoup de regret , que la conduite des Kourakoniens ne contribua nullement à justifier la bonne opinion que j'avais d'abord conçue d'eux.

J'espérais qu'un petit présent offert le 8,

lendemain de mon arrivée, aux chefs de la ville, et une explication succincte de mes projets, auraient été suffisants pour me faire obtenir la permission de traverser une petite ville dont les habitans, étant eux-mêmes étrangers dans le pays, ne pouvaient pas, je le supposais, posséder un grand pouvoir. J'appris donc avec une surprise extrême, qu'un grand nombre de chefs des villages voisins, avaient été convoqués pour être présens au palabre, qui, par conséquent, ne pourrait avoir lieu que le lendemain.

Le 9, la réunion s'effectua; elle fut très-désagréable pour moi. Les chefs traitèrent avec dédain les présens que j'offrais, ils parlèrent des pays dangereux où je me proposais de passer, de l'importance de m'assurer leur amitié, et des conditions auxquelles il me serait possible de l'obtenir. Elles excédaient beaucoup mes moyens, ou mes intentions de les remplir. Vainement je leur expliquai que les avantages

qui résulteraient probablement pour eux d'un commerce libre entre les pays de l'intérieur et la côte, seraient beaucoup préférables à des présens que je leur ferais ; j'ajoutai que les présens étaient périssables , et qu'au contraire, une bonne renommée subsistait toujours ; mais ils ne se souciaient ni de commerce ni de bonne renommée ; ils avaient besoin de marchandises ; ils me déclarèrent donc, qu'à moins de leur en donner, je ne passerais pas.

Persuadé que des gens qui montraient si peu d'intérêt pour la prospérité de leur pays, ne pouvaient y jouir que d'un pouvoir très-mince , parce que j'avais constamment rencontré jusqu'alors des hommes disposés à convenir que le commerce leur serait profitable, lors même qu'ils me faisaient des demandes exorbitantes, je refusai péremptoirement de donner à ces chefs, plus que ce que je leur avais offert ; j'ordonnai à mes gens d'emporter les présens, et je sortis de la salle du palabre. Cette

conduite produisit l'effet auquel je m'attendais ; le soir, j'appris qu'à la fin du palabre, il avait été décidé d'accepter mes présens et de me laisser passer.

Le 10, de bonne heure, Moudi-Smeïlla, chef de la ville, me rendit visite, et me recommanda de différer mon départ jusqu'au lendemain, parce qu'il était tombé beaucoup de pluie pendant la nuit, et que l'état de dépression de l'atmosphère devait faire supposer qu'elle continuerait ; il ajoutait que la distance jusqu'à Kouloufa, la station prochaine, était très-considérable, et que les peuples qui habitaient les villages intermédiaires, ayant la réputation d'être très-méchans, il valait mieux les traverser pendant le jour, que d'être obligé de s'y reposer pendant la nuit. Je reconnus ensuite que cet avis était absolument inexact ; l'invitation si obligeante de Smeïlla n'étant que le premier anneau d'une chaîne de machinations inventées par cet homme rusé et entreprenant, pour me tromper et me

retenir jusqu'à ce qu'il eût la possibilité de me dépouiller de mes marchandises.

Vers dix heures du matin, le temps s'éclaircit : alors, désirant examiner le canton voisin, que de grandes masses de granite, éparses ça et là, me faisaient supposer montagneux ; je dis à trois des hommes de ma troupe de m'accompagner dans une excursion que je voulais faire dans les bois.

Ayant marché d'un bon pas pendant à peu près deux heures, dans la direction du nord-ouest, je fus agréablement surpris en arrivant à Ma-Biss, jolie petite ville, de voir qu'elle était située sur les rives de la Rokelle, qui coule vers l'ouest au quart sud, avec une vitesse d'environ trois milles par heure. Cette rivière me parut avoir près de 300 pieds de largeur, et être très-profonde au milieu de son cours. Le chef de la ville me dit que, dans la saison des pluies, les habitans de Ma-Biss construisaient des pirogues avec lesquelles ils arri-

vaient en quatre jours à Rokon ; du reste il ne put me rien dire sur l'origine de la Rokelle, il savait seulement qu'elle traversait le Kouranko. Les bords de cette rivière, qui sont composés de schiste argileux, avec des blocs saillans de granite d'une grandeur prodigieuse, montrant de temps en temps leur surface raboteuse, ont de chaque côté une quarantaine de pieds de hauteur.

Je pris une route moins directe pour retourner à Ma-Boum, et je passai devant plusieurs fermes cultivées avec soin. Enfin, gravissant sur un coteau en pente douce, au pied duquel étaient éparses des masses gigantesques de granite compacte, j'aperçus dans l'est les montagnes bleuâtres du Kouranko, bornant l'horizon du nord au sud à perte de vue.

Le terrain qui entoure Ma-Boum me parut en général d'origine végétale, étant composé d'un terreau noir fort gras, mêlé d'un peu d'argile et de sable fin provenant

de débris de granite emportés par les eaux des monts du Kouranko.

Le soir, j'envoyai dire à Smeïlla que je désirais absolument partir le lendemain matin, et je le fis prier en même temps de me procurer le guide qu'il m'avait promis la veille. A ma grande surprise, il refusa positivement d'acquiescer à ma demande, sous prétexte que son cœur avait du déplaisir et que je ne l'avais pas bien traité en lui donnant un présent si mince. J'avais certainement de fortes raisons d'être mécontent de la conduite de cet homme; mais voulant ne laisser aucun ennemi derrière moi, je lui dépêchai de nouveau quelqu'un pour s'enquérir de la cause du déplaisir de son cœur, et pour savoir s'il était en mon pouvoir de le satisfaire. Il demanda deux barres de poudre que je donnai à l'instant, et je reçus de nouvelles protestations de l'amitié de ce perfide.

Le 11, il me refusa encore un guide et

m'adressa de nouvelles demandes ; je dis nettement que je ne donnerais rien , et Smeïlla me déclara positivement qu'aucune route pour aller à Kouloufa ne passait par sa ville. Dans mon impatience de sortir de ce lieu fâcheux , j'envoyai dire à Smeïlla que si une barre de plus pouvait le contenter il l'aurait , pourvu qu'à l'instant il me donnât un guide ; que dans le cas contraire je retournerais ce jour-là même à Ma-Yosso , et qu'alors il souffrirait de sa méchanceté plus qu'il ne le supposait. Il accepta la proposition , et la barre , consistant en une brasse de toile de coton blanche , lui fut remise ; mais à peine l'eut-il en sa possession , qu'il demanda un fusil et refusa d'ouvrir la route si je ne le lui accordais pas. Je le quittai aussitôt sans daigner lui donner la moindre explication , et j'ordonnai à mes gens de se préparer à marcher. Mon parti était pris de retourner à Ma-Yosso et d'y faire un arrangement pour suivre une autre route. J'é-

tais sur le point de décamper quand un mandingue vint me trouver, et me dit que Smeïlla n'avait aucune objection à ce que j'allasse à Kouloufa, mais que je n'aurais pas de guide. Auparavant j'aurais pu me résoudre à m'en passer, mais actuellement je craignis quelque perfidie, ainsi je ne consentis pas à ce projet et je sortis de la ville. En ce moment, un des chefs qui m'avait suivi m'assura que, si je voulais y rentrer et attendre jusqu'au lendemain matin, lui-même serait mon guide. Comme je n'aurais pas volontiers rebroussé chemin, même pour une petite distance, je me décidai à essayer une nouvelle tentative, et en conséquence je dis à cet homme que son offre me convenait.

Le 12, à la pointe du jour, je faisais mes dispositions pour partir, lorsque Mousah-Kanta parut; il avait l'air extrêmement triste; il m'annonça que l'homme qui, la veille, m'avait promis de m'accompagner, refusait de se mettre en route sans avoir

préalablement obtenu la permission de Moudi-Smeïlla, mais qu'il était allé la lui demander. N'en entendant plus parler au bout de deux heures, je courus chez Moudi-Smeïlla ; ce ne fut pas sans difficulté que je parvins à lui parler. Après lui avoir exposé brièvement les contrariétés et les mécontentemens que j'avais éprouvés depuis mon arrivée dans sa ville, je lui déclarai ma ferme résolution de retourner à Ma-Yosso, et je le priai de me rendre les présens que je lui avais faits ; je lui représentai que, s'il n'accédait pas à ma demande, je me regarderais comme pillé et que j'en instruirais tout le pays. « Homme blanc, répliqua-t-il, attends seulement une heure, et cet homme t'accompagnera ». Il me montrait le mandingue qui, la veille, m'avait fait changer de dessein. « Pas une minute, repris-je », et je me retournai pour effectuer ma menace. — « Arrête ! » arrête, homme blanc, s'écria-t-il d'un ton suppliant ; arrête, tu vas dans l'ins-

» tant même partir pour Kouloûfa. Vous
 » autres blancs vous êtes trop vifs : tu
 » veux courir le pays comme un cheval
 » échappé ; tu ne laisses pas le temps d'ar-
 » ranger convenablement les affaires. Cet
 » homme va t'accompagner à l'instant ;
 » mais tu ferais mieux d'attendre le chef
 » du nouveau Ma-Boum , que je vais en-
 » voyer chercher ; il te sera très - utile ;
 » parce que tu dois traverser plusieurs
 » villes timanniennes. »

Quoiqu'il me fut impossible de deviner
 la cause d'une complaisance si soudaine,
 je consentis à l'arrangement proposé ; je
 lui dis que j'attendrais le chef timannien
 pendant une demi-heure : cependant cet
 homme n'arriva qu'à dix heures du matin.
 Enfin, je me mis en marche, et j'eus la sa-
 tisfaction de quitter Ma-Boum.

J'avais voulu dire adieu à Smeïlla dans
 la ville, mais il insista pour cheminer avec
 moi jusqu'à une petite distance, et, pen-
 dant tout le temps, eut l'air si attentif et

si amical, qu'il excita mes soupçons ; il me donna entre autres conseils celui de couvrir toutes mes marchandises avec des nattes, parce que j'allais traverser un pays de fripons, dont le cœur serait transporté d'aise aussitôt qu'ils apercevraient mon bagage, et qui n'auraient pas de cesse tant qu'ils ne m'auraient pas tout pris. Je ne pus m'empêcher de sourire du scrupule et de la fidélité avec laquelle cet homme faisait son portrait ; je lui pris la main, je me séparai de lui, et je me félicitai d'en être enfin débarrassé.

Je marchai environ un mille, rêvant à l'étrange conduite de Smeïlla, puis je communiquai mes soupçons à Mousah. « Hier, » lui dis-je, la permission d'aller à Kou- » loufa, m'a été refusée de la manière la » plus absolue, à moins de donner un fu- » sil ; ce matin, j'ai été retenu très-long- » temps, pendant que notre guide man- » dingue était enfermé avec Smeïlla ; j'ai » de la peine à me persuader que la seule

» crainte de me voir diffamer ou gâter son
 » nom, suivant l'expression emphatique
 » des indigènes, ait pu porter un homme
 » de son caractère à changer si brusque-
 » ment de conduite. Ainsi, je crois que
 » tout ne se passe pas convenablement, et
 » qu'il y a quelque machination en jeu. »
 — « Tu ne te trompes pas, reprit Mou-
 » sah, mais Dieu est miséricordieux, je
 » sais tout, et nous pouvons prévenir les
 » mauvais desseins de Smeïlla. Une vieille
 » femme de Ma-Boum, a qui j'avais cou-
 » tume de donner une prise de tabac,
 » a entendu la conversation de Smeïlla et
 » de notre guide, et m'a instruit de tout
 » leur plan. L'intention de Smeïlla était,
 » si des gens qu'il attendait fussent arri-
 » vés à temps, de tomber sur nous, et de
 » s'emparer de notre bagage pendant la
 » nuit; mais ces hommes ne s'étant pas
 » montrés, et lui n'osant pas seul essayer
 » de mettre la main sur nos effets, il a
 » donné ordre à notre guide de nous con-

» duire à Ma-Bentané, ville dont le chef
 » a une très-mauvaise réputation, et peut
 » disposer d'un nombre d'hommes suffi-
 » sant pour exécuter ses projets. » — Dans
 « ce cas, Mousah, n'allons pas à Ma-Ben-
 » tané, quelles qu'en puissent être les con-
 » séquences. Essaie par la promesse d'un
 » présent, d'engager notre guide à nous
 » mener directement à Kouloufa : si par
 » la libéralité de tes offres, tu ne peux
 » vaincre ses scrupules ; je veux éprouver
 » ce que les menaces produiront ; car à
 » l'instant où j'apprendrai que nous som-
 » mes près de Ma-Bentané, je brulerai
 » la cervelle à Maddé-Serra, notre guide. »
 En finissant cette phrase, je mis une balle
 dans mon fusil : Mousah-Kanta qui m'ob-
 servait, prit un air très-sérieux, et marcha
 en avant pour causer avec notre guide.

La ville que je venais de quitter, étant
 la seule de celles que j'ai rencontrées dans
 mon voyage, qui soit habitée par des Man-
 dingues, je saisis cette occasion de présen-

ter quelques observations sur ce peuple.

Les Mandingues sont doués de beaucoup de finesse ; ils ont plus d'esprit qu'aucune des nations qui habitent l'Afrique occidentale, depuis les bornes méridionales de l'empire de Maroc, jusqu'aux extrémités les plus reculées vers le sud. Ils ne sont pas établis depuis très-longtemps sur le bord de la mer ; il n'y a pas plus d'un siècle qu'ils vinrent y demeurer. Ils arrivaient du Manding, pays puissant, situé près de Sego, à peu-près à 700 milles à l'est de la côte. On y trouve beaucoup d'or ; sous le rapport de la quantité de ce précieux métal qu'elle produit, cette contrée ne le cède qu'à Bouré. L'or du Manding se reconnaît toujours à sa couleur, qui ressemble à celle du cuivre rouge, tandis que celui de Bouré est jaune.

Les premiers émigrans se fixèrent dans les pays qui entourent la Gambie ; des troupes isolées se répandirent postérieurement au nord et au sud ; car c'est une na-

tion d'un caractère inconstant ; elle est toujours prête à se déplacer. Elle traverse l'Afrique, soit pour commercer, soit pour guerroyer, depuis Tanger, jusqu'au cap Mesurade, près duquel les États-Unis de l'Amérique ont fondé un établissement, en 1817. Il est à 75 lieues au sud-est de notre comptoir de Freetown. C'est là que l'on transporte les nègres de l'Amérique, qui consentent à aller vivre en Afrique. On a espéré que ces nègres libres, déjà formés aux habitudes et aux arts de la vie civilisée, pourraient les répandre dans les régions encore barbares, et devenir, avec le temps, le noyau d'un état qui se formerait graduellement de la réunion des nègres, auxquels leur existence, dans les pays peuplés de blancs, paraîtrait trop pénible.

Les nègres voisins du cap Mesurade, alarmés de cet établissement, avancèrent au nombre de 1,500 pour l'attaquer. On a supposé que l'aspect du fort les avait intimidés ; car ils se contentèrent de camper

dans les environs. Me trouvant à Mesurade, au mois de décembre 1822, j'eus la satisfaction de mettre un terme à la guerre qui venait d'éclater ; j'appris que les nègres avaient été joints par une tribu qui était venue de très-loin. D'après la description que l'on me fit de sa manière de s'habiller, de vivre et de combattre, je reconnus aussitôt qu'elle appartenait à la nation des Mandingues.

Ceux que je connais le mieux, sont d'une tribu demeurant dans la partie du pays de Sousous, dont la capitale est Fouricaria, et dont j'ai déjà parlé. Ils étaient d'abord en petit nombre ; mais plusieurs tribus de Sousous, au milieu desquels ils vivaient, ayant embrassé leur religion, et s'étant conformés à leurs mœurs et à leurs usages, ils devinrent très-puissans par cette augmentation, ensuite à l'avènement d'Amara au trône, il se forma des factions qui ont amené une désorganisation presque totale dans cette contrée.

Amara avait été élevé dans le Fouta-Dialon ; il y passait pour un des hommes qui possédaient le mieux le Koran. Se fiant sur cette réputation et sur son bon accord avec les Foulahs dont il cultivait soigneusement l'amitié, il commença son règne par opprimer ses sujets ; le mécontentement devint si grand et si général, qu'après un très-petit nombre d'années, il a été abandonné de tout le monde, excepté de Sétin-Lai, homme rusé et entreprenant, à l'instigation duquel il a commis beaucoup de cruautés, et qui s'est rendu coupable de graves infractions aux lois de la justice.

Amara, pour capter les bonnes grâces des Foulahs, dont il espérait pouvoir réclamer le secours dans toutes les occasions, déclara la guerre, dans les premières années de son règne, aux habitans de Kondyeh, ville fondée vers 1756, par un corps nombreux d'esclaves qui s'étaient soulevés contre cette nation à laquelle ils appartenaient. Ils se fortifièrent dans une position

avantageuse et se déclarèrent indépendans. Leurs anciens maîtres avaient essayé inutilement de les remettre sous le joug. Amara , espérant être plus heureux , avait mis le siège devant cette ville ; mais il fut bientôt convaincu de son erreur , et obligé de se retirer à la hâte après avoir essuyé l'affront d'une défaite signalée , et perdu son homme de confiance et son principal général Sétin-Laiï. Celui-ci , fait prisonnier par l'ennemi , ne put être racheté que moyennant une rançon exorbitante.

J'ai déjà parlé de la guerre d'Amara contre Sannassy. Quand il eut détruit la ville et pillé les biens de ce chef infortuné , il suivit l'armée des Soulimas dans le pays de Bina-Sousou , parce qu'il espérait qu'Yarredi lui prêterait son secours contre Ansamana - Bougarou , chef rebelle qu'il projetait de renverser. Déçu dans son attente , il fut obligé , après un séjour inutile dans cette contrée , de retourner d'une manière peu honorable dans sa capitale ,

dont la sûreté lui paraissait compromise. En effet, il avait à redouter la vengeance de plusieurs de ses anciens partisans qui, indignés du traitement honteux qu'il avait fait subir à Sannassy, s'étaient réunis pour essayer d'abattre leur ancien monarque. Il n'est pas facile de prévoir l'issue probable de cette lutte dont le résultat dépend d'une race d'hommes aussi légère que le sont les Mandingues ; mais il paraît raisonnable de supposer que la paix sera étrangère à ce pays tant qu'Amara le gouvernera. Les diverses disputes, qui pendant quelques années l'ont agité, y ont à peu-près anéanti la sûreté des personnes et celle des propriétés ; en conséquence beaucoup de familles ont émigré ; de ce nombre sont celles que j'ai trouvé établies à Ma-Boum. Je vis dans cette ville un vieillard qui, suivant ce que l'on m'apprit, était le père de Lamina-Koumra, chef de Kambia sur le Scarcies. Depuis long-temps ces deux hommes n'avaient pas eu de nouvelles l'un

de l'autre. J'eus la double satisfaction d'instruire le père de la position brillante de son fils, et, à mon retour, d'apprendre à celui-ci que l'auteur de ses jours se portait bien et était en sûreté.

L'habillement des Mandingues est très-simple, très-propre, et leur va très-bien ; il consiste en un bonnet, une chemise, des caleçons et des sandales. Le bonnet est de forme conique, fait de drap bleu ou rouge, et brodé délicatement avec des fils de différentes couleurs. La chemise qui pend par-dessus les caleçons est faite d'une brasse ou d'une plus grande quantité de toile de coton bleue ou blanche ; une petite échancrure coupée dans le haut sert à passer la tête ; les côtés sont cousus jusqu'à la moitié de la longueur, et laissent assez d'espace pour le mouvement des bras ; les caleçons, également en toile de coton, ne descendent qu'aux genoux ; ils sont très-amples et fixés autour des reins avec une bande de ruban de fil très-fort ; la largeur des

caleçons est une grande marque de distinction chez les Mandingues ; c'est ce qui a donné lieu à cette expression usitée chez eux *kourtè abouniato* (grands caleçons), qui est synonyme d'homme considérable. Ils poussent cette mode à un tel point que j'ai vu un chef qui avait employé à ses pantalons une pièce de toile de coton longue d'environ soixante pieds. Les femmes portent autour de la taille une pagne de toile de coton large d'à-peu-près trois pieds, qui leur tombe jusqu'au mollet. Un châle ou un morceau de toile de fantaisie leur tombe derrière la tête, et leur couvre le cou et les épaules pendant qu'elles travaillent ; c'est aussi avec cette étoffe qu'elles se cachent le visage quand on les engage à manger ou à boire en présence d'un homme.

Un Mandingue , à moins qu'il ne soit naïhimahalah, sort rarement sans avoir son fusil ; tous portent suspendu au côté droit un grand couteau ou coutelas. Cet instru-

ment leur sert à se frayer un chemin dans les bois en coupant les branches, à hacher la cassave, à se défendre contre un ennemi, à aider à découper un bœuf dans un régal. Cette dernière opération se fait d'une manière très-adroite, car il est peu de Mandingues qui ne soient d'excellens bouchers.

Il y a chez ce peuple quatre professions auxquelles on applique conjointement la dénomination de *naïhimahalah* ; elles prennent rang entre elles dans l'ordre suivant : le *fëïno*, ou orateur ; le *djelli*, ou guiriot, ou chanteur et joueur d'instrument ; le *gouaranghè*, ou cordonnier, et le *noumo*, ou forgeron. Ces professions sont placées très-haut dans l'échelle de la société et jouissent de grands privilèges. L'homme qui les exerce voyage sans être inquiété, même en temps de guerre ; les étrangers, pourvu qu'ils soient de couleur noire, sont en sûreté sous leur protection. Le *gouaranghé* et le *noumo* gagnent

leur vie par la pratique de leur métier; le feïno subsiste par son talent pour la parole et par sa subtilité dans les discussions juridiques, et le djelli par ses chants dans lesquels il célèbre les hauts faits et les grandes qualités des hommes riches qui, dans son opinion, sont exempts de faute. Semblables aux ménestrels du bon vieux temps, ils sont toujours prêts à combler de louanges hyperboliques l'homme qui donne une fête ou le chef d'une ville.

Les distinctions de rang, quoique observées chez les Mandingues plus que chez la plupart des nations africaines, sont en petit nombre. Les prêtres et les docteurs du Coran sont les plus considérés après le roi ou le gouverneur d'un pays. Le respect que les Mandingues montrent pour le savoir est un trait de leur caractère que l'on ne saurait trop admirer. Après les prêtres et les docteurs viennent les chefs subalternes et les généraux, ensuite les naïhimahalah, n'importe leur pays; après

ceux-ci les hommes libres; enfin les esclaves, divisés en domestiques ou nés dans le pays, que l'on ne peut pas vendre contre leur inclination, et en prisonniers de guerre, ou hommes tombés dans la servitude, à cause de leurs dettes ou par punition. Cette division ressemble à celle qui avait lieu chez les anciens Romains: « *servi aut nascebantur aut fiebant* ». Mungo-Park ayant, dans la relation de son voyage, traité amplement de tout ce qui concerne l'esclavage chez les nègres, je n'en dirai rien; je me bornerai à faire une observation sur la fin du chapitre où il s'occupe de cet objet. Il le termine par ces mots que je cite de mémoire: « Je pense que la suppression de la traite des nègres ne serait pas accompagnée, pour les Africains, de tant d'avantages que le supposent beaucoup d'hommes sages et bienveillans. » Or, durant un séjour de plusieurs années parmi les naturels de l'Afrique, un examen attentif de leur état politique ne m'a

fait apercevoir rien qui tendît à confirmer la remarque de ce voyageur.

Un vieillard dans l'indigence est une chose inconnue parmi les Mandingues. Un fils regarde comme son premier devoir de veiller à ce que son père ait tout ce qui peut lui être agréable, et tâche de le lui procurer ; s'il est assez malheureux pour avoir perdu son père, il cherche un homme âgé qui, n'ayant pas d'enfant, a besoin des soins et des attentions de la jeunesse. Je ne connais pas de nation qui montre plus d'égards et de respect pour la vieillesse.

Le Mandingue a un extérieur séduisant ; ses traits sont réguliers, sa physionomie est ouverte ; il est bien fait et gracieux ; sa taille est en général au-dessus de la moyenne.

L'éducation chez ce peuple consiste à apprendre à lire et à écrire quelques passages du Coran, et à réciter un petit nombre de prières. Elle dure trois ou quatre

ans ; pendant ce temps les écoliers sont confiés à un prêtre, ou marabout, qu'ils servent comme domestiques. Il les instruit ; les parens de temps en temps lui font des présens pour lui tenir lieu de salaire, jusqu'à ce qu'ils se montent à une somme déterminée. Le jeune homme ne peut pas non plus être retiré de ses mains avant que le prix de l'éducation soit payé entièrement. C'est généralement le soir, après le coucher du soleil, que se tient la classe. Alors, assis autour d'un feu clair, les enfans répètent tout haut leur leçon qui est écrite, avec une plume ou un roseau, sur une planche oblongue peinte en blanc. Tous les écoliers lisent à la fois et aussi vite qu'ils peuvent ; mais le maître connaît si bien leurs voix par l'effet de l'habitude, qu'il reprend à l'instant celui qui se trompe.

Les Mandingues professent l'islamisme, mais ils n'en suivent pas les préceptes à la rigueur. Ils font la prière cinq fois par

jour, savoir : au lever du soleil (*songofou*), à deux heures après midi (*soulofana*), à quatre heures après midi (*lahansarra*), au coucher du soleil (*songomané*) et à huit heures du soir. Je ne me rappelle pas qu'ils aient un nom particulier pour désigner celle-là. Ils observent le jeûne du ramadan pendant que le soleil est au-dessus de l'horizon. Quand ils aperçoivent pour la première fois la nouvelle lune, ils répètent une courte prière, qu'ils accompagnent d'un mouvement de rotation avec l'index. Ils calculent avec précision le moment de l'apparition de la nouvelle lune, et comptent son âge depuis l'instant où elle devient visible. Ils tirent de nombreux présages de ses phases; il m'a semblé que leur superstition n'allait pas au-delà de ces pronostics et du soin de porter des grigris ou saphis comme préservatif de tous maux. On sait que les grigris sont de petits morceaux de papier sur lesquels les marabouts ont écrit des prières, et que l'on renferme

dans des étuis de cuir. Les Mandingues commencent et finissent tous leurs palabres par la prière ; l'assemblée, après la dernière phrase, répète le mot *amena* (amen) d'une manière vraiment grave et imposante.

Le pays qui entoure Ma-Boum est bien boisé. Les champs cultivés sont soigneusement débarrassés de broussailles que l'on ramasse en tas et que l'on brûle pour servir d'engrais. Les pâturages sont gras et couverts de bœufs, de moutons et de chèvres. Les fils des chefs, de même que ceux des patriarches de l'antiquité, les gardent avec une vigilance et une assiduité exemplaires.

Les principales productions végétales sont le riz, la cassave, l'igname, l'arachide et la banane ; les habitans doivent celle-ci à la nature. Le riz et le miel forment la principale partie de leur nourriture. Ceux qui peuvent se procurer du lait en boivent habituellement. Dans la plupart de

pays de l'Afrique, on n'a que le miel des abeilles sauvages. Les Mandigues sont parvenus à fixer les abeilles dans des ruches autour de leurs fermes, et par là ils ont le miel sans se donner la peine de le chercher dans les bois. La construction de ces ruches est très-simple; elles consistent en un morceau de bambou placé horizontalement sur deux bâtons fourchus; les extrémités en sont bouchées avec de la terre; à l'une on pratique un trou pour que les abeilles puissent entrer. Pour prendre le miel, on chasse les abeilles de la même manière qu'en Angleterre.

A présent je vais reprendre le récit de mon voyage.

Une demi-heure après que Mousah fut allé à la tête de ma troupe pour sonder notre guide, il revint me dire que Maddé-Serra ne desirait nullement nous conduire à Ma-Béntané, et que la seule difficulté pour nous mener directement à Kouloufa venait de la présence du chef timannien

que Smeïlla avait désigné pour nous accompagner. Alors je me décidai à me charger du timannien. Je connaissais son faible, car pendant toute la matinée il m'avait importuné pour avoir du rhum. Je lui en envoyai donc offrir un coup; et je lui en fis verser jusqu'à ce qu'il fût complètement ivre. Son état nous réduisit à la nécessité, fort agréable pour nous, de le laisser dans une petite cabane sur le chemin.

Débarrassés de ce surveillant nous poursuivîmes notre marche sans aucun empêchement. A quatre heures après midi j'arrivai à Kouloufa, bien étonné de trouver la distance si courte, en comparaison de la longueur prodigieuse que Moudi-Smeïlla et d'autres s'étaient plu à lui donner.

Voici le détail de la route : de Ma-Boum à Ma-Koum, une heure; direction est quart-nord; de là à Doupoula, une heure et demie. Quand j'entrai dans cette ville un grand concours de peuple était occupé à rendre les derniers devoirs à un mort.

Dès que l'on m'aperçut je devins l'objet de l'attention générale ; la foule abandonna le défunt, courut après moi et me suivit pendant plus de deux milles , en me demandant la permission de toucher ma peau et de m'entendre parler ; de Doupoula à Matouko , une heure au nord-est ; de Matouko à Madibi une demi-heure , est-quart-nord ; ces villes sont habitées par des Kourankoniens et des Timanniens ; de Madibi à Kouloufa une demi-heure , est-quart-nord.

Je me reposai une heure , puis j'allai rendre mes devoirs à Bé-Koumma ou Massa-Koumma chef de Kouloufa. C'était un vieillard d'un aspect vénérable qui m'accueillit de la manière la plus cordiale : « Je » suis extrêmement heureux de te voir, me » dit-il, il y a déjà long-temps que j'ai en- » tendu parler de ta venue. Je suis bien » content de ce que tu es sorti de la ville » de Moudi-Smeïlla qui est un grand co- » quin et qui ne se soucie nullement d'une

» bonne réputation. Si tu n'étais pas ar-
 » rivé aujourd'hui à Kouloufa, mon pro-
 » jet était d'envoyer demain prendre des
 » informations sur ton compte à Ma-
 » Boum. Moudi-Smeïlla, ajouta-t-il, aura
 » bientôt sa ville brûlée et sera chassé du
 » pays, parce qu'il fait du mal à tout le
 » monde : il forme souvent des palabres
 » contre les gens qui traversent Ma-Boum,
 » et s'ils n'ont pas de quoi payer, il vend
 » ces malheureux. »

Après quelques instans passés chez ce chef en politesses mutuelles, je retournai à ma cabane, très-satisfait de ma première entrevue. Vers neuf heures je rentrai dans la case pour reposer ; et en quelques minutes le sommeil eut fermé mes paupières. Mais les bons habitans de Kouloufa ne m'en laissèrent pas jouir long-temps : afin de témoigner leur respect pour le premier homme blanc qui eut jamais mis le pied dans le Kouranko, ils commencèrent à jouer de la flûte, du tambour et d'autres ins-

trumens ; ce tintamarre fut accompagné de danses et de chants et dura toute la nuit, de sorte que je ne pus fermer l'œil avant la pointe du jour.

Ayant le lendemain, 13 mai, fait des questions sur le Kabanka-Pampana, j'appris que cette rivière n'était pas éloignée de plus de trois milles dans le sud ; je dirigeai donc mes pas de ce côté, et après avoir parcouru la distance indiquée, j'arrivai sur les bords du Kabanka-Pampana, dont le lit est profond et large de 200 pieds. Son cours est très-sinueux, il coule du nord-est au sud-ouest. Ses rives sont hautes et pittoresques. Des arbres dont le feuillage est touffu et très-varié, et parmi lesquels on remarque le cam (1) qui est le plus commun, les couvrent de leur ombrage.

A mon retour à Kouloufa je trouvai les chefs de cette ville rassemblés, et atten-

(1) Les Anglais nomment cet arbre camwood : il donne le véritable bois de rose ; c'est un *erythrina*.

dant mon arrivée pour commencer le palabre. Il fut très-agréable pour moi ; ils manifestèrent unanimement le desir de seconder mes desseins. Tous se réunirent à fin de remercier Dieu de ce que j'avais paru parmi eux : ils dirent qu'ils ne pouvaient pas vivre sans commerce , et que , pour cette raison , quand même il n'y en aurait pas d'autre, ils étaient bien contens de voir un homme blanc venir dans leur pays pour ouvrir une nouvelle route.

Massa-Koumma me remercia de ce qu'il avait reçu , c'était le présent ordinaire de dix barres , et me déclara que j'aurais été également bien accueilli , lors même que je ne lui aurais pas donné une seule feuille de tabac , parce qu'il voyait bien que j'étais venu pour l'avantage de son pays : ensuite me serrant la main amicalement , il ajouta : « Homme blanc , la route est devant toi ; tu recevras toute l'assistance que je puis te donner. »

Les chefs me prodiguèrent les protes-

tations de leur amitié ; je leur répondis convenablement ; puis leur ayant pris la main à tous , je retournai à ma case , bien satisfait de tout ce qui s'était passé pendant la journée.

Le 14 à dix heures du matin ayant arrangé mes comptes avec les Timanniens qui m'avaient accompagné jusqu'ici , j'en louai d'autres pour aller à Siméra , capitale du canton du sud-est du Kouranko ; je dis adieu à Massa-Koumma , et je sortis de Kouloufa , comblé des souhaits les plus affectueux d'une foule nombreuse qui s'était assemblée pour être témoin de mon départ.

M'avançant droit au nord , je traversai un beau pays dont l'aspect était agréablement varié ; quand la perspective s'ouvrait , j'apercevais les montagnes pittoresques du Kouranko , qui s'élevaient devant nous. Du pied du Bottato qui est la plus haute , sortent plusieurs ruisseaux qui vont se réunir au Kabanka-Pampana. En deux

heures j'atteignis Kouloufa-Tabessa, grand village, et en deux heures de plus, en marchant d'un bon pas au nord-est quart-nord, j'arrivai à Soubo-Sombounia, grande ville bien bâtie.

Nous fûmes obligés d'y attendre une demi-heure pour avoir un palabre. Youso, chef de ce lieu, désirait beaucoup que j'y restasse toute la nuit; mais les objections qu'il élevait pour nous laisser passer cédèrent aux argumens employés par un feïno qui s'était engagé volontairement à mon service; en conséquence on nous permit de continuer notre route.

Soubo-Soumbounia est dans une position très-pittoresque au pied d'une des montagnes qui forment une chaîne dont l'étendue du nord au sud est de 60 milles, et qui se prolonge au nord-est en traversant tout le Kouranko. De ce lieu on voit bien les montagnes; le pays qui l'entoure est passablement débarrassé de broussailles; il n'a besoin pour être purgé de mauvaises

herbes et rendu propre à la culture, que d'être remué par la houe qui est en usage dans ces contrées. Les montagnes sont couvertes à leur base de bois de cam, et dans les endroits où ils ont été coupés, l'apparence de stérilité produite par la multitude des troncs laissés sur place, forme un contraste agréable avec la verdure vive des plantes moins hautes et des herbes entremêlées de palmiers à la tige svelte qui tapissent les hauteurs jusqu'à leur sommet.

Un ruisseau large d'une trentaine de pieds traverse la ville du nord-ouest au sud-est, et après un cours de trente milles, se joint au Kamaranka ou Kabanka-Pampana un peu au-dessus de Kouloufa.

Ayant marché pendant une heure et demie vers le nord un quart est, depuis que j'avais quitté Soubo - Soumbounia, j'arrivai un peu après quatre heures du soir à Siméra. J'avais laissé à gauche une colline de forme conique et haute à-peu-près de deux cents pieds ; sur ses flancs escarpés

s'élèvent un très-grand nombre de palmiers d'un aspect majestueux ; son sommet granitique, absolument nu, est exposé à l'action délétère de ces climats équatoriaux. Le pays que j'ai traversé dans cette journée, offre principalement une terre végétale noire et grasse, mêlée d'un peu de sable ; je rencontrai plusieurs lits de granite très-étendus, entre-coupés de veines de quartz épaisses d'environ un pouce ; dans plusieurs endroits cette roche était dans un état de décomposition rapide.

J'étais à peine depuis un quart d'heure à Siméra, quand Ba-Simera, roi ou chef de cette ville, me rendit visite ; il m'offrit deux pièces de toile du pays qui venaient de quitter le métier, une belle chèvre, une grandealebasse pleine de riz blanc, et une autre pleine de lait. Il se conduisit à-peu-près comme le chef de Kouloufa. « Je remercie Dieu, s'écria-t-il, d'avoir » vu un blanc ; je ferai tout ce qui sera en

» mon pouvoir pour l'aider, car je suis
 » persuadé qu'il n'est venu dans ce pays
 » que pour faire du bien. » Ce chef est
 un bel homme, âgé d'une cinquantaine
 d'années ; il était vêtu d'une manière très-
 convenable, en toile du pays. Il m'invita
 très-poliment à l'accompagner à sa de-
 meure, et prit beaucoup de plaisir à me
 montrer son bétail , et deux grandes grues
 couronnées qu'un des chefs du Sangara
 lui avait envoyées. Quand je le quittai, il
 chargea son guiriot de chanter ma bien-
 venue en s'accompagnant de son instru-
 ment , qui ressemblait assez à un violon ;
 il était fait d'unealebasse percée de deux
 petits trous carrés , pour qu'elle rendît un
 son ; elle n'avait qu'une corde formée de
 crins de cheval tordus ; quoique le musi-
 cien ne pût en tirer que quatre notes, il
 savait si bien les varier qu'il produisait
 une harmonie fort agréable. Cet homme
 joua et chanta devant ma porte jusqu'à ce
 que je fusse endormi. Le lendemain, à

mon réveil, le son de sa voix frappa mes oreilles ; alors , m'appercevant qu'il ne s'en irait que lorsque je lui aurais fait un cadeau, je lui donnai une tête de tabac, en lui disant de retourner chez lui et de remercier son maître.

Le palabre, pour m'ouvrir la route, se tint le 15 de grand matin ; il dura près de trois heures. Le discours du Roi, qui fut prononcé avec beaucoup d'expression , prit une heure et demie ; ce chef y exposa tous les avantages que son pays tirerait d'une communication libre entre les peuples de l'intérieur et la côte maritime. Il me surprit par sa sagesse et le bon sens qui caractérisèrent ses paroles : « Je m'es-
 » time heureux, dit-il en substance, de ce
 » qu'un homme blanc est venu de loin
 » pour ouvrir la route ; j'en remercie
 » Dieu, et j'espère que l'homme blanc
 » sera récompensé de ses peines. Smeïlla
 » est un méchant d'avoir retenu le blanc
 » si long-temps, et, pour l'appât de quel-



Musicien du Soulimana.



Musicien du Kouranko.

» ques marchandises , d'avoir essayé de
 » faire échouer les projets de l'homme
 » blanc. Quant à moi, je pense qu'un
 » homme noir doit se regarder comme
 » bien payé par la vue d'un homme blanc,
 » car les gens de ce pays n'en ont pas en-
 » core aperçu, mais ils avaient appris que
 » ces gens faisaient du bien par-tout où
 » ils allaient. Si tu ne t'y opposes pas,
 » j'enverrai chez Smeïlla, et je le ferai
 » mettre aux fers pour avoir essayé d'ar-
 » rêter un étranger sur les limites du
 » Kouranko. Je sais que, faute de com-
 » merce avec les hommes blancs, je n'au-
 » rai rien de ce qui est bon, car notre
 » pays ne produit que du riz et du bois
 » de cam. »

Ma réponse fut très-courte. J'applaudis
 beaucoup aux sentimens du Roi, et je le
 remerciai de sa bonté. Je lui dis qu'aucun
 pays ne produisait toutes sortes de choses,
 et que les habitans de l'un étaient obligés,
 s'ils voulaient obtenir ce qu'un autre don-

nait, de fournir en échange quelque objet de celui où ils vivaient. J'ajoutai que j'étais très-satisfait de ce qu'il regardait mon arrivée dans son pays sous son véritable jour, puisque mon seul objet était d'encourager le commerce, et de montrer aux hommes noirs comment ils peuvent se procurer de belles choses dans le pays des hommes blancs. Je lui représentai qu'il avait d'autres productions à donner en échange, que du riz et du bois de cam, car j'avais vu en passant une grande quantité de gomme copal découlant des arbres qui la fournissent, et je lui assurai que s'il disait à son peuple de la recueillir, et s'il l'envoyait à Sierra-Leone, il obtiendrait des marchandises en échange.

En finissant le palabre, le roi me fit présent d'une belle vache grasse, que je fis tuer pour ma troupe. Le soir le Roi me dit que je ferais bien de rester le lendemain dans sa ville, parce qu'il desirait beaucoup tenir conseil avec ses chefs sur la route

qu'il me conviendrait le mieux de prendre. Naturellement je ne fis pas d'objection, mais je lui exprimai mon espoir que tout pût s'arranger de manière que je fusse en état de partir le lendemain.

Ce fut impossible ; je passai à Siméra toute la journée du 16 mai ; vers neuf heures du soir on y ressentit un des orages les plus violens dont je me souviens d'avoir été témoin. Le chaume qui couvrait le toit de la maison où je me trouvais étant en très-mauvais état ; mon appartement fut complètement éclairé par la lumière vive et répétée des éclairs, et la pluie rencontrant un passage aisé par les trous et les crevasses, y coula par torrens ; de sorte que je fus mouillé comme si j'eusse pris un bain.

Quoique Siméra soit la capitale de cette partie du Kouranko, et la résidence du Roi, cette ville ne contient pas plus de cent maisons qui, à l'exception des demeures des chefs, ne sont que de misérables

cabanes. Elles ne consistent qu'en un seul appartement et sont assez mal construites en branchages entrelacés, revêtus grossièrement de terre, et sont couvertes d'un toit conique en chaume, arrangé avec beaucoup de négligence. Comme pour la préparation des alimens on fait de grands feux dans les maisons, et que la fumée qui s'y élève ne sort jamais, la surface intérieure du toit est enduite de suie que l'on ne balaie pas ; elle s'accumule donc et pend en liberté jusqu'à ce que son poids la fasse tomber ; alors sa chute devient continuelle et elle s'attache à tout ce qu'elle rencontre. Dans la matinée qui suivit l'ouragan, je ressemblais plus à un ramoneur à demi déçrassé, qu'à l'étranger blanc du Roi de Siméra.

Il tomba beaucoup de pluie dans la matinée du 16 ; ce qui joint à un palabre relatif à une femme, palabre basé sur une accusation portée contre un de mes gens, me retint encore toute la journée à Simé-

ra. Le soir le Roi vint chez moi pour m'exprimer ses regrets de ce que j'avais été empêché de partir à cause du palabre ; mais il n'avait pu le prévenir, parce que c'était un usage établi depuis long-temps dans le pays ; il ajouta qu'il avait donné ordre à plusieurs habitans de danser pour m'amuser.

Quelques minutes après, je vis entrer dans ma cour, un homme frappant un grand tambour de la main droite, et jouant avec le pouce de la gauche armé d'un dé, sur un morceau de fer creux et de forme conique qui était suspendu à son index ; cet homme était suivi d'une foule de femmes. Alors commença une danse d'un genre fort grotesque. Il y avait plus de mouvemens que d'élégance, et plus de gestes que de grâce. Les danseurs remuaient à peine leurs pieds ; mais en revanche ils tortillaient leurs corps de telle manière que leur attitude ressemblait à celle des serpens, et ils donnaient un mouvement continuel

à leurs têtes. Ils brandissaient avec beaucoup de dextérité un grand couteau dans leur main droite, et un casse-tête dans leur gauche. Ces danseurs furent successivement suivis par de nouveaux couples ; chacun déployant son agilité d'une façon plutôt pénible qu'agréable à regarder. Les femmes les entouraient, les encourageaient en frappant des mains, et manifestaient, par leurs acclamations et leurs gestes, leur approbation complète. Le divertissement dura sans discontinuer jusqu'à la fin du jour.

Je partis le 18 de Siméra à dix heures du matin ; le Roi et dix de ses femmes m'accompagnèrent ; ce qui joint à mes porteurs, formait un cortège nombreux. En sortant de la ville on prit droit à l'est, et l'on suivit cette direction pendant toute la journée ; quelquefois cependant le chemin déviait un peu au nord et au sud en passant sur les montagnes, dans lesquelles nous commençons à nous engager. Il me parut qu'elles se prolongeaient de l'ouest

à l'est d'une manière fort régulière, de sorte que je pus traverser sans beaucoup de difficulté les vallées intermédiaires ; celles-ci sont pittoresques et fertiles. Les nombreux ruisseaux qui les arrosent coulent du nord au sud, et se réunissant derrière la haute montagne de Bottato, contribuent à grossir le Karamanka. Je m'arrêtai souvent pour contempler le paysage charmant qui m'entourait : c'étaient de vastes prairies revêtues de verdure, des champs où le riz et les arachides qui commençaient à montrer leurs pousses d'un vert frais et vif, égalaient en beauté les campagnes de l'Europe moyenne dans le mois de mars ; ça et là s'élevaient des bocages de palmiers ; et les montagnes voisines, tantôt ornées d'arbres au feuillage touffu, tantôt montrant leurs sommets nus et ravagés par les orages, formaient à l'entour un amphithéâtre magnifique.

Une marche de deux heures nous fit arriver à Boundayia, ville grande et magni-

fique en comparaison de Siméra ; quelques maisons couvrent un espace de trente pieds carrés ; j'y passai près d'une demi-heure , assis , et j'y tins un palabre assez court avec Boundayia chef du lieu. Je lui fis présent d'une tête de tabac ; il n'en parut pas content , et se leva pour dire sa façon de penser à ce sujet. A peine avait-il parlé , que Ba-Simera se leva en s'écriant : « Quicon- » que dira que l'homme blanc ne lui a pas » fait du bien , n'est pas mon ami. Crois- » tu qu'un homme blanc viendra ouvrir » une route , pour ton bien , et par-dessus » le marché te paiera ? » — Le chef de Boundayia changea de ton , me remercia et témoigna son empressement à m'aider pour hâter mon voyage.

J'arrivai à Nayiniêh un peu après trois heures , ayant parcouru dans ma journée à peu près dix milles directement à l'est. Nayiniêh que l'on appelle aussi Konkofil est une ville plus considérable que Siméra ou Boundayia. Les maisons sont grandes,

commodes et bien bâties. Les cours sont vastes et bien balayées. Cette ville me rappela, il est vrai sur une échelle plus étendue, Medina sur la côte du Boulama, où réside Malla-Moudi chef respectable. Nayiniêh est entourée de tous côtés de hautes montagnes, excepté vers l'ouest, où s'ouvre une vallée magnifique remplie de nombreux troupeaux de bœufs et de moutons.

La politesse du chef de Nayiniêh m'obligea bien malgré moi à passer la journée du 19 mai dans sa ville. Ce chef vint de bonne heure me rendre visite accompagné de plusieurs chefs et de son principal guiriot. Celui-ci s'égosillait à chanter les louanges de son maître qu'il représentait comme l'homme le plus riche et le plus hospitalier de tout le pays; il chanta aussi l'homme blanc qui était sorti de l'eau pour vivre parmi les habitans du Kouranko. L'homme blanc ne mangeait que du poisson quand il vivait sur l'eau, c'est pourquoi il était si maigre. S'il vivait parmi

les hommes noirs, il deviendrait gras, parce qu'ils lui donneraient des vaches, des chèvres et des moutons à manger, et sa soif serait étanchée avec du lait qu'il boirait à grands traits.

La chanson terminée, on me fit présent d'un jeune bœuf; quand il eut été abattu et préparé à être tué, la foule l'entoura; les hommes qui en étaient le plus près placèrent leurs mains sur lui et répétèrent de concert une courte prière qu'un mahométan récita tout haut: la voici : « **Puisse** » l'homme blanc parvenir sûrement à la » fin de son voyage, et retourner chez lui » parmi les siens, et que Dieu lui conserve » long-temps la vie! »

Ensuite, le musulman prit de la main droite un couteau bien affilé, et, répétant tout haut ces mots : *Bissim Allah hi* (que Dieu vous mette en état de supporter ce qui doit vous arriver), il trancha d'un seul coup la tête de la victime. Alors chacun tira son couteau, et apporta tant de

célérité à la besogne, qu'en dix minutes l'animal fut dépecé et partagé en portions pour tous. Dans ces occasions, certaines personnes réclament telle ou telle part; de sorte que lorsque tout le monde est pourvu, la poitrine est tout ce qui reste à l'homme auquel le présent a été fait. Le marabout qui égorge l'animal a droit à la tête, au cou et aux pieds; le gâranghi demande la peau, le foie et d'autres parties de l'intérieur. Le chef de la ville reçoit la jambe droite de derrière; enfin, le forgeron, le feïno et le djelli obtiennent tous le morceau qui leur appartient, suivant les anciens us et coutumes.

J'avais espéré partir de Nayiniéh le 20 à la pointe du jour, mais je ne pus rassembler tout mon monde avant neuf heures du matin. Ce retard fut occasionné par les porteurs que j'avais loués: ils ne vinrent qu'à huit heures et demie. Je commençai à éprouver ici beaucoup d'embaras et de difficultés à me procurer les hom-

mes dont j'avais besoin pour transporter mes marchandises ; le retard que cela m'occasionna me contraria et me nuisit beaucoup dans le reste de mon voyage. Quelquefois je me trouvais dans une situation si embarrassante, en reconnaissant que j'avais un bagage trop considérable pour que mes gens pussent le porter, que souvent j'eus bien sérieusement le projet d'en brûler la plus grande partie.

En sortant de la ville, je fis mes adieux à Ba-Simera, ce chef qui avait eu tant d'égards pour moi. Bientôt nous franchîmes une des montagnes qui s'élèvent à l'est ; nous parvînmes au sommet après avoir marché à-peu-près une heure trois quarts ; en descendant la pente opposée, nous arrivâmes à l'extrémité d'un petit bois, où une perspective magnifique se présenta tout-à-coup à nos regards : c'était un véritable panorama. J'apercevais une vallée immense dont une partie cultivée venait d'êtreensemencée, l'autre était cou-

verte d'une herbe haute de cinq pieds ; des allées de palmiers aussi droites que si l'art les eût plantées ; çà et là des bocages de cam, dont l'ombre épaisse protégeait la verdure tendre des plantes moins fortes ; enfin , un ruisseau qui murmurait en serpentant au milieu de la plaine , la faisait ressembler à un jardin dessiné et tenu avec soin , plutôt qu'à un canton isolé au milieu des déserts de l'Afrique. Dans le lointain , des montagnes qui s'élevaient les unes au-dessus des autres , ajoutaient au paysage des traits qui lui imprimaient un caractère de grandeur et de magnificence.

Ayant traversé la vallée de l'ouest à l'est, je recommençai à monter pendant près de deux heures dans la direction du sud-est, et j'arrivai à une grande plaine couverte d'une herbe courte et menue ; je la parcourus en marchant vers le nord-est ; je passai deux ruisseaux rapides venant du sud-est, et portant leurs eaux à la Rokelle ;

je m'arrêtai à Nita-Kouta, jolie ville que des montagnes abritent du nord et de l'est.

A-peu-près à un mille de la ville de Nayiniéh, je rencontrai la source d'une jolie rivière qui va joindre le Karamanka; c'est un bassin d'une trentaine de pieds de diamètre, entouré de masses de granite, et ombragé par de grands arbres dont le feuillage est si épais, que les rayons du soleil vertical de ces contrées ne peuvent le percer. Les montagnes que j'avais traversées dans la journée sont de granite très-abondant en mica, et de mica-schiste; les couches se dirigent de l'est à l'ouest: dans les vallées je ramassai des cailloux de quartz rouge et blanc, et quelques pierres plates tellement imprégnées de fer, qu'à une distance de plusieurs pouces elles attiraient et repoussaient l'aiguille aimantée. Sur les montagnes, le baromètre baissa de quarante-deux centièmes de pouce.

Quoique le chef m'eût promis qu'il me

procurerait des porteurs, et m'accompagnerait lui-même, dans la matinée, jusqu'à Kaniè-Kouta : je m'aperçus le 21 qu'il n'avait pas l'intention de me tenir sa parole ; car ayant envoyé chez lui à la pointe du jour, il dit à mon messenger qu'il avait changé d'idée, et qu'il ne partirait pas avant le lendemain. Comme je n'avais rien à faire dans cette ville, j'allai le trouver, et je lui représentai fort doucement qu'il avait tort de ne pas remplir sa promesse, parce qu'à l'avenir aucun homme blanc n'aurait confiance en lui. Je réussis ainsi à le faire consentir à mon départ ce jour-là ; cependant il était près de dix heures quand nous nous mêmes en marche : pour comble de désagrément, nous n'allions pas vite ; la plupart des porteurs que l'on m'avait fournis étaient des femmes : on prétendit que tous les hommes étaient allés travailler à leurs champs, parce qu'on supposait que je resterais un jour à Nèta-Kouta.

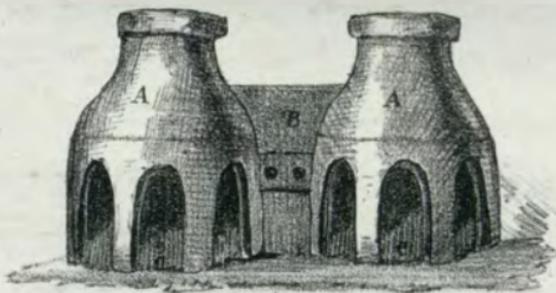
A quelques milles au-delà de cette ville,

je passai le Ba-Djafana, rivière qui coule au nord-ouest, et se réunit à la Rokelle après un cours d'une vingtaine de milles; elle a quarante-cinq pieds de large à trois milles de sa source; son lit est rempli de cailloux granitiques et quartzeux, et de beaucoup de laterite, ainsi que d'autres pierres de nature ferrugineuse. Le Ba-Djafana sort du mont Belakonko, situé au sud-est; les nègres y coupent une grande quantité de bois de cam. Les bords de la rivière sont agréablement garnis de ces arbres, qui s'élèvent à une soixantaine de pieds.

Sur la rive opposée du Ba-Djafana, je trouvai des nègres occupés à extraire du fer de la laterite. Les fourneaux (A) sont construits en terre, et de forme circulaire; on y dispose dans l'intérieur un lit de charbon sur lequel on en place un autre de pierre ferrugineuse et ainsi alternativement jusqu'à ce que la fournaise soit remplie. Le feu est animé par plusieurs paires



Nègre fumant la Pipe.



Fourneau

de soufflets appliqués à divers petits trous (B) percés dans un massif qui réunit les fourneaux et communique dans leur intérieur. Quand le feu est suffisamment ardent, on ôte les soufflets et on bouche les trous, pour empêcher que le courant d'air ne fasse brûler le feu trop vite. Lorsque le fer est parvenu à l'état de fusion, il coule dans les recipients (C). Les scories, dont les gâranghis se servent pour teindre leur cuir en noir, restent au-dessus.

Les soufflets sont les mêmes que ceux dont on fait généralement usage dans tout ce que nous connaissons de l'Afrique. On construit à la hauteur d'un pied ou dix-huit pouces un petit mur en terre ou en argile; on y pratique au niveau du terrain un trou dans lequel on introduit un tuyau de fer; c'est ordinairement un morceau du canon d'un vieux fusil; on y attache deux peaux qui s'ouvrent à leur extrémité supérieure par le moyen de deux bâtons ayant chacun un petit manche en cuir; on passe

le pouce dans l'un et les doigts dans l'autre, de sorte qu'avec la main on ouvre et on ferme aisément la peau. L'ouverture étant fermée, la peau comprimée pousse l'air avec force vers l'issue que le tuyau lui présente; on ouvre et on soulève de nouveau la peau, et on obtient le même effet; ainsi en faisant alternativement agir les deux mains, on entretient un courant d'air qui anime le feu placé au-dessus du tuyau.

Ayant marché au nord un quart-est pendant une heure, j'arrivai à Souiyê; un chemin va de ce village dans le Sangara. Ensuite je cheminai pendant une heure un quart au nord, jusqu'à Foudayia; pendant trois quarts d'heure jusqu'à Ouallo-douki, et deux heures après j'entrai à Kaniagama; il était alors cinq heures après midi; ce ne fut pas sans peine que j'achevai ma journée, car les femmes qui portaient les paquets étaient si fatiguées que plusieurs fois elles déposèrent leur fardeau à terre et refusèrent d'avancer.

Entre Foudayia et Kaniagama , je traversai la Tongolellé , torrent rapide et bruyant dont la largeur est d'environ quatre-vingt-dix pieds , et qui court avec violence par-dessus des rochers de granite et sur un fonds de gravier quartzeux. Il coule du sud-est au nord-ouest , et va se joindre à la Rokelle.

Les habitans des quatre dernières villes que je viens de nommer , ont une grande frayeur des Soulimas , quoique ceux-ci ne les aient jamais attaqués ; ils se sont entourés d'une forte et haute palissade en bois dur. Les villes n'ont que deux issues qui conduisent chacune dans une cour circulaire palissadée et située au centre ; c'est là que l'on reçoit les étrangers , que l'on tient les palabres , et que l'on célèbre les fêtes. A chaque issue il y a une maison à grigri qu'il faut traverser soit que l'on entre dans la ville , soit qu'on en sorte.

Je remarquai aujourd'hui du granite extrêmement stratifié à cause de la quan-

tité de mica qui entre dans sa composition. Le mica-schiste incline du sud - ouest au nord-est. Je vis aussi des laterites fortement imprégnées de fer, des veines de quartz avec du mica brillant qui sépare le granite. La perspective se rétrécissait ; tout prenait un aspect plus raboteux ; les montagnes devenaient plus hautes et plus escarpées.

Un orage violent éclata vers neuf heures du soir ; il dura une heure ; la pluie tomba par torrens toute la nuit : heureusement j'en étais mieux à couvert qu'à Siméra. Kaniagama est un petit village des plus misérables : les habitans, sans en excepter le chef, ont à peine de quoi couvrir leur nudité. Leur condition me fit tant de pitié, que je déchirai plusieurs aunes de toile en petites bandes que je donnai aux femmes. Mais je ne fus pas récompensé de ma générosité comme j'aurais dû l'être ; car ces malheureux ne voulurent pas même nous aller chercher une goutte d'eau, ni

nous prêter un vase pour la porter , à moins d'une gratification en grains de verroterie. Ils avaient bien plus d'empressement à parer leur personne qu'à la vêtir déceimment.

Je ne pus me procurer un seul porteur à Kaniagama ; toutes mes espérances de pouvoir continuer ma route le 21 , se portèrent donc sur le chef de Kaniakouta , ville située un peu à l'est , à qui j'avais envoyé un messager en arrivant. Mon exprès n'étant pas de retour à 10 heures du matin , je pris mon fusil , et accompagné de deux hommes de ma suite , je dirigeai mes pas vers une haute montagne qui s'élevait par une pente assez brusque au nord de la ville. La montée me prit une heure et demie ; elle était si raide que j'éprouvai beaucoup de fatigue ; mais en atteignant au sommet , je fus amplement dédommagé de mes peines par l'étendue de la vue que j'y contemplai. Je reconnaissais distinctement le cours du turbulent Ton-

golellé depuis l'est dans un éloignement d'environ 12 milles, jusqu'à une chaîne de montagnes derrière lesquelles il se dérobaît aux regards dans l'ouest. Un huitième à peu près du pays que je voyais au-dessous de moi était cultivé, en y comprenant les vallées et les pentes de quelques-unes des montagnes les moins hautes. Pendant que je montais, j'aperçus plusieurs troupes de singes qui jasaient, et des écureuils.

A mon retour à Kaniagama vers une heure après midi, j'y trouvai les gens de Kaniakouta qui m'attendaient; aussitôt je me mis en marche. Je voyageai en suivant la direction de l'est demi-sud, le long des rives du Tongolellé; au bout de trois heures j'entrai à Kaniakouta. Nous fûmes surpris en route par un orage terrible.

Je restai le 23 mai à Kaniakouta afin de faire laver nos vêtemens; d'ailleurs il était bon de se préparer à la journée du lendemain; on nous avait avertis qu'elle serait très-longue, et le chemin mauvais. Quel-

ques-uns de mes gens étant allés à la chasse, tuèrent plusieurs pintades beaucoup plus grosses que celles que l'on élève dans les basses-cours de l'Angleterre. Dans ce canton elles fréquentent les bois des montagnes, et y sont très-communes. Dans la soirée nous eûmes encore un orage très-fort.

Le 24 mai je ne pus partir qu'à neuf heures du matin. Ayant parcouru à peu près un demi-mille, ma troupe arriva près de quelques huttes éparses. Les porteurs prétendirent qu'ils ne pouvaient pas aller plus loin sans consulter préalablement un homme à grigri qui vivait dans ce lieu. Mais ce personnage ne consentit à paraître qu'après qu'on lui eut donné une tête de tabac ; j'aperçus un petit homme laid et fort maigre, couvert d'un morceau de filet. L'affaire avait été arrangée d'avance à Kaniakouta, dont les habitans étaient bien différens de ce que je les avais supposés. En conséquence l'homme à grigri joua

son rôle, et en se retirant conseilla aux porteurs de ne pas avancer un pas de plus sur une route infestée par les léopards, à moins que l'homme blanc ne leur donnât à chacun deux charges de poudre et de plomb. Comme le jour avançait et que j'appréhendais un bivouac fort désagréable si les porteurs tenaient bon, j'ordonnai de leur distribuer la quantité de munition indiquée par l'homme à grigri. Alors je les vis avec plaisir reprendre leur charge et continuer à marcher avec un air de bonne volonté.

La direction de notre route varia de l'est au nord-ouest; tantôt nous traversions des broussailles impénétrables, tantôt des savanes couvertes d'herbe de guinée croissant sur de petits espaces de terre tenus ensemble par les inégalités raboteuses de l'argile durcie; telle était la surface du pays que nous parcourûmes dans la journée.

Ayant marché pendant près de quinze milles, nous atteignîmes la source du Ton-

golellé. Ce n'était plus qu'un ruisseau ; le murmure de ses eaux nous indiquait fréquemment qu'il coulait à peu de distance. Il prend sa source dans une espèce de bassin entouré de broussailles touffues ; il est rempli de cannes sauvages remarquables par la vigueur de leur végétation ; elles offrent un repaire que les léopards, dont ce pays est infesté, recherchent à cause de sa fraîcheur. Ces animaux causent une terreur si grande, que les nègres ne voyagent que par troupes et bien armés ; en effet, ces bêtes sont si furieuses et si rapaces, ou bien tellement redoutées, que l'on ne rencontre pas un seul village dans tout l'espace que nous avons parcouru, et dont l'étendue est de vingt-cinq milles. J'aperçus l'emplacement de plusieurs villes ruinées dont les habitans avaient été obligés de se transporter plus loin, dans l'ouest, pour éviter les attaques de ces animaux. Instruit de ces circonstances, j'écartai pendant quelque temps les soupçons défavo-

rables que j'aurais pu concevoir contre les gens qui m'accompagnaient, en conséquence de la demande qu'ils m'avaient faite de poudre et de plomb ; mais ces mêmes soupçons se réveillèrent avec plus de force quand nous arrivâmes au pied du Sa-Voullé, montagne remarquable. Ce ne fut que le lendemain que j'appris combien ils étaient fondés, et combien je devais rendre grâces à la providence d'avoir échappé miraculeusement au péril dont j'étais menacé.

Vers trois heures après midi, nous venions de sortir d'un bois très-fourré et très-ennuyeux, et nous étions au pied d'une colline, dans une plaine couverte d'herbes fort longues, lorsque les porteurs se plaignant de la fatigue, et déposant tous leur fardeau à terre, se mirent à regarder de côté et d'autres d'un air mystérieux. Quelques-uns s'avancèrent vers le bois en faisant des signaux qui, suivant ce que me dirent mes gens, avaient

pour but d'en faire sortir quelqu'un. Soupçonnant de la trahison, je donnai ordre à mon trompette d'appeler tout le monde ; je fis réunir tout le bagage en un tas, je plaçai ma troupe à l'entour, et je dis à l'interprète d'ordonner aux porteurs de s'approcher pour prendre leurs paquets, sinon que je les chasserais devant moi comme des moutons. Ces gens voyant mon air résolu, et observant que j'avais des forces suffisantes pour exécuter mes menaces, jetèrent les yeux autour d'eux, poussèrent des cris, et au bout de quelques minutes, n'entendant rien, ils s'avancèrent la contenance abattue et soumise, et se conformèrent à mon commandement.

Leur conduite nous causa une surprise extrême, et je n'aurais jamais pu en deviner le motif si le hasard ne m'avait fait rencontrer un nègre du Kouranko, qui avait servi comme soldat dans le corps de royal-africain. Lorsque ce régiment fut licencié, cet homme était retourné dans

son pays, où il avait acquis de la réputation comme guiriot. Lorsque j'arrivai à Vourroviah, qui fut la station prochaine, il vint me voir, et me raconta qu'on avait formé, pour m'attaquer, un complot qu'il avait eu le bonheur de prévenir. Les habitans de Kaniakouta, à l'exception d'un petit nombre qui m'avaient accompagné comme porteurs, et de quelques vieillards laissés pour prendre soin de la ville, étaient occupés à faire le siège de Sadoucko, sur les confins du Limba. Le chef de Kaniakouta leur avait dépêché un messenger pour leur annoncer mon arrivée dans leur pays, avec une si grande quantité de marchandises que jamais on n'en avait tant vu, et leur dire qu'ils n'avaient qu'à me tendre une embuscade pour s'enrichir à jamais. Afin de leur faciliter les moyens d'accomplir ce projet avec peu de risque, ils s'arrangea pour me faire passer par un chemin détourné, peu fréquenté et sinueux, de sorte qu'en arrivant au pied du Sa-Voullé, où ils devaient

se tenir aux aguets... je serais probablement si fatigué que je ne pourrais pas faire une grande résistance. Tomba, ce soldat licencié, ayant entendu parler du complot, voulut prévenir l'assassinat d'un homme blanc, et peut-être de quelques-uns de ses anciens camarades ; il se joignit donc à la troupe qui fut choisie pour m'attendre ; quand ces gens s'assirent pour se reposer, il trouva le moyen de les amuser et de les retenir si long-temps en leur faisant un récit exagéré des richesses de l'homme blanc, et dont ils allaient bientôt être les maîtres, qu'ils arrivèrent trop tard au lieu indiqué. Leur projet était de me tuer, et de réduire les gens de ma suite en esclavage ; mais ils calculaient mal ; ils auraient trouvé l'entreprise plus difficile et plus hasardeuse qu'ils ne s'y attendaient ; car les hommes qui m'accompagnaient, accoutumés à la liberté dont ils jouissent aussi complètement à Sierra-Leone que s'ils habitaient l'Angleterre, auraient répandu jusqu'à la der-

nière goutte de leur sang plutôt que de consentir à être faits esclaves.

A quatre heures après midi, nous sommes parvenus au sommet du Sa-Voullé; le baromètre s'élevait à 29 pouces 90, ce qui indiquait une élévation de 1900 pieds au-dessus de la mer. De ce point, je jouis d'une des vues les plus belles et les plus étendues que j'eusse jamais contemplées. Une vaste circonférence, dont le diamètre était à-peu-près de deux degrés, interrompue à l'est par une montagne qui s'élevait beaucoup plus haut que celle sur laquelle je me trouvais, présentait un paysage d'une variété et d'une richesse admirables. Trois hautes montagnes qui me restaient à-peu-près au nord-est, marquaient la position de Ba-Fodis, ville la plus orientale du pays de Limba. Un peu à l'est de ces sommets, j'avais de la peine à distinguer les montagnes de Tamisso que l'on m'indiqua. Mais ce que j'éprouvai le plus de plaisir à voir fut la Rokelle, sui-

vant son cours tortueux au milieu du paysage, et coulant du nord-est au sud-ouest. Vourroviah était au-dessous de moi au nord quart-est ; j'espérais arriver bientôt, mais il fallut traverser plusieurs ravines profondes que je n'avais pu apercevoir du haut de la montagne, parce qu'elles étaient remplies d'arbres. Il était près de sept heures quand j'arrivai dans cette ville, très-fatigué, bien moins de la longueur de la journée que du tracas et des embarras que les porteurs m'avaient causés et de l'aspérité de l'argile durcie sur laquelle nous avons marché : nos pieds étaient extrêmement enflés.

Je passai la journée du 25 mai à Vourroviah pour me reposer, et en même temps pour me procurer des porteurs, le chef m'ayant prévenu que je ne pourrais en trouver que dans la soirée, parce que tous les habitans étaient allés aux champs. Lorsque je payai aux gens de Kaniakouta ce que je leur devais, je leur dis que je

connaissais le complot formé par leur chef pour m'assassiner, et je les chargeai de lui dire que je lui pardonnais, ajoutant que j'étais plus content pour lui que pour moi que son projet n'eût pas réussi; je finis par faire présent à son fils de quelques grains de verroterie, de quelques têtes de tabac et d'une barre de poudre. Ce jeune homme s'attendait si peu à tant de générosités, que les larmes lui vinrent aux yeux; il me dit qu'il espérait que je ne le maudirais pas dans mon cœur. « Tous les hommes noirs, s'écria-t-il, sont un peu méchans, et je ne suis pas le pire. »

J'appris le 26 mai, dans la matinée, que les habitans de Sadocko, instruits du départ d'une grande partie de la troupe qui assiégeait leur ville, c'est-à-dire de ceux qui avaient été envoyés pour m'intercepter avec mes quinze hommes, étaient tombés sur ceux qui restaient, les avaient complètement battus et les avaient mis en fuite. Cette nouvelle me fit juger qu'il était pru-

dent de rester encore un jour à Vourroviah , jusqu'à ce que je fusse informé que l'on pouvait voyager en sûreté sur le chemin qui conduisait à la ville prochaine.

Ayant acquis à cet égard des avis satisfaisans, je partis le 27 à huit heures et demie du matin. Je marchai presque toujours au nord-est, et je parcourus à-peu-près huit milles. Le pays était moins inégal qu'auparavant et coupé par plusieurs ruisseaux. Vers midi j'entraï dans Kania , village très-propre. Le dehors des maisons était blanchi , et chacune était entourée d'un espace fermé par des claies. Il restait peu de monde en ville ; à l'exception des vieillards et des femmes, tous les hommes en état de porter les armes étaient allés à la guerre. Vers deux heures après midi , plusieurs détachemens de gens armés entrèrent ; ils faisaient partie de l'armée qui avait été défaite à Sadocko. J'eus la satisfaction d'apprendre de leur bouche que la guerre était termi-

née pour cette saison, et que les guerriers des différentes villes étaient tous retournés chez eux. J'entendis aussi avec plaisir que la bataille n'avait pas été sanglante; on n'avait perdu qu'un seul homme, un chef de Kamato, qui, dès le commencement de l'affaire, avait été tué par quelqu'un en embuscade dans les broussailles; alors toute la troupe prit la fuite.

L'histoire de cette guerre n'est pas longue à raconter. La ville de Sadocko avait été, pendant plusieurs années, sujette de Kamato; elle avait reconnu sa dépendance en payant un tribut annuel. Devenue puissante, elle secoua le joug en 1819. L'année suivante, les chefs de Kamato assiégèrent Sadocko; après différens combats, ils furent obligés de se retirer avec une perte considérable. Chagrins de leur mauvais succès, les chefs de Kamato s'adressèrent, en 1821, à Yarredi, général soulima; il leur promit de les secourir, défit les habitans de Kamato, en emmena plusieurs pri-

sonniers, et contraignit toute cette population à reconnaître de nouveau l'autorité de Kamato. Il fut récompensé de ce service par un présent en marchandises, et par la main de la fille de Dinko, un des chefs, qui ensuite vint avec moi à Sierra-Leone. En 1822, les habitans de Sadocko prétendant qu'ils avaient une difficulté avec une autre ville, envoyèrent demander assistance à ceux de Kamato. Le chef de guerre étant arrivé avec deux cents hommes, le peuple les attaqua traîtreusement et les mit en déroute. Indignés de ce manque de foi, les Kamatons réunirent toutes les troupes que purent leur fournir leurs villes tributaires, et mirent le siège devant Sadocko; mais ils furent obligés de le lever par les événemens que j'ai déjà racontés.

Le 28 mai, le reste des habitans revint de la guerre, mais il n'y eut pas moyen de se procurer un seul porteur. Tout ce monde se livra aux accès d'une joie si désor-

dornée, et commit des actions tellement extravagantes, qu'un étranger qui aurait su seulement qu'ils étaient de retour après une bataille, aurait attribué toute leur joie à l'ivresse du succès et de la victoire; il ne se serait pas avisé d'en chercher la cause dans une défaite honteuse et dans une fuite ignominieuse. Le chef me pria de rester, en me promettant de me procurer des porteurs pour le lendemain, et même de m'accompagner. Il fallut bien faire de nécessité vertu et consentir à la proposition; mais je ne pus obtenir de vivres, ni pour mes gens ni pour moi. La guerre avait tellement interrompu les communications depuis deux ans, que la ville éprouvait une disette réelle.

Le soir, les danses commencèrent; elles furent accompagnées de chansons de femmes, qui ne me plurent guères.

Voici ce qu'elles chantaient: « L'homme
 » blanc est venu dans notre ville; il a une
 » maison pleine de marchandises; tant de

» toiles , tant de verroteries , tant de belles
 » choses ne se sont jamais vues aupara-
 » vant dans le Kouranko ; si nos maris
 » étaient des hommes , et s'ils souhaitaient
 » de voir leurs femmes bien mises , ils de-
 » vraient prendre quelque chose à l'hom-
 » me blanc. » Je ne sais pas comment tout
 cela aurait fini , si Tamba , qui m'accom-
 pagnait toujours , ne se fût pas mêlé avec
 les chanteurs , dont il était bien connu , et
 ne leur eût pas répondu par une chanson
 contraire à celle qu'ils venaient de faire
 entendre. Il chanta Sierra-Leone : « Il y a
 » là des maisons qui ont un mille de long
 » et qui sont pleines de marchandises ;
 » l'homme qui est ici n'a rien en compa-
 » raison de ceux qui sont à Sierra-Leone ;
 » par conséquent si les hommes de Kou-
 » ranko desirent voir venir dans leur pays
 » quelques - uns des hommes riches de
 » Sierra-Leone , ils ne doivent pas inquié-
 » ter celui-ci : quiconque veut voir la tête
 » d'un serpent , ne lui frappe pas la queue. »

La chanson de Tamba fut écoutée avec attention , et mes marchandises restèrent intactes.

Jamais je n'avais eu tant de peine à me procurer des porteurs ; on supposait, je le crois, que si je ne trouvais personne pour le transport de mes ballots, je serais obligé d'en laisser une partie derrière moi. Le 29 mai à huit heures du matin, ayant vainement demandé de l'aide, j'ordonnai à mes gens de prendre chacun une double charge, je m'emparai du dernier ballot, et je sortis de Kania. Ce ne fut pas sans peine que je parvins à un champ situé à une certaine distance ; j'avais commencé à entasser les objets les moins précieux, avec l'intention d'y mettre le feu, lorsque le chef me rejoignit. Cet homme voyant que j'étais fermement résolu d'aller dans cette journée à Kamato, craignit les conséquences qui pourraient résulter pour lui, si des chefs de cette ville désapprouvaient sa conduite ; en conséquence, il avait amené

douze porteurs. Voici quelle fut notre marche : une heure au nord, nous fit arriver à Yarra, trois heures au nord-est à Sandé, deux heures au nord-est à Kasikoro, et près de trois heures au nord à Kamato. Nous avons laissé à droite Mori-Foundé et Mori-Kounda, deux villes ainsi nommées parce qu'elles sont habitées par des Maures. Le chemin est mauvais et très-fatigant jusqu'à Sandé, pour le voyageur qui est obligé de traverser une suite de ravines profondes ; ensuite le pays est moins inégal et moins coupé.

Nous avons passé dans la journée plusieurs ruisseaux, entre autres le Manéré qui va joindre la Rokelle, et un autre dont j'ai omis de noter le nom dans mon journal ; il coule à l'est le long du pied de la colline sur laquelle Kamato est situé, et se décharge dans un vaste marécage dont les eaux s'évaporent pendant la saison sèche. Les nègres me dirent que ce marais augmentait tous les ans ; il ne me

paraît pas improbable qu'avec le temps il puisse devenir un lac qui, en débordant vers le sud, trouve une issue pour aller se joindre au Kamaranka.

J'entrai à Kamato vers quatre heures après midi ; la population entière pleurait et gémissait amèrement. C'était le commencement du deuil pour le chef qui avait été tué à Sadocko.

CHAPITRE IV.

Séjour à Kamato. — Coutumes et usages du Kouranko. — Productions du pays. — Occupations des habitans. — Départ pour Falaba.

LES hurlemens des pleureurs continuèrent pendant toute la nuit. Au point du jour, ils furent remplacés par la musique qui, sauf de courtes interruptions, dura toute la journée et la nuit suivante. Quelques instrumens étaient assez bien touchés, et rendaient un son mélodieux. Les chanteurs qui étaient des guiriots de Sangara, l'emportaient de beaucoup sur tous ceux que j'avais entendus précédemment, car ceux-ci ne faisaient réellement que glapir.

Les sons bruyans d'un grand balafon retentissaient, dans le silence du matin, d'une manière tout-à-fait imposante. Je

me levai de bon matin et j'écoutai avec plaisir pendant près d'une heure la musique qui frappait mes oreilles comme un son magique. J'aurais pu me livrer beaucoup plus long-temps à mon ravissement, sans les sensations désagréables que me faisaient éprouver ma peau brûlée par le soleil, le mal de tête et le frisson, trop fidèles avant-coureurs de la fièvre. Effectivement elle m'attaqua avec force vers neuf heures du matin. Je craignais qu'elle ne me retînt long-temps confiné, d'autant plus qu'elle était accompagnée de dissenterie ; heureusement je parvins à la couper avec une dissolution d'arsenic, et à diminuer l'inflammation de la seconde maladie, en cinq jours, par l'usage de bains à vapeur ; je me servis pour ces derniers, d'une gamelle de bois remplie d'eau chaude, et dans laquelle je m'assis : j'y entrai jusqu'aux reins, et une couverture de laine qui m'enveloppait retenait la vapeur et m'en faisait éprouver le bienfait.

Le 4 juin , dans la soirée , qui était le cinquième jour de ma maladie , je me réjouissais de l'espoir d'être bientôt en état de reprendre mon voyage , quand je vis arriver un détachement avec deux chevaux que le Roi des Soulimas m'envoyait. Ce chef apprenant que j'approchais , désirait beaucoup me voir arriver promptement. Un des hommes du détachement m'avait vu auparavant au camp des Mandingues ; en me reconnaissant , il sauta de joie en s'écriant : « C'est vrai , c'est vrai ; » c'est l'homme blanc du bord de l'eau ; » c'est l'homme blanc qui promet à Yaredi de venir dans le pays des Soulimas ; » c'est l'homme blanc qui a dit qu'il voyagerait dans ce pays ; il tient sa parole. »

Ces braves gens me pressèrent de partir le lendemain , en me disant qu'il n'y avait pas loin jusqu'à la ville prochaine et que le cheval m'y transporterait sûrement. Cela s'arrangeait trop bien avec mon inclination pour que je pusse différer davantage ;

j'envoyai donc chercher le chef de Kamato ; je lui donnai les présens que je lui avais destinés ; il en fut satisfait , et il m'accorda la permission de passer.

Le Kouranko , dont je n'avais parcouru que la lisière , et que je quittais pour un certain temps , est un pays d'une étendue considérable , mais n'est pas puissant en proportion , parce qu'il est divisé en un grand nombre de petits états. Il est borné à l'ouest par le Boulama , le Limba et le Timanni ; au nord , par le Limba , le Tamisso et le Soulimana ; à l'est , par le Kissi , le Niger (Dialiba) , et par des pays inconnus ; au sud , par des pays que baigne l'Océan atlantique. La capitale du Kouranko du sud-ouest est Siméra ; celle du Kouranko du nord-ouest est Kolakonka , où réside Ballansama , roi actuel ; c'est un homme très-riche et très-prépondérant , et le plus puissant chef qu'il y ait entre son pays et Sierra-Leone. Son autorité s'étend jusqu'aux rives du Niger ; sa capitale est

visitée par des marchands qui viennent du Sangara.

Le Kouranko doit se prolonger très-loin à l'est, puisque les habitans des cantons que je traversai ne purent me donner une idée précise de son extension de ce côté; ils me disaient seulement que je ne pourrais pas en atteindre l'extrémité dans une lune. Mais ce n'était ni sur leur expérience, ni sur des informations reçues de quelques voyageurs, qu'ils fondaient cette assertion, car je ne vis aucun de ces hommes qui se fût jamais hasardé à voyager à l'est parmi ses compatriotes; tous me les décrivirent comme des sauvages allant tout nus, comme des hommes cruels et de mœurs barbares. La ville la plus grande et la plus importante, dans le Kouranko du nord-ouest, après Kolakonka, est Kamato, qui fut bâtie il y a une quarantaine d'années, sous le règne d'Alifa-Salou, roi foulah. On y compte près de mille habitans; elle est sur le sommet d'une montagne, et on ne

peut y arriver que par deux chemins bordés de fortes palissades à l'entrée de la ville, qui est en outre défendue par de doubles portes en bois massif et très-dur. Elle est gouvernée par trois frères qui, en ce moment, étaient en bonne intelligence avec les Soulimas, quoique Ballansama fût en querelle avec le roi des Soulimas. Ce peuple assiégea une fois Kamato, qui, grâce à sa position et à la manière dont elle est défendue, fit échouer leurs efforts.

Les Kourankoniens ressemblent extrêmement aux Mandingues par la langue et le costume, mais ils ne sont ni aussi bien faits ni aussi intelligens que ce peuple; ils ne professent pas non plus l'islamisme. On en voit quelques-uns qui font leurs prières le visage tourné vers le soleil levant; la plus grande partie de la population est païenne, et ses usages ont plus d'affinité avec ceux des Timanniens qu'avec ceux des Mandingues. Ces Kourankoniens ont une confiance illimitée dans

leurs grigris, et de même que les Timaniens, ils ont à l'entrée de leurs villes des maisons qui leur sont consacrées; mais ils ne poussent pas la superstition au point d'habiller des figures pour les représenter. Je n'en vis qu'un seul exemple à Kania-kouta. Ils aiment beaucoup les grelots pour ornemens; les gens de tous les rangs et de tous les âges s'en parent, notamment pour danser.

A l'exception de quelques mots qui ont été corrompus, l'idiôme des Kourankoniens est celui des Mandingues. Les altérations sont si peu nombreuses, et si peu sensibles qu'elles ne frappent guères, ou qu'elles ne rendent pas les mots inintelligibles pour les Mandingues.

La chemise des Kourankoniens est un peu plus courte que celle des Mandingues; elle ne descend que jusqu'aux hanches; elle est, ainsi que les caleçons, faite de toile de coton fabriquée dans le pays, et teinte soit avec de l'indigo qui y croît na-

turellement, soit avec l'écorce du neta qui lui donne une couleur jaune; le neta est un arbre. Mais dans le Kouranko, de même que dans le Timanni, beaucoup de gens, par pauvreté, ne sont pas surchargés de vêtemens. Les chefs ont la longue robe, les caleçons, le bonnet, et les sandales des Mandingues. Les femmes sont habillées comme les timanniennes; elles ne portent, avant le mariage, qu'un tountounghé, ou patrié de verroterie, et quand elles sont mariées, qu'une pagne en toile plus étroite que celle des timanniennes; elle leur fait le tour de la ceinture, et ne descend que jusqu'au gras des jambes. Elles sont fort habiles dans la manière d'arranger leurs cheveux, et se coiffent les unes les autres avec beaucoup de dextérité. Le devant de la tête reste aplati; les cheveux, ou la laine, sont poussés en arrière et réunis en grandes boucles au-dessus de chaque tempe; la partie supérieure est décorée avec un cauris, ou avec un grain de faux co-

rail en verroterie. De l'extrémité de chacune de ces boucles part une suite de tresses fort propres qui pendent derrière la tête, et au bout desquelles sont attachées des cauris ou des grains de verroterie ; les danseuses y placent des grelots. Elles liment leurs dents pour les faire terminer en pointe, et s'ornent la gorge et le dos de toutes sortes de figures imprimées sur la peau avec un fer rouge, usage qui est très-consideré parmi eux.

La manière de faire la cour chez les Kourankoniens est à-peu-près la même que chez les Timanniens ; un fait remarquable, c'est qu'une jeune femme est rarement unie à un homme dont l'âge correspond au sien. Le mariage n'étant qu'une affaire d'arrangement, les hommes les plus riches, qui sont généralement les anciens de la ville, ont le droit que personne ne leur dispute, de choisir les filles les plus jeunes et les plus belles, tandis que les jeunes gens sont obligés d'attendre

qu'elles leur reviennent après le décès de leurs époux blanchis par la vieillesse. Une femme, lorsqu'elle est sous le pouvoir paternel, est forcée de s'unir à l'homme qui paie le plus pour l'obtenir ; mais, à la mort de son mari, lorsqu'elle devient sa maîtresse, elle témoigne son aversion pour sa première alliance, en choisissant pour compagnon un jeune homme qu'elle comble de soins et d'égards.

La manière de filer le coton est simple et ingénieuse ; la femme le débarrasse d'abord de toutes saletés, en le plaçant sur la corde d'un petit arc qu'elle avance et qu'elle retire de la même manière que si elle voulait faire partir une flèche ; ensuite, elle met le coton autour d'une quenouille qu'elle tient de la main gauche, de la droite elle le tire, et fait mouvoir alternativement une sorte de fuseau autour duquel le fil se roule.

La seule occupation des hommes est de coudre et de tisser. La connaissance de ces

deux arts leur vient probablement des Européens. La toile du Kouranko est très-étroite; le métier n'a que neuf pouces de large; le tisserand est assis sous un hangar ouvert; deux châssis de largeur égale à celle de la trame, et séparés par des cordons, sont suspendus au toit de l'appentis; un mouvement du pied pousse ces cordons de manière qu'ils se croisent alternativement l'un l'autre, et à chaque mouvement la navette est poussée avec beaucoup de dextérité. Si l'ouvrier n'est pas obligé de s'arrêter faute de fil, il peut achever une longueur de quinze pieds dans sa journée; mais une femme ne peut filer dans sa semaine que la quantité de fil suffisante pour une brasse d'étoffe.

Le principal objet de commerce est le bois de cam. De ce côté du pays, Siméra en est le grand marché; il est transporté de là à Ma-Boung, puis à la Rokelle qu'on lui fait descendre, et il arrive ainsi en flottant à Rokon, où on l'échange contre di-

verses marchandises, entre autres du sel. Le bois de cam, que l'on coupe plus au sud, est envoyé par le Kamaranka, ce qui, pendant long-temps, a fait supposer, à Sierra-Leone, que ces deux rivières étaient réunies.

Le Kouranko retire un grand avantage des manufactures de toile, car elle se vend toujours très-facilement; mais les nègres qui demeurent près de Sierra-Leone, et dans le pays desquels cette toile passe avant d'arriver à sa destination définitive, gagnent trois fois plus que ceux qui l'ont fabriquée. Sur la côte, ils achètent du tabac à un shilling et six pences la livre; ils le portent dans le Kouranko, où ils en échangent cent livres, ou barres, contre deux cents pièces de toile du pays; ils retournent à Rokon, où ils troquent leur toile pour du riz en donnant une pièce de toile, ou neuf pences sterling, pour une barrique de riz, dont le prix commun est à Sierra-Leone de cinq à six shillings.

Dernièrement il a beaucoup baissé en conséquence des mesures prudentes prises par M. Maccarthy, pour diminuer les dépenses publiques et donner plus d'extension aux relations de la colonie. Les dépenses des commerçans nègres sont insignifiantes, car avec une valeur de six shillings en verroterie, un homme peut s'approvisionner abondamment de riz pour un mois, et quelquefois même se régaler d'une poule. Les habitans des pays où je voyageais disaient que je vivais comme un prince, et cependant toute ma dépense, en y comprenant le logement et le blanchissage, ne se montait pas à plus de quatre pences par jour, ou dix shillings par mois.

Les principales productions végétales du Kouranko sont le riz, les ignames, les épinards sauvages, les arachides et la casave ; des ananas délicieux et les figues bananes y sont aussi très-communs. De tous les peuples africains que j'ai vus, les Kou-

rankoniens sont ceux qui prennent le plus de peine pour cultiver la cassave. Aussi, en parlant du Kouranko, il est d'usage d'y joindre le nom de cet aliment : on a coutume de dire *Kouranko nye bartara*, Kouranko et la cassave. Cette habitude de désigner ainsi un pays est commune dans le nord-ouest de l'Afrique ; la plupart des contrées de cette région sont donc nommées conjointement avec une chose pour laquelle elles sont renommées : comme *Foutah nye cosson*, le Foutah et le lait ; *Soulima nye figga*, le Soulimana et les arachides ; *Timanni nye korokolo*, le Timanni et le riz ; *Fourototo nye nafola*, l'homme blanc et les marchandises.

Le terrain dans lequel on plante les drageons, ou bouture de la cassave, est disposé en plates bandes élevées comme celles de nos couches ; les boutures sont disposées en triangles, afin que les plantes, lorsqu'elles auront poussé, se soutiennent les unes les autres en se penchant

comme des fusils réunis en faisceau. Les nègres laissent la cassave grossir beaucoup, et, comme ils cherchent plus la quantité que la qualité, la racine est fibreuse, et n'a pas à beaucoup près aussi bon goût que celle qui a été soignée par les nègres libres des villages de Sierra-Leone. Les Kourankoniens cultivent bien plus de terrains que les Timanniens, et, sous tous les rapports, sont plus laborieux et plus actifs. Chaque maison a son jardin entouré d'un enclos, et dans lequel ils élèvent de la cassave, des épinards, de petits oignons, du tankara, herbe qui, séchée et battue, est substituée au tabac par les gens qui ne peuvent se procurer celui-ci. Ces nègres sont de grands fumeurs; leurs pipes ont près de cinq pieds de long; la tête dans laquelle se met le tabac est faite en argile cuite; elle a environ trois pouces de profondeur sur un de diamètre; le fumeur assis l'appuie à terre, en jouissant d'un de ces plaisirs réservés aux humains.

Les Africains ont généralement une très - grande volubilité ; mais les feïnos , qui sont communs aux Mandingues , aux Foulahs et aux Kourankoniens , sont particulièrement célèbres pour leur éloquence : ils parlent pendant deux heures entières avec une abondance extrême de paroles, suffisamment entraînantes pour fixer entièrement l'attention de leur auditoire. Leur éloquence ne consiste pas dans un langage recherché, ou dans des périodes élégamment tournées ; elle est remplie d'expressions familières, de comparaisons frappantes, et d'observations fines, accompagnées de gestes continuels et quelquefois véhémens.

Quand un Kourankonien décède, on l'enterre le lendemain. La nuit des funérailles se passe à danser ; les acteurs tiennent dans leurs mains des haches, ou des lances, qu'ils brandissent sans cesse. Si le défunt était un personnage de conséquence, ses parens louent des musiciens et des

pleureurs ; on tue des moutons et des bœufs ; les festins et les gémissemens durent pendant plusieurs jours.

Les Kourankoniens n'ont pas de culte extérieur, mais ils croient à l'existence d'un Dieu, ce que prouvent ces manières de s'exprimer usitées très-fréquemment : « Dieu » merci ; — je le ferai s'il plaît à Dieu ; — » que Dieu vous bénisse pour cela ; — » ceci n'est pas l'ouvrage de l'homme , » c'est l'œuvre de Dieu. » Les lois sont peu nombreuses et très-simples ; le meurtre est le seul crime qui emporte la peine de mort ; le coupable peut même l'éviter s'il est assez riche pour satisfaire aux demandes des parens de sa victime, qui, d'après les lois, sont les seuls autorisés à exiger une réparation. Le tort fait à la société est une chose à laquelle ce peuple n'a pas encore pensé. Si un esclave est tué par un homme libre, sa valeur est tout ce que son maître peut demander ; si le meurtrier ne peut la payer, il tombe en esclavage. Tous

les autres griefs, les réclamations, les disputes, sont ajustés conformément aux règles de l'équité.

La danse est le divertissement chéri des Kourankoniens; chaque personnage considérable a, parmi les gens de sa maison, quelques danseurs qui, semblables à ceux de Siméra, se font plus remarquer par leur agilité que par leurs grâces. Dans les grandes fêtes, les danseurs vêtus d'une manière bizarre se promènent par la ville pendant le jour, et vont successivement rendre visite à tous les chefs, qu'ils amusent quelque temps par la souplesse de leurs mouvemens : en se retirant ils reçoivent un présent. Au coucher du soleil, le taballé, ou tambour, les appelle tous à la danse générale. Les musiciens, de même que ceux du Timanni, sont au centre; les danseurs se meuvent autour d'eux en marchant de côté, et tous regardant en dedans. Ils continuent ainsi pendant des heures entières, d'après un air assez mono-

tone. J'ai vu une danse de ce genre durer sans interruption pendant deux jours et trois nuits; les places de ceux qui se retiraient étaient remplies aussitôt et constamment.

L'ignorance des Kourankoniens est si absolue en tout ce qui concerne l'intérêt local ou l'histoire de leur pays, que je ne pus m'instruire beaucoup par mes questions. Je me bornerai à observer que la succession à l'autorité suprême n'appartient de droit à personne dans les deux territoires que j'ai visités. C'est quelquefois le plus riche, quelquefois le plus âgé, qui, par son crédit et son influence, fixe le choix du peuple.

CHAPITRE V.

Départ de Kamato. — Komia. — Semba. — Konkodougoré.
— Arrivée et réception à Falaba.

QUOIQUE très-faible encore, je mis ma troupe en mouvement dès le 5 juin, et, monté sur un des chevaux que le Roi des Soulimas m'avait envoyés pour me conduire à sa capitale, je sortis de Kamato sans éprouver les embarras et la confusion auxquels j'avais été assujetti si long-temps pour me procurer des porteurs, car le Roi de Soulima avait fait suivre ses chevaux d'un nombre d'hommes suffisant pour porter chaque ballot sans déranger personne de ma troupe.

Une heure et demie après être parti de Kamato et avoir marché au nord, j'atteignis le sommet d'une colline, dont la Ro-

kelle baignait le pied du côté septentrional ; cette rivière coulait, avec une rapidité et un fracas extraordinaires, sur un lit de mica-schiste très-penché. Descendant vers l'est, j'arrivai bientôt sur les bords de cette rivière qui, dans l'intervalle, était devenue plus tranquille ; elle courait avec beaucoup de vitesse et en silence, et parcourait à-peu-près trois milles à l'heure ; ses eaux étaient gonflées et très-colorées par l'argile et les débris de rochers que les fortes pluies tombées récemment avaient entraînés du flanc des montagnes dans son lit ; en avançant, elle mouillait fréquemment les longues branches de plusieurs des arbres majestueux qui bordaient sa rive et se penchaient vers sa surface.

Ayant longé pendant près d'un demi-mille le cours de la Rokelle, j'arrivai à l'endroit où nous devons la passer. Le trajet s'effectua au moyen d'un *nyakanta*, appareil singulier et ingénieux, dont on fait usage dans les pays Mandingues, le

Limba et le Kouranko, pour traverser les rivières qui ne sont pas guéables. Au point où je me trouvais la Rokelle a 300 pieds de large. Trois fortes cordes faites de branchages bien entrelacés étaient suspendues à des gances sans nombre composées de plantes sarmenteuses, et d'écorces d'arbres tordues ensemble, et attachées aux branches de deux arbres gigantesques qui, inclinés naturellement l'un vers l'autre, s'embrassaient presque à travers le fleuve. Une des branches soutient les pieds du voyageur, et les deux autres, attachées à la première par des cordes d'écorce, lui donnent la possibilité de se balancer en les tenant de chaque main, et de cette manière, en avançant avec précaution, il gagne le côté opposé. Les cordes ne sont pas beaucoup tendues ; on les laisse pendre en décrivant une ligne courbe, de sorte que l'effet que l'on éprouve est le même que si on marchait sur une corde lâche. Une échelle de branches placées en

travers est fixée aux arbres par son extrémité, de sorte que le voyageur monte à une quarantaine de pieds avant de marcher sur le nyakanta; mais, parvenu au centre de la rivière, il n'est pas à plus de dix pieds au-dessus de son niveau. Ce nyakanta était, depuis mon départ de Sierra-Leone, le premier exemple que j'eusse aperçu d'un ouvrage exécuté pour l'utilité publique. Sa vue me fit très-grand plaisir, puisqu'elle m'annonçait que j'étais chez un peuple plus avancé vers la civilisation que ceux que j'avais rencontrés jusques-là.

Le passage de ma petite troupe dura près d'une heure; les chevaux traversèrent la rivière à la nage, et combattirent le courant d'une manière qui faisait voir qu'ils étaient accoutumés à ces sortes d'opérations. Je marchai au nord-est, et en une heure j'arrivai à Komia, fort jolie ville, la plus méridionale du Soulimana: ce fut la première de ce pays dans laquelle j'entrai. A défaut d'autre indication, la ré-

ception qu'on nous fit aurait suffi pour nous montrer que nous étions dans une contrée nouvelle.

Komia est plus grand mais moins peuplé que Kamato, les maisons y sont beaucoup plus éparses. Quoiqu'il plût beaucoup tous les jours et que le ciel fût en général nuageux, j'eus le bonheur de pouvoir prendre dans la soirée une hauteur méridienne de la lune, ce qui me mit en état de corriger la longitude par estime et de déterminer la véritable latitude de Komia, qui est de $9^{\circ} 22' N$.

Toute la journée du 6 juin fut employée à se régaler. On avait tué un bœuf pour ma troupe et un autre pour les gens de la ville; on passa la nuit à danser au son doux et aimable du balafô. Vieux et jeunes s'en mêlèrent. Les airs avaient en même temps quelque chose de gracieux et de sauvage; ils me rappelaient fortement mes jeunes années, de sorte qu'il n'aurait fallu qu'une impulsion bien légère pour que je

me joignisse à la bande joyeuse. Mousah, que j'avais toujours regardé comme mahométan dans la plus stricte acception du mot, ne put résister à la tentation, et, se levant avec une agilité qui ne lui était pas habituelle, il me surprit par la grâce et la souplesse de ses mouvemens.

Une pantomime exécutée par deux nègres mérite une mention particulière. Les danseurs commençaient à se reposer de leurs fatigues excessives, et les amusemens semblaient décliner pour un moment; alors deux hommes s'avancèrent au milieu de la cour, l'un brandissant un coutelas, l'autre secouant un fusil aussi aisément que si c'eût été une canne. Ils se regardèrent l'un l'autre pendant quelque temps, en affectant un air féroce et comme guettant soigneusement l'occasion de s'attaquer. A la fin, celui qui tenait le coutelas sauta sur l'autre, qui essaya de faire partir son fusil; il fit long feu; il éluda cependant les efforts de son adversaire qui voulait l'em-

poigner, se retira dans un coin, et amorça de nouveau son arme. L'homme au coutelas agitait ses grigris pour indiquer leur pouvoir qui le préservait d'être blessé d'un coup de fusil. Ces actions et d'autres semblables furent représentées pendant quelque temps; enfin, l'homme au coutelas réussit, par un mouvement prompt comme l'éclair, à saisir son antagoniste dont le fusil partit en l'air. Le vainqueur eut l'air de lui couper la tête, et les deux acteurs se retirèrent aux applaudissemens bruyans des spectateurs.

Je partis le 7 juin à sept heures et demie du matin. A dix heures, ayant marché au nord-est un quart-est, j'arrivai à Tomba, et, continuant à voyager dans la même direction, j'atteignis Sambamba et Laiéh, deux villes contiguës l'une à l'autre. Une députation, accompagnée d'une troupe de musiciens, vint de la dernière me prier, au nom du chef de la ville, d'y passer la nuit, me promettant de tuer un bœuf en mon

honneur ; je m'en excusai sous prétexte que j'étais en route depuis trop long-temps ; je remerciai ces braves gens de leur civilité , et je leur assurai que je ne manquerais pas d'instruire le roi de Soulimana de leurs intentions amicales pour moi.

A deux heures après midi je parvins à Kaniako ; à quatre , m'étant dirigé au nord-est , à Kallakoyiah , grande ville , et à cinq j'entraî à Semba , que l'on m'avait dépeint comme une grande ville riche et bien peuplée ; je reconnus que l'on ne m'avait pas trompé. Une bande de musiciens vint à ma rencontre ; elle consistait en deux tambours , un balafon et deux flûtes ; elle marcha en avant de ma troupe jusqu'à une place de cent cinquante pieds de diamètres , située au centre de la ville. J'y fus reçu et félicité sur ma venue par une troupe d'environ sept cents personnes , toutes bien habillées. Je leur pris la main ; elles me saluèrent ; j'abrégeai autant que je le pus la cérémonie , et je me retirai dans la

maison qui m'avait été assignée, car j'étais très-fatigué et j'avais grand appétit, n'ayant pris d'autre nourriture qu'un peu de lait depuis l'après-midi du jour précédent. L'hospitalité des habitans de Semba me mit bientôt à même de ne plus souffrir de la faim; ils me firent présent d'œufs et de lait.

Semba étant une ville d'une certaine importance, je fus obligé, par égard pour le chef, de tenir un palabre, afin de l'informer officiellement de mon intention de visiter le pays. Il donna un bœuf aux hommes de ma troupe; ceux-ci commençaient à se refaire, et se trouvaient très-heureux à cause de la vie aisée et de la bonne chère auxquelles ils étaient accoutumés depuis peu de temps.

Dans la journée, je reçus un message du roi de Soulimana, qui montrait la plus grande impatience de me voir, et espérait que je me hâterais d'arriver à sa capitale autant que mes forces me le permet-

traient, car, ajoutèrent les messagers : « Le
 « Roi a grande envie de vous voir, mais
 » il n'a pas envie de vous voir malade. »
 Je répondis que je serais bientôt auprès
 de lui, et, en signe de mon respect pour
 ce prince, je lui envoyai une tabatière et
 dix têtes de tabac. Le messenger trouva que
 c'était une très-belle lettre.

Semba, de même que Kamato, est si-
 tué sur une colline très-haute. C'est la
 ville la plus élevée que j'aie vue dans mon
 voyage : elle est à 1490 pieds au-dessus du
 niveau de la mer (1) ; on n'y pénètre que par
 deux entrées. Cette ville est entièrement
 entourée d'une palissade ; néanmoins elle
 n'est pas forte, parce que la colline sur la-
 quelle elle est bâtie est absolument dégagée
 de broussailles, qui sont les meilleurs rem-
 parts pour mettre un lieu quelconque à
 l'abri des attaques, d'après la manière dont

(1) Baromètre 28 p. 34 ; thermomètre 78 (20° 42).

les nègres se font la guerre dans cette partie de l'Afrique occidentale.

Je partis de Semba le 9 juin à sept heures du matin, au milieu d'une pluie fine fort désagréable, qui heureusement cessa au bout d'une heure. On marcha au nord-est; on traversa de vastes champs, où la végétation était si forte que l'herbe dépassait ma tête de plusieurs pieds quoique je fusse à cheval. A cinq heures après midi, nous fîmes halte à Konkodougoré, ville d'esclaves dépendante de Falaba; elle est très-grande, et renferme à-peu-près 4,000 habitans. Le chef, vieillard d'un aspect vénérable, était presque plié en deux par les années. Bien qu'esclave, il possède plusieurs esclaves, ainsi que d'autres propriétés. Il fut transporté de joie en apprenant ma venue. Voulant faire honneur à l'étranger du Roi, il envoya à ma rencontre une bande de musiciens et cinquante hommes armés pour précéder mon entrée dans la ville. Quand je pris la main à ce vieillard,

il ota son bonnet d'un air solennel, et, levant les yeux au ciel, il remercia fermement son créateur de lui avoir fait la grâce de voir, avant sa mort, un homme blanc. Il me donna trois poules blanches, une douzaine d'œufs frais, huit Calebasses de riz, six régimes de bananes, des arachides, et deux Calebasses pleines de lait, présents très-agréables, dans l'intérieur de l'Afrique, à une compagnie de voyageurs affamés. Le chef ne se montra pas seul hospitalier; chaque habitant nous donna des marques d'attention et de bienveillance. Nous étions, à la lettre, chargés de volaille, d'œufs et de plantes potagères, dont on nous faisait cadeau.

J'avais voulu partir pour Falaba le 10 juin dans la matinée; j'en fus empêché par l'arrivée d'un des fils du Roi, qui entra dans la ville vers neuf heures sur un cheval fringant: il était accompagné de plusieurs guerriers également bien montés. Son père l'avait envoyé pour me saluer de

sa part et me prier de me reposer un jour dans son roudé; cela entra dans mes vues, et j'en fus très-content. Bientôt on me présenta, au nom du roi Assana-Ayira un bœuf pour mes gens.

Le nom de Konkodougoré lui a été donné à cause de sa situation au milieu des montagnes, *konko* signifiant montagne, et *dougoré* pays dans la langue mandingue. A plusieurs milles autour de cette ville la terre est très-bien cultivée. La manière dont elle est tenue me prouva que les habitans de ce lieu entendaient mieux l'agriculture que ceux des cantons où j'avais passé auparavant. Je fus surtout frappé de l'air de propreté du terrain, et du soin que les laboureurs avaient pris pour le débarrasser des mauvaises herbes. Les vastes champs de riz et d'arachides encore jeunes; la régularité avec laquelle étaient disposés alternativement les rangs d'ignames, de cassave et de millet; les grands troupeaux de moutons, les nombreux troupeaux de

bœufs qui paissaient dans de gras pâturages ; tout m'enchantait.

Nous nous mîmes en mouvement le 11 juin, à la pointe du jour ; chacun de nous était empressé de voir la ville dont il avait tant entendu parler. J'envoyai le bagage en avant, sous la garde de deux de mes gens ; je donnai aux autres une certaine quantité de cartouches à poudre, afin de saluer le roi dès qu'ils l'apercevraient. Il était d'autant plus nécessaire de lui faire cet honneur, que je ne pouvais me présenter devant lui aussi bien vêtu que je l'aurais désiré, n'ayant peut-être pas, à mon départ de Sierra-Leone, donné assez d'attention à ma garde-robe. Elle consistait en une veste et un pantalon de camelot bleu, trois chemises de flanelle et un chapeau de paille ; la veste et le pantalon étaient en assez mauvais état, à force d'être portés continuellement ; et avec ma longue barbe, car depuis que j'étais en route, je n'avais pas fait usage de rasoirs, mon

aspect n'aurait pas été très-respectable aux yeux d'un européen. Mousah lui-même, habillé d'une chemise mahométane fort propre, et orné de ses grigris renfermés dans de jolis étuis de cuir, semblait presque honteux de suivre un maître si mesquinement vêtu. Il s'approcha de moi respectueusement, me pria de mettre à mon côté une belle épée dont je devais faire présent au roi, puis ajouta d'un air significatif, qu'il avait dans son kotokou, ou sac, une jolie chemise mandingue, dont je pourrais m'affubler si cela me faisait plaisir. Quel chagrin pour Mousah, je n'eus aucun égard à ses représentations ; il se retira de mauvaise humeur.

Comme nous ne marchions pas très-vite, j'eus le loisir d'examiner un pays fertile, dont la surface était diversifiée par des hauteurs et des vallées. En approchant de Falaba, je fus surtout frappé de l'aspect de trois montagnes raboteuses et escarpées. L'une était creusée comme un ento-

noir ; les deux autres étaient coniques ; toutes étaient vraiment pittoresques ; leurs flancs granitiques et nuds, qui s'élevaient perpendiculairement , offraient diverses nuances produites par l'action des torrens impétueux, qui, dans la saison des pluies, se précipitent de leurs sommets. Elles sont couronnées de quelques petits arbres, dont les racines ont retenu des portions de terrain, qui, sans cet empêchement, auraient depuis longtemps contribué à augmenter la quantité du sol fertile qui remplit déjà les vallées. Le voyageur fixe involontairement les yeux sur ces masses prodigieuses, et ne sait s'il doit admirer davantage leur grandeur stérile, ou la verdure bienfaisante de la nature.

A deux milles de Falaba, je rencontrai une troupe commandée par le fils du roi, le même qui la veille était venu me féliciter à Konkodougoré. Il ordonna de tirer une grande espingole montée sur un chandelier mobile, afin que l'on fût averti de

notre approche. Ensuite, se remettant en selle, et faisant marcher son cheval au grand trot, il ouvrit gracieusement la marche.

Vers dix heures, nous découvrîmes cette ville vers laquelle nos vœux tendaient depuis si longtemps ; elle couvre une grande étendue de terrain dans une belle vallée, fermée de tous cotés par des coteaux en pente douce ; nous y descendîmes par le sud, mais on nous conduisit par la porte du nord ; ce fut par là qu'on nous fit entrer dans la capitale du Soulimana. Ayant parcouru une rue ou un défilé de près d'un demi mille de longueur, nous parvinmes à la grande place située au milieu de la ville, où m'attendait une troupe d'environ deux mille hommes, armés de fusils, d'arcs et de lances. Dès que je parus, je fus salué d'une salve de mousqueterie, faite assez irrégulièrement. Malheureusement elle fit cabrer mon cheval ; n'ayant ni étriers, ni fouet pour le contenir, je

fus obligé de le tirer par la gourmette , mais j'ignorais qu'elle était fort rude ; en conséquence, il s'avança à reculons au milieu des hommes armés , que ce mouvement rétrograde mit un peu en confusion, et qui sans doute durent me regarder comme un bien méchant cavalier.

M'étant un peu remis de ce début maladroit, je commandai à ma troupe de rendre le salut par trois décharges , puis descendant de cheval, je m'avançai vers le roi, et je lui pris la main : ce prince mit dans la mienne deux anneaux d'or massif , et me fit signe de m'asseoir à côté de lui. C'était un homme de bonne mine , âgé d'une soixantaine d'années ; il avait un air de douceur qui plaisait infiniment ; il était plus grand que la plupart des Sousous ; sa taille étant de cinq pieds onze pouces ; son vêtement simple et ample , en toile noire du pays, lui allait fort bien.

Je venais de m'asseoir , quand Yarredi mon ancien ami , vêtu plus richement que

la première fois que je le vis au camp du pays des Mandingues , et monté sur un cheval plein de feu , traversa la place au grand galop , suivi d'une trentaine de cavaliers et de deux mille fantassins. Ceux-ci s'avançant par un mouvement précipité, firent feu dans toutes les directions ; quelques minutes après, la troupe à cheval revint, et pendant une demi-heure, effectua divers mouvemens et des évolutions, à la satisfaction et à l'admiration extrême de mes gens, dont plusieurs avaient suivi dans le Boundou le malheureux major Peddie, et plus tard, le major Gray. Ils déclarèrent que jamais ils n'avaient rien vu d'aussi beau.

Yarredi étant descendu de cheval, prit son arc, tendit la corde tant qu'il put, comme s'il eût tiré une flèche sur un objet éloigné, puis se levant sur la pointe des pieds, il eût l'air d'attendre impatiemment qu'elle ait atteint le but ; alors il sauta en souriant de plaisir ; ensuite, il se frappa



Yarredy. General deã Soulinã.

la poitrine de la main droite, fit une grimace affreuse, qui rendit encore plus horrible son visage naturellement fort laid, et par un signal, donna ordre à ses guerriers de le suivre; ils lui obéirent en poussant un cri à fendre les nues. Après avoir fait quelques pas en avant ils s'arrêtèrent, fixant leurs yeux sur Yarredi, qui, avec le regard perçant d'un aigle, surveillait les mouvemens supposés d'un ennemi; tous attendaient ses ordres pour faire partir leurs flèches; dès qu'il les eût donnés, chaque homme eût l'air de suivre la marche de sa flèche, et donna des marques de satisfaction ou de mécontentement, suivant qu'il supposait avoir atteint ou manqué le but. Une décharge de mousqueterie suivit celle des traits; ensuite les lances et les coutelas furent mis en jeu pour fendre et couper en morceaux l'ennemi vaincu.

Pendant que ces mouvemens militaires s'effectuaient, les musiciens au nombre de plus de cent ne restaient pas oisifs; ils

jouaient du tambour, de la flute, du balafo, d'une harpe faite grossièrement, et de beaucoup d'autres instruments qu'il serait fastidieux de nommer. Quel tintamarre ! Il eût suffi pour déchirer le tympan des oreilles d'un homme en bonne santé : je fus obligé de fortifier celui des miennes avec un peu de coton. Je remarquai entre autres, deux hommes qui, avec des gourdins recourbés, frappaient avec une persévérance désespérante, et avec la force de forgerons qui battent une enclume, sur deux grands tambourins, placés à quatre pieds de haut, et ressemblant par leur forme à des tours du jeu d'échecs retournées. Ces gens semblaient ne chercher qu'à faire du bruit, et je suppose que c'était en quoi leur art principal consistait; car plus ils frappaient fort, plus on les applaudissait.

Un signe du roi ayant mis enfin un terme au bruit des armes et au retentissement des tambours; je me flattais de l'espérance de pouvoir obtenir la permission de me

retirer dans la maison qui m'avait été destinée : déjà je me levais ; cruelle contrariété ! mon mouvement fut interrompu par le roi, qui me dit que je devais entendre encore quelque chose. Je me rassis donc ; alors un guiriot élégamment vêtu à la mandingue, les poignets et les coudes ornés de grelots, et frappant sur un balafo dont le son était fort doux, et dont il parcourait les notes avec beaucoup de goût et de vitesse, s'avança : il joua une espèce de symphonie ou de prélude, puis commença un dialogue, chantant avec différentes personnes, qui d'abord ne se montrèrent pas, mais qui ensuite vinrent le joindre.

Le *guiriot*, » il y un homme blanc
 » venu de loin, venu de l'eau salée, qu'au-
 » cun Soulima n'a jamais vu. Rendons
 » lui des hommages, car il est venu pour
 » serrer la main au grand Assana-Ayira,
 » le puissant dans la guerre. Faisons des
 » honneurs à Assana-Ayira ; montrons à
 » l'homme blanc que ce roi est grand, et

» que son peuple l'aime parce qu'il est
» bon. Où sont mes femmes pour se join-
» dre à mes chants. »

(*Voix de femmes qui répondent sans se
montrer.*)

« Nous sommes ici, mais nous crai-
» gnons la peau de l'homme blanc. Nous
» craignons que ses grigris ne nous tuent,
» si nous osons le regarder. Des hommes
» seuls peuvent jeter les yeux sur lui. La
» femme le redoute trop. » (1).

Le guiriot : « Venez mes femmes, et
» voyez l'homme blanc; venez et faites lui
» des honneurs : ses grigris sont puissans,
» cela est vrai, mais il est bon; il est arri-
» vé dans ce pays pour faire du bien. »

Les femmes entrant : « Nous voici, mais
» nous devons fermer les yeux, parce que
» nous n'avons pas encore vu un homme

(1) Les femmes Soulima cachent leur visage quand elles mangent ou boivent en présence des hommes; elles ne se hasardent jamais à prendre même la plus petite liberté sans y être autorisées.

» avec une peau blanche. Nous venons
 » pour lui faire des honneurs ; nous ve-
 » nons pour lui chanter le grand Assana
 » renommé dans la guerre, et le héroïque
 » Yarredi son vaillant frère. »

Alors le guiriot fut rejoint par dix femmes vêtues d'une manière bizarre, en belle toile ; des bracelets, en verroteries de différentes couleurs, entouraient leurs poignets et la cheville de leurs pieds ; leurs cheveux étaient ornés de cauris et de morceaux de drap. Le guiriot se plaçant derrière Yarredi, commença à chanter sur un air animé les louanges de ce chef ; les femmes s'unirent à lui et crièrent tellement, qu'il n'y eût pas une veine dans leur gosier qui ne fût prête à se crever. Non de ma vie je n'ai entendu voix de femmes poussées si haut ; j'en étais réellement effrayé : j'appréhendais à chaque instant de leur voir cracher le sang, surtout quand la mesure était longue, et quand elles s'efforçaient de continuer à vociférer jusqu'au dernier point

sans reprendre haleine : je craignais que la quantité de sang apportée dans la gorge, ne leur causât une suffocation presque instantanée. Je souffrais beaucoup, tout ce vacarme ne m'amusait nullement, et je fus bien aise quand il cessa. Voici ce qu'elles chantèrent; j'appris que ces mêmes paroles se répètent dans toutes les grandes fêtes publiques devant Yarredi, pour célébrer un avantage remporté par ce guerrier sur ses ennemis invétérés les Foulahs, lorsqu'une armée de dix mille hommes, commandée par Ba-Demba, mit le siège devant Falaba.

CHANT.

« Sors de ton assoupissement, ô brave
 » Yarredi (1), toi le lion de la guerre;
 » suspends ton épée à ton côté, et re-
 » viens toi-même.
 » Ne vois-tu pas l'armée des Foulahs ?

(1) Yarredi était remarquable par son caractère nonchallant et inactif.

» Regarde leurs fusils et leurs lances in-
 » nombrables, qui rivalisent d'éclat avec
 » les rayons du soleil couchant. Ils sont
 » forts et puissans; oui, ce sont des hom-
 » mes, et ils ont juré sur le Koran de dé-
 » truire la capitale du peuple soulima.

» Sors de ton assoupissement, etc.

» Le brave Tahabaïré, ton père, mé-
 » prisait les Foulahs; la crainte était étran-
 » gère à son cœur. Il porta le brandon de
 » l'incendie dans Timbo, ce repaire des
 » islamites, et, quoique défait à Hérico,
 » il refusa de quitter le champ de bataille;
 » il tomba comme un héros en encoura-
 » geant ses guerriers. Si tu es digne d'être
 » appelé le fils de Tahabaïré,

» Sors de ton assoupissement, etc.

» Le brave Yarredi se leva, il secoua
 » son attirail de guerre comme l'aigle au-
 » dacieux agite ses ailes. Dix fois il adressa
 » la parole à ses grigris, et leur jura de
 » revenir au son du tambour de guerre (1),

(1) En triomphe.

» ou accompagné des lamentations des
» guiriots (1). Les guerriers se sont écriés :
» Voyez, il sort de son assoupissement,
» le lion de la guerre; il suspend son épée
» à son côté, il redevient lui-même. »

« Suis - moi au champ de bataille, s'é-
» cria l'héroïque Yarredi; ne crains rien;
» n'importe que la lance soit aigüe, ou la
» balle prompte; ta confiance dans tes
» grigris te préservera du danger; suis-
» moi au champ de bataille, car je suis
» sorti de mon assoupissement; je suis le
» brave Yarredi, le lion de la guerre;
» j'ai suspendu mon épée à mon côté, je
» suis redevenu moi-même.

« Le tambour de guerre se fait enten-
» dre : le doux son du balla encourage
» les guerriers aux faits d'armes. Le vail-
» lant Yarredi monte son coursier; ses
» chefs le suivent. La porte septentrionale

(1) Les guiriots chantent la mort de tous les grands per-
sonnages.

» de Falaba est ouverte (1); les hommes s'é-
 » lancent avec la vitesse des léopards. Yar-
 » redi lui-même est une armée. Voyez com-
 » me il agite son épée : ils tombent devant
 » lui, ils chancèlent, ils ne peuvent se sou-
 » tenir. Hommes Foulahs vous vous sou-
 » viendrez long-temps de cette journée;
 » car Yarredi est sorti de son assoupisse-
 » ment, et lion de la guerre, il a suspen-
 » du son épée à son côté; il est redevenu
 » lui-même. »

Pendant que le guiriot et ses femmes vociféraient ces paroles, car je ne puis dire qu'ils chantaient, quoique l'air joué sur le balafo fut très-mélodieux, et que le musicien observât bien la mesure, les chanteurs ne la suivaient nullement; pendant, dis-je, qu'ils vociféraient, Yarredi prenait fièrement différentes attitudes adaptées aux paroles; à la fin il jeta un grand cri, se précipita en avant, suivi de ses guerriers

(1) C'est la porte par laquelle on va chez les Foulahs.

en masse, et représenta ce qu'il avait fait en réalité, avec tant de succès, à peu-près quatorze ans auparavant.

Cette partie du spectacle étant finie, il s'avança seul, et, l'épée à la main, s'opposa aux attaques de douze hommes armés de fusils, qui essayèrent à plusieurs reprises, et toujours inutilement, de tirer sur lui, car l'arme faisait toujours long feu: Yarredi riait secouait ses grigris comme pour braver ses adversaires; enfin les ayant tous vaincus et forcés de tomber à ses genoux, il leur commanda de tirer leurs fusils en l'air: ils lui obéirent, et à ma grande surprise aucune arme ne manqua. J'en conclus que par un tour d'adresse ils parvenaient à boucher et à ouvrir la lumière à volonté: mais quoique j'aie été plusieurs fois témoin de cet exercice, je n'ai jamais pu découvrir comment ils s'y prenaient, tant ils mettaient d'adresse à effectuer ce tour.

Cette dernière représentation d'Yarredi

termina les divertissemens de la matinée. Les différens chefs qui y avaient joué un rôle vinrent présenter leurs respects au Roi ; ils se penchaient en avant, et touchaient la terre, d'abord avec une, et ensuite avec l'autre extrémité de l'arme qu'ils avaient en main. Yarredi arriva le dernier; il commença par me prendre la main avec une cordialité et une force dont j'aurais bien voulu, à cause de ma faiblesse et de ma fatigue extrêmes, qu'il se fût dispensé, quoique satisfait intérieurement de cette marque de souvenir donnée par une vieille connaissance. Il s'adressa ensuite à l'assemblée : « Je suis fier en ce jour, dit-
 » il, en ce jour le premier où un hom-
 » me blanc est arrivé dans le pays des
 » Soulimas; le Roi et toute la nation des
 » Soulimas doivent me remercier, car
 » c'est moi qui suis cause que l'homme
 » blanc est venu à Falaba. Le Roi doit
 » rendre grâces à Dieu, et faire du bien
 » à l'homme blanc, qui le rend un plus

» grand homme que son père ou son
 » grand-père, ou qu'aucun Roi qui ait
 » auparavant régné sur les Soulimas, etc.,
 » etc. » Il ajouta une infinité d'autres belles choses dans le style ordinaire des compliments africains.

Ensuite chaque chef vint à son tour me présenter ses félicitations. Cette cérémonie terminée, je demandai au roi la permission de me retirer, car j'éprouvais tous les symptômes annonçant le prochain retour d'une attaque de fièvre. Le cheval que je montais en partant de Konkodougoré s'était enfoncé avec moi en traversant un marais ; et tombé sur le côté en faisant des efforts pour gagner le terrain solide, il m'avait précipité dans l'eau. Cet accident me causa un refroidissement désagréable, lorsqu'ensuite mes vêtemens séchèrent sur mon dos au soleil du matin. Le roi n'était pas disposé à laisser aller si vite son étranger, mais observant mon impatience, et apprenant que je me trouvais mal à mon aise,

il tira de moi la promesse de lui venir rendre visite le lendemain matin ; puis il me dit : « Bisim-Allah » (au nom de Dieu), expressions arabes qui me surprirent venant d'un prince qui n'était pas musulman ; et en les prononçant il fit un geste de la main en signe de la permission qu'il me donnait.

La maison que l'on m'avait assignée pour y loger, était éloignée d'un bon demi-mille ; je n'y arrivai qu'en traversant une foule de femmes et d'enfans ravis d'admiration, et qui me saluaient tous en répétant « *Kondja mamma* » il fallut à chaque instant faire une réponse polie : je crois que plus d'une fois on ne m'adressa la parole que pour m'entendre parler, car lorsque je répondais : « Alla Baraka, » la foule s'écriait : « Koumoulo, Fouroto Koumou- » lo ; » (Il parle : l'homme blanc parle). Ces importunités, qui dans un autre temps m'auraient amusé, me fatiguèrent et me harassèrent tellement, qu'en entrant dans

mon logis, j'étais accablé; dès qu'on eut étendu ma natte, je m'y couchai, et aussitôt je ressentis le premier frisson d'une attaque de fièvre.

Peu d'instans après, le Koungana, c'est le nom par lequel Yarredi est généralement désigné à Falaba, entra dans la cour, précédé d'une troupe de musiciens. Il venait pour me rendre ses devoirs, et en faisant danser ses gens pour m'amuser, me féliciter de mon arrivée dans la capitale; mais voyant que j'étais malade, il me témoigna son chagrin, me dit qu'il reviendrait le lendemain, et sortit.

Laisse à moi-même, je pus rester tranquille quelque temps; ma fièvre diminua, et vers l'après-midi je me sentis assez bien remis pour m'asseoir sous le portique couvert de chaume qui était devant la maison. La nouvelle de mon apparition se répandit bientôt; et la cour fut à l'instant remplie de danseurs, de musiciens et de chanteurs, et enfin, à mon chagrin extrême, des

mêmes chanteuses dont les poumons de stentor m'avaient étourdi dans la matinée. Il fallut, bon gré mal gré, non-seulement essayer une répétition du chant de guerre d'Yarredi avec son chœur diabolique, qui est l'air favori des musiciens soulimas, mais encore payer ces braillards pour leur peine: autrement, suivant l'expression de Mousah, je me serais fait une mauvaise réputation parmi les Guiriots, et c'est ce qu'un Africain redoute le plus au monde. Le son du balafo était fort agréable; le récitatif chanté par les hommes était beau, mais le chœur des femmes ne reproduisait qu'un bruit vraiment sauvage.

Après le chant de guerre d'Yarredi, ces gens chantèrent pendant près d'une demi-heure les guerres entre les Soulimas et les Foulahs; mon interprète m'en traduisit quelques phrases que voici :

CHANT:

« Les hommes de la nation foulah sont

» braves; un Foulah est seul capable de
 » résister à un Soulima; les Foulahs sont
 » venus à Falaba avec 30,000 hommes: ils
 » sont descendus des montagnes comme
 » les flots d'une grosse rivière; ils ont dit :
 » hommes de Falaba, payez, ou bien nous
 » brûlerons votre ville. Le brave Yarredi
 » a lancé une flèche barbelée contre les
 » Foulahs, et leur a dit: vous me tuerez
 » auparavant. Le combat a commencé: le
 » soleil a caché sa face, il n'a pas vou-
 » lu voir le nombre des morts. Les nua-
 » ges qui couvraient le ciel se sont fron-
 » cés comme les sourcis du Kellé-Man-
 » sa (1). Les Foulahs se sont battus com-
 » me des hommes; le fossé qui entoure
 » Falaba a été rempli de leurs morts: que
 » pouvaient-ils contre la ville de Falaba?
 » Les Foulahs ont fui, pour ne jamais re-
 » venir, et Falaba jouit de la paix. »

Dès que les amazones eurent fini leurs

(1) Le kellé-mansa ou maître de la guerre, titre du général d'armée.

chants, un homme, qui jouait d'une sorte de guitare, faite d'unealebasse, commença un air très-doux et en accompagna sa voix qui était assez belle; il se vanta de pouvoir, avec sa musique, guérir toutes les maladies, apprivoiser les bêtes sauvages, et faire danser les serpens: « si l'homme blanc, » ne le croit pas, dit-il, je vais lui en donner une preuve; » en même temps, il joua un air plus vif, et je vis un gros serpent sortir en rampant de derrière la palissade de la cour. Il s'avancait rapidement; le jongleur joua alors plus doucement et dit au reptile: « arrête-toi maintenant, tu » cours trop vite; arrête-toi, à mon ordre, et présente tes respects à l'homme » blanc; » le serpent se montra obeissant, et le musicien continua ainsi: « serpent, » il faut que tu dances, car un homme » blanc est arrivé à Falaba, et ce jour est » vraiment un jour heureux. » Le serpent se roula sur lui même, leva sa tête, se courba, se déploya, sauta, enfin exécuta plu-

sieurs autres tours dont je n'aurais pas cru un tel animal capable: le musicien finit par sortir de la cour, et le reptile le suivit. J'avoue que je ne revenais pas de mon étonnement : quant aux autres spectateurs, ils paraissaient ravis de ce qu'un noir avait pu exciter la surprise d'un blanc.

Quand je me fus retiré dans mon appartement, la danse recommença, et le bruit ne me permit de m'endormir que fort tard. Le lendemain matin, en me réveillant, je m'aperçus au son ralenti du tambour, que plusieurs des danseurs, plus obstinés que les autres à goûter un plaisir que le point du jour peut seul faire cesser chez les Africains, n'avaient pas encore mis un terme à leur divertissement.

Je me levai complètement remis le 12 juin, et je me trouvais assez bien pendant la journée pour recevoir les complimens des chefs de Sangonié et de Mousaïah, deux grandes villes appartenant aux Soulimas. Ils se présentèrent en habit de guerre; ils étaient mon-

êts sur des chevaux ornés de grigris, de grelots et de plumes, et représentèrent pendant quelque temps avec beaucoup de dextérité, leurs divers exercices guerriers. Ils me firent présent d'un taureau pour ma troupe, et m'invitèrent à leur aller rendre visite dans leurs villes respectives, ce que je leur promis, lorsque j'aurais séjourné quelque temps à Falaba. Quand ils s'en furent allés, je sentis que la fièvre revenait, et en rentrant chez moi, j'éprouvai un accès plus fort, plus long que celui de la veille; il ne cessa que dans la matinée du 13, mais je fus mal à mon aise toute la journée, et je ne pus me lever l'après-midi, tant j'étais faible et étourdi.

Je fus bien aise le 14 de me trouver mieux et assez fort. En me levant, j'appris du fils du roi, qui vint me souhaiter le bonjour, qu'il devait y avoir une grande fête à Falaba. Conformément à l'usage du pays, les habitans de la ville sont tenus de donner au roi trois jours de travail dans

l'année; l'un pour semer son riz, l'autre pour le sarcler, le troisième pour le moissonner. Aujourd'hui on devait fouir le terrain, et l'ensemencer; le son du tambour du chef se faisait déjà entendre dans différentes parties de la ville, pour appeler les esclaves et les domestiques sous leurs bannières respectives. Mon déjeuner, qui consistait en riz moulu, dont on avait fait une forte pâte, fut bientôt achevé.

Curieux de voir ce qui allait se passer, je suivis Soulimana, fils du roi, à la demeure de son père : Assana-Ayira, entouré de plusieurs de ses chefs, était prêt à me recevoir. La cour du palais était remplie de leurs chevaux hennissans et frappant le sol de leurs pieds, comme impatiens d'attendre. Le roi était le plus modestement vêtu de tous; il n'avait qu'une chemise unie, des caleçons et un bonnet de couleur brune; il avait aux pieds de grands souliers à la mauresque. Il tenait de la main gauche un arc, et de la droite, deux flèches

empoisonnées. En m'apercevant , il mit sa main sur sa bouche , marque de surprise chez les Mandingues , rit de bon cœur , et me fit signe de m'approcher de lui ; puis il me prit la main , exprima sa satisfaction de me voir bien portant , et me dit que je ne devais plus être malade , si je ne voulais pas lui faire de la peine. Ensuite , me montrant un cheval élégamment caparaçonné à la mauresque , il appela tous ses chefs en témoignage qu'il me le donnait. Les guiriots s'écrièrent aussitôt : « *kaasè kaasè !* » (c'est vrai , c'est vrai ;) et chantèrent à haute voix et longuement les louanges de la libéralité du roi ; ils le représentèrent comme le plus grand potentat de la terre , excepté le roi des hommes blancs , qu'ils reconnaissaient comme plus riche en marchandises , mais qui n'avait ni autant de chevaux , ni un si beau pays.

Le roi ne s'amusa pas à écouter ces éloges hyperboliques ; il me pria de monter sur mon cheval , et de voir s'il me con-

venait ; puis il fit une pirouette, et sortit de la Cour suivi de ses chefs, tous à cheval ; seul il était à pied. Je suivis le cortège, et je fus très-satisfait, en sortant de la ville, de voir un beau pays ouvert s'offrir à ma vue.

On parcourut environ un mille, et l'on arriva dans une vaste plaine qui s'élevait graduellement jusqu'au pied d'une montagne qui formait le fond de la perspective, et la terminait. Les broussailles avaient été brûlées récemment ; la cendre produite par leur combustion, était répandue de côté et d'autre, ce qui indiquait que la terre était préparée pour recevoir le grain. Des groupes qui comprenaient en tout près de trois mille hommes, rangés sous des drapeaux de différentes couleurs, marchaient comme des troupes de recruteurs à une foire. Les tambours, les balafos, les flûtes, les guitares, les cors faits avec des défenses d'éléphants, frappaient les oreilles de leur mélodie sauvage ; des troupes de danseurs, observaient tantôt une mesure, tantôt une

autre, suivant que leurs gestes et leurs mouvemens désordonnés leur faisaient prendre des postures différentes : c'était un spectacle d'une extravagance charmante pour un africain, surprenante pour un européen.

L'arrivée du roi fut annoncée par des décharges répétées de mousqueterie, des acclamations, le son des cors, le roulement des tambours, et les évolutions des cavaliers qui galopèrent de toutes leurs forces et exécutèrent des mouvemens avec une dextérité presque incomparable. A un signal du roi, l'ordre et le silence furent rétablis. Son feïno s'avançant harangua la multitude; son discours dura long-temps. Il exhorta chacun à travailler avec ardeur et à arroser la terre avec la sueur de son front, puisque le roi était si bon pour tous; il montra Falaba, la ville dans laquelle ils tenaient tout de sa protection. « Cette ville, » ajouta-t-il, a été bâtie par le père du roi » actuel. » Puis il indiqua trois bœufs

gras attachés à l'ombre d'un ceïba, et dit que le roi les ferait tuer pour son peuple, et que par conséquent ceux qui voulaient manger du bœuf devaient travailler.

Quand le feïno eut cessé de parler, les différentes troupes se séparèrent, et, en moins d'un quart d'heure, s'arrangèrent pour travailler avec une méthode qui m'étonna. Elles se partagèrent en deux lignes, la première de cinq cents hommes, la seconde peut-être de plus de deux mille : la première devait répandre la semence, la seconde la couvrir avec la houë. Elles continuèrent à opérer régulièrement de cette manière, et avec une telle rapidité, que l'ouvrage parut fait par enchantement plutôt que par le travail des humains. La musique et les chants des guiriots, sans lesquels rien ne se fait, soit en se divertissant, soit en se livrant à une occupation, soit en combattant, accompagna les mouvemens des laboureurs.

Pendant que la besogne s'effectuait,

j'étais assis avec le roi et une troupe nombreuse de ses chefs, à l'ombre d'un grand arbre. Tous paraissaient ravis de l'intérêt que je prenais à ce spectacle, et de temps-en-temps congratulaient le roi sur sa grande renommée, qui avait engagé un homme blanc à venir des bords de la mer pour le voir. Le roi souriait et il tournait la tête de côté; un guiriot qui s'en apercevait, commençait une chanson pour célébrer la puissance de la nation Soulima, et de son grand chef Assana-Ayira : « Les Soulimas travaillent aujourd'hui pour leur roi, dit-il, ils aimeraient mieux combattre pour lui. Pourquoi ne les mène-t-il pas au combat? Ils sont hommes comme leurs ancêtres. » Assana prit un air sérieux, il fronça le sourcil : « Assez, assez, atto, atto, cria-t-il au guiriot en se mordant les lèvres, vous me tournerez la tête comme à Yarredi; vous l'avez rendu fou, vous avez gâté sa réputation, quand

» vous lui avez conseillé de brûler Mala-
 » ghi. Allah, Allah; mon frère n'a pas
 » le sens commun; votre musique lui a
 » bouleversé l'esprit. Où est Malaghi? où
 » est Sanassi? Vous chantez la guerre et,
 » par là, vous ternirez ma renommée. At-
 » to, atto! »

Le Roi avait l'air de très-mauvaise humeur; le guiriot, quoique sa profession fût une des privilégiées, fut très-content de se glisser hors de la troupe. Comme je ne me souciais guères que ma présence causât quelque nouveau désagrément, je demandai la permission de retourner à la ville; le Roi y consentit; je montai à cheval, et en peu de temps je regagnai mon logement: je le trouvai bien approvisionné de chèvres, de volaille, d'herbes potagères, de beurre et de lait dont on me faisait présent.

Vers une heure après midi, le Roi m'envoya dire qu'il était prêt à écouter les nouvelles que j'avais apportées de Sier-

ra-Leone , ou , en d'autres mots , de tenir mon palabre. J'ordonnai en conséquence à mes gens de présenter six assortimens de cartouches , et je mis de côté les présens que je destinais au prince ; ensuite j'allai à la place du palabre : je n'y trouvai que le Roi avec quelques-uns de ses chefs : le reste de la population de Falaba était encore dans les champs. A l'instant où j'arrivais je m'aperçus que la fièvre allait me reprendre ; je le dis au Roi , pour qu'il m'excusât de ce que je serais bref dans mon exposé ; je lui expliquai que l'objet de ma venue était de lui exprimer le desir des marchands de Sierra-Leone de commercer librement avec son pays , et de lui faire connaître l'empressement du gouverneur de Sierra-Leone à entretenir des relations amicales avec son peuple , et avec toutes les nations de l'Afrique ; ensuite je lui fis voir les présens qui lui firent très-grand plaisir. Voici en quoi ils consistaient :

Un fusil à deux coups damasquiné en or, un sabre avec son fourreau en velours, et deux canardières, un fusil de chasse, deux petits barils de poudre, deux pièces de guinée bleue et deux de guinée blanche, trois pièces de taffetas, dix masses de verroterie corail, vingt masses de petite verroterie corail, quarante masses de rasade, ou petite verroterie blanche et jaune; vingt masses de verroterie bleue, deux pièces sastracondis, ou toile de coton imprimée, six pièces de mouchoirs rouges, mille pierres à fusil, deux mille cauris, un chapeau retapé bordé en or, un habit galonné, une médaille de George IV, avec une chaîne en or.

Aussitôt que tout eût été étalé, les feïnos s'avancèrent avec leurs longues baguettes, et commencèrent à célébrer la valeur considérable des présens, les richesses des hommes blancs, et la puissance d'Assana-Ayira. Tout annonçait que le discours allait durer long-temps, lorsque le Roi,

s'apercevant que je souffrais, cria aux guiriots : « Arrêtez, arrêtez ! vous en avez dit » assez ; l'homme blanc ne peut pas rester là pour entendre vos longs palabres : ces gens-là parleraient jusqu'au coucher du soleil : il n'en sera pas ainsi. Je sais que les hommes blancs ne sont pas comme les hommes noirs ; je sais qu'ils n'aiment pas les longs palabres. » Puis, se tournant vers moi, il ajouta : « Homme blanc, je te remercie de tes beaux présens ; tout ce que tu souhaites se fera. Actuellement le palabre est fini ; tu peux retourner chez toi quand tu voudras, car je m'aperçois que tu es malade. »

Cette permission de m'en aller me fut très-agréable, car je me sentais mal à mon aise ; je m'empressai donc de retourner à ma case sans attendre mes gens ; je les laissai dans la cour du palabre pour qu'ils rendissent au Roi, par des décharges de mousqueterie, les témoignages de respect

que mon indisposition m'empêchait de lui donner.

En arrivant je me jetai sur ma natte, que je ne quittai plus jusqu'au 24 du mois. J'y fus retenu par une maladie très-grave. J'essayai pendant deux jours de la combattre, ce fut inutilement; je ne pus parvenir à me procurer un soulagement convenable. Enfin, le 17, le sang se porta avec tant de force vers ma tête que j'eus le délire; je restai trois jours dans cet état sans avoir la moindre connaissance de ce qui se passait autour de moi. Le quatrième jour je commençai à recouvrer la raison, et je me réveillai incertain si j'existais encore. Ma chambre, d'où l'on avait exclu la lumière, était faiblement éclairée par la lueur des tisons mourans d'un feu qui s'éteignait au milieu de la pièce, et par la lumière triste et sombre d'une bougie qu'un nègre tenait tout près de ma tête; d'autres m'entouraient en silence, et fixaient sur moi leurs regards inquiets.

Mon fidèle domestique Mohammed m'apprit tout ce qui s'était passé durant mon délire ; j'en fus péniblement affligé, et aujourd'hui je n'y songe encore qu'avec horreur. A mesure que je devins plus calme, je m'aperçus qu'un médecin du pays m'avait appliqué des ventouses aux tempes, opération qui, en écartant la cause du délire, dut me rendre l'usage de mes facultés intellectuelles. La manière dont ces gens s'y prennent, est simple et ingénieuse. On scarifie d'abord la peau avec un rasoir bien affilé, puis on place sur l'endroit ainsi préparé, une petite callebasse de laquelle on chasse l'air en la chauffant. La congestion du sang avait été si forte, et avait duré si longtemps, que l'opérateur ne put réussir qu'à extraire du sang coagulé ; j'ai ainsi tout lieu de présumer que le procédé employé par le docteur nègre, me sauva la vie. Je m'empressai de m'humilier devant mon créateur, et de le remercier de m'avoir sauvé d'un danger si imminent.

Je m'informai à mon interprète de la date du mois ; il m'instruisit du nombre de jours pendant lesquels j'avais été insensible ; à mon retour à Sierra-Leone, je trouvai le compte exact. Durant ma maladie, mes observations météorologiques furent discontinuées ; ce qui me chagrina le plus, fut de penser à mon chronomètre qui avait dû s'arrêter, puisque seul j'étais en état de le monter. A mon arrivée à Falaba, je n'avais pas pu faire une seule observation ; j'avais différé de jour en jour la vérification de la marche de cette montre, j'avais des raisons de croire qu'elle éprouvait de l'altération, et j'espérais m'en assurer dans cette ville. Quand je l'eus montée, et que j'eus fait des observations, je reconnus qu'elle avançait de 46 secondes ; s'il en avait été de même auparavant, je dois m'être plus avancé à l'est que je ne l'avais supposé.

CHAPITRE VI.

Séjour à Falaba. — Reconnaissance de la source de la Rokelle. — Arrivée des envoyés de Sierra-Leone.

MA santé se rétablissait de jour en jour ; et le premier juillet je fus enfin en état d'écrire à mes amis de Sierra-Leone. Je leur donnai quelques détails sur mon arrivée à Falaba , et je leur annonçai que j'allais poursuivre dans peu ma route vers l'est. Deux Soulimas , laissés en arrière dans le Mandingue par Yarredi, et qui étaient parvenus à gagner Sierra-Leone, m'avaient toujours accompagné depuis mon départ ; ils consentirent à porter mes dépêches, et s'engagèrent à revenir à Falaba aussitôt que les circonstances le permettraient. Je leur donnai du tabac, des habits et une petite pacotille, pour les défrayer de leur voyage ; et ils nous quittè-

rent le 1^{er} juillet avec l'intention de se diriger vers l'ouest pour atteindre Malacouré.

Je me trouvai assez bien le 11 juillet pour monter à cheval et tenter une petite excursion jusqu'à Sangouia, ville considérable sur les confins du Foutah-Diallon, à dix milles environ de Falaba. Je partis à six heures du matin, accompagné de mon interprète Mousah, et d'une garde de huit hommes, dont quatre Soulimas. Après avoir, pendant quatre heures, parcouru dans la direction du N. N. O., un pays très-bien cultivé et entrecoupé de montagnes et de vallées, nous atteignîmes Sangouia. Cette ville, que l'almami Abdoulkhadour assiégea inutilement en 1820 avec une armée de 10,000 Foulahs, et devant laquelle il perdit une bonne partie des siens, occupe à-peu-près un quart de mille; elle est située dans une grande plaine environnée de montagnes disposées en amphitéâtre; elle est bien bâtie, très - propre, et entourée

d'un mur épais et très-élevé, construit en terre et percé de meurtrières. Sangouia me parut assez bien fortifiée pour se défendre contre des ennemis qui ne se servent ni de canons, ni d'échelles, et qui estiment bien plus la bravoure individuelle que les résultats de la force calculée. Nous y entrâmes sur les dix heures du matin ; nous fûmes dix minutes à parcourir les défilés ou rues avant de parvenir à l'habitation du chef ou setigghé, qui nous reçut avec les cérémonies ordinaires. Le commandant en second est un beau jeune homme de six pieds deux pouces ; il se nomme Édrissa. Il est probable que, si son supérieur vit trop long-temps, il n'attendra pas sa mort naturelle pour s'emparer du pouvoir. C'est un des premiers favoris du roi de Falaba : son influence dans le pays est extrême ; il est d'ailleurs beaucoup plus riche et plus libéral que son chef ; qualités inestimables aux yeux des Africains. Son éloge est dans la bouche de tous

les guiriots , et il sait reconnaître à-propos le dévouement qu'on lui porte. Il nous reçut affectueusement ; il nous offrit un mouton et une chèvre, et nous donna plusieurs autres objets, quand nous fûmes de retour à Falaba. L'après-midi , je parcourus une partie de la ville : elle est généralement bâtie avec goût. La demeure d'Édrissa me frappa plus que tout le reste : elle se compose de deux bâtimens de forme ronde , placés l'un dans l'autre, et dans lesquels on entre par deux arcades couvertes : à l'extérieur , les murs sont ornés de figures hiéroglyphiques en argile blanche ; et les portes , en bois sculpté, sont fermées de serrures. Ses femmes , très-proprement vêtues de toile rayée ou bleue , étaient occupées , dans l'intérieur , à divers travaux de ménage ; plusieurs d'entre elles battaient du riz dans de grands mortiers de bois ; d'autres pétrissaient , avec de la farine d'arachide et du miel , une sorte de pain nommé kannia ; d'autres

préparaient le bois pour le foyer ; des enfans jouaient entre eux et cherchaient à imiter leurs mères ; souvent ils leur dérobaient un peu de riz qu'ils s'empressaient de donner aux moutons, aux chèvres ou aux volailles dont ils étaient entourés. Cette scène offrait, dans son ensemble, l'image d'un bonheur domestique dont j'ai vu peu d'exemples dans ces contrées. Édriッサ ainsi que le chef me pressèrent beaucoup de rester plusieurs jours à Sangouia ; mais ne voyant aucun avantage dans ce séjour, ayant d'ailleurs beaucoup d'affaires à terminer à Falaba, je fus obligé de résister à leurs instances ; et comme j'avais l'intention de partir à la pointe du jour, je leur fis ma visite de départ dans la soirée.

Nous étions tous en mouvement le 12 juillet de très-bonne heure : nous espérions sortir de la ville sans être observés ; mais je fus bien surpris, en arrivant aux portes, de rencontrer le setigghé et Édriッサ accompagnés d'un grand nombre d'habitans,

qui déchargèrent leurs armes et exécutèrent diverses évolutions, ce qu'ils recommencèrent plusieurs fois pendant tout le temps qu'ils nous accompagnèrent dans la plaine. Enfin le moment de notre séparation étant arrivé, le chef et moi nous nous quittâmes en nous serrant la main; je le remerciai, lui et ses gens, de leur politesse, et je leur promis de leur envoyer un présent. Comme il faisait alors un brouillard épais, je mis mon cheval au galop, et, laissant mon monde en arrière, j'arrivai sur les 8 heures à Falaba. Cette capitale avait presque à mes yeux le charme du pays natal: après un jour d'absence, j'éprouvai en la revoyant cette espèce de bonheur que l'homme ressent en rentrant sous le toit paternel. Cette sensation était due, sans doute, à la bonté des habitans et aux soins qu'ils prirent de moi pendant ma maladie: il m'est doux de leur en témoigner ici ma reconnaissance, et d'avouer que j'ai passé plusieurs jours vraiment heureux au milieu

de ce peuple sauvage, sans regretter, sans désirer même les plaisirs des capitales de notre Europe. Le Roi de Falaba me félicita sincèrement sur mon retour : il avait eu des craintes sur ma réception à Sangouia ; mais instruit et satisfait de ce qui s'était passé, il me pressa vivement de rentrer chez moi et de prendre quelque chose, en m'ajoutant qu'il n'avait pas envie de me voir encore malade ; bientôt ma case fut remplie de nouveau de tout ce que le pays produisait de meilleur.

Le 13 juillet, mes forces étaient entièrement revenues, et avec elles tout mon désir, toute mon impatience de continuer ma route vers l'est. Je savais que la source du Niger ne pouvait pas être éloignée ; je désirais ardemment d'en mesurer la hauteur au-dessus du niveau de la mer, et de déterminer si cette élévation était suffisante pour permettre aux eaux du fleuve de s'écouler dans le Nil vers l'est. Pour la première fois depuis mon arrivée, je sonдай

le Roi sur cette tentative : sans entrer dans le détail de mon projet, je me bornai à lui dire que je pensais qu'il existait une grande rivière vers l'est, que mon intention était d'aller à sa recherche, et qu'ayant beaucoup de pouvoir, il lui était facile de me procurer un guide dans le pays. A ces paroles, le Roi fit entendre l'exclamation : « *Allah akbar* ; » il me considéra attentivement pendant quelques instans, secoua la tête et s'écria : « homme blanc, la chose » est impossible : je suis en guerre avec » les peuples du Kissi, contrée d'où sort » la rivière ; les hommes de ce pays, en ap- » prenant que tu arrives du mien, te tue- » ront à l'instant. » Je lui répliquai que je risquerais volontiers ma vie s'il voulait me donner la permission de traverser ses états, et me fournir un conducteur. Voyant qu'il ne cédait pas à mes instances, je le quittai un peu fâché, mais bien résolu de ne point abandonner mon projet ; je revins même à la charge dans l'après-midi.

ainsi que le jour suivant , mais encore sans succès. Cependant le lendemain , après l'avoir pressé de nouveau de consentir à mes desirs , il s'engagea à dépêcher deux hommes vers un chef des frontières nommé Ousouf , son allié , et dont la ville touchait au Dialiba ; il me promit que , dans le cas où cet Ousouf consentirait à lui remettre son fils en otage comme garantie de ses bonnes dispositions pour moi , il n'apporterait plus d'obstacles à mon départ ; « car » tu es mon étranger , me dit-il , et je dois » veiller à ta sûreté. »

Le 15 , je fis au roi la proposition de partir de suite moi-même pour la ville de son allié Ousouf ; je lui assurai que si ce chef pensait qu'il fût dangereux de pénétrer plus avant , j'abandonnerais toute poursuite ultérieure , et je retournerais à Falaba : cette tentative me faisait gagner du temps , car j'en étais au second mois de mon séjour dans le Soulimana , et je ne pouvais pas y rester davantage. Le

Roi se mit à sourire de mon impatience et répondit froidement que je devais attendre le retour de ses envoyés, et qu'alors il s'expliquerait mieux. J'eus de la peine à cacher mon mécontentement ; car mon activité naturelle était revenue avec ma santé. En traversant le Kouranko, j'avais appris de deux natifs du Sangara que la source du Dialiba n'était qu'à 3 journées de Falaba : aux questions que je fis à ce sujet à Semba, on me répondit qu'on n'y arrivait qu'après 6 jours de marche ; et à Falaba, les personnes qui en étaient le mieux instruites, m'assurèrent qu'il fallait 12 jours pour y parvenir par un chemin non direct. Je devais donc partir, dans la crainte qu'un plus long délai n'augmentât la distance à parcourir ; ce qui aurait pu me faire abandonner ce voyage, car j'en avais déjà assez de motifs, tant à cause de l'état de l'atmosphère (nous étions alors au milieu de la saison pluvieuse), qu'en raison du peu de temps que mes instructions m'ac-

cordaient, et de la faiblesse de ma santé; à quoi il faut encore ajouter les dispositions peu favorables du Roi. Ces réflexions, les conversations que j'eus avec ce dernier, au sujet de la traite des noirs, l'inspection de la ville et les détails que je pus recueillir sur l'histoire des Soulimas, nous conduisirent jusqu'au 28, époque où les messagers revinrent de leur mission vers Ousouf, amenant trois guides pour me servir d'escorte jusqu'à la ville de ce chef. Je déterminai la latitude de Falaba à $9^{\circ} 49' N.$, par une hauteur de la lune que je pris le 29 au soir, et comme Timbo n'est qu'à 3 petites journées au N. N. O., je place cette dernière ville à 30 milles plus au N. qu'elle n'est marquée dans la carte de Watt et Winterbottom.

Le 30 juillet, ayant enfin reçu du Roi la permission de continuer la recherche du Niger, je fis les préparatifs nécessaires du départ, qui eut lieu le lendemain matin. J'appris de mes guides qu'il n'existait pas

de route directe traversant le Soulimana, et que nous serions obligés de marcher d'abord vers le sud, pour revenir ensuite au nord, en traversant le Kouranko, ce qui nous prendrait cinq jours; tandis que s'il avait été possible de suivre une ligne droite, nous aurions terminé notre voyage en deux jours. J'allai présenter mes hommages au Roi, vers les sept heures du matin; j'arrivai sans en être vu, et pendant qu'il était en prière; il parut confus, et me recommanda de ne dire à aucun de ses gens que je l'avais trouvé priant, ce qui était contraire aux lois de la nation qu'il gouvernait. C'est alors que j'appris pour la première fois, qu'il avait été élevé à Labey, dans le Foutah-Diallon; qu'il avait été instruit dans la loi de Mahomet, ainsi qu'Abdoulkhadour iman de ce pays; que s'il portait des grigris, c'était pour plaire aux Soulimas, mais qu'il n'y avait aucune confiance; ce qui m'expliqua la raison pour laquelle il n'aimait pas les guiriots. Je le prévins que

mon intention était de partir de bonne heure le lendemain ; et j'avouerais qu'en recevant ses adieux, je me livrais à l'espérance de pénétrer bientôt plus avant dans l'intérieur de ce vaste continent africain. Après avoir passé une nuit sans beaucoup de repos, je vis enfin arriver l'aube du jour avec un plaisir qu'il serait impossible d'exprimer. Je partis, peu après, accompagné de quatre de mes gens ; mais à peine étions-nous en route, qu'un messager du Roi vint nous prévenir qu'il voulait nous voir à l'instant. Quoique très-contrarié, mais voyant que toute opposition serait vaine, j'ordonnai à mes gens de retourner vers notre logis ; j'étais bien convaincu que de nouveaux obstacles allaient m'être opposés, et je me dirigeai vers la maison du Roi, l'esprit inquiet et préoccupé de cette idée. A mon arrivée, il se mit à rire aux éclats, et parut traiter la chose beaucoup plus légèrement que mon désappointement ne semblait l'autoriser. Voyant à la fin que

j'étais loin de partager sa gaîté, il changea de manière, et m'ayant invité à m'asseoir près de lui sur une peau de mouton, il me dit qu'il avait l'intention de me faire plusieurs demandes. Nous gardâmes quelque temps le silence; le Roi occupé à défiler son chapelet, et à marmoter des prières; et moi, à réfléchir sur sa conduite : il le rompit enfin, en me demandant comment je comptais payer mes dépenses en route? Je répondis à cette question, en lui faisant l'énumération des marchandises que j'emportais : « Eh quoi! tu n'as point de tabac? » — Non. — Point de sel? — Non. — *Alla* » *akbar!* avoir la pensée de traverser le » Kouranko sans tabac ni sel! Les habitans » te forceront à rebrousser chemin; ils se » moqueront de moi, et s'imagineront que » je leur envoie un blanc pour leur jouer » quelque tour. Non, mon étranger blanc, » tu ne peux traverser un pays sans tabac » ni sel : j'en appelle aux gens d'Ousouf, » mes paroles sont-elles vraies ou non? »

» — Elles sont vraies, répondirent-ils. —
 » Je vois bien, dis-je alors, que je ne pour-
 » rai jamais pénétrer dans cette contrée,
 » et qu'il me faut retourner. Je suis resté
 » assez long-temps à Falaba; j'ai tenu la
 » promesse faite à Yarredi, en établissant
 » une communication entre la côte et ton
 » pays; que tous ceux qui desirent faire le
 » commerce se préparent à m'accompa-
 » gner. — Un instant, reprit le Roi, tu
 » es trop vif: tu iras vers le Dialiba, mais
 » pas aujourd'hui; nous te pourvoirons
 » de sel et de tankara, au lieu de tabac, et
 » tu poursuivras alors ta route, comme il
 » convient à un homme blanc. Attends
 » que je sois prêt, et que j'aie tout préparé
 » moi-même. A ton retour du Dialiba,
 » les marchands d'ici, et ceux du Sangara,
 » seront prêts à t'accompagner à Sierra-
 » Leone. » Cette assurance termina notre
 conversation, et je retournai dans mon
 ancien logement reprendre mes occupa-
 tions, qui consistaient à m'informer, au-

près des vieillards , de l'histoire du pays.

Le 3 août, une caravane de plus de soixante marchands fit son entrée à Falaba : elle venait de Kovia , sur les bords du Falico , l'un des affluens du Niger. La caravane apportait une quantité considérable d'ivoire et d'or, à échanger pour de la poudre, du tabac, de la verroterie et du drap. Comme il n'avait point existé de communication directe entre leur pays et Falaba depuis plus de quarante ans, ces marchands avaient trouvé beaucoup de difficultés à se frayer un chemin à travers les hautes herbes et les broussailles qui couvrent les contrées intermédiaires, et plusieurs fois même ils s'étaient égarés. Malgré ces difficultés, leur voyage n'avait duré que huit jours. J'obtins plusieurs renseignemens utiles sur les sources du Niger, que deux de ces marchands avaient visités depuis peu d'années. Ils m'apprirent qu'on pourrait s'y rendre de Falaba en trois jours de marche, sans les

dangers que l'on court à voyager parmi les peuples du Kissi; ce qui fait que personne ne peut risquer de traverser leur pays sans une bonne escorte. Ces peuples ne quittent jamais leurs frontières, réduisent en esclavage, ou tuent même tous les étrangers qui les dépassent. Ils n'ont pas d'autre commerce que celui des esclaves qu'ils vendent aux habitans du Sangara, en échange de sel, de tabac et de toiles du pays. Leur barbarie est telle, que pour le moindre motif ils vendent aussi leurs parens, leurs femmes et leurs enfans (1).

(1) Plusieurs centaines de ces sauvages pris sur les navires qui faisaient la traite, et rendus à la liberté par les Anglais, sont à présent fort bien établis dans un beau village, à quatre milles de Freetown. Le gouvernement les a nourris et habillés jusqu'au moment où ils ont été capables de se pourvoir eux-mêmes par leur travail : ils sont actuellement à leur aise, et jouissent de la liberté individuelle et de celle de leurs propriétés. C'est d'après les mêmes principes d'humanité qu'ils ont été convertis au christianisme par les soins des missionnaires. Tous aujourd'hui savent lire et écrire. C'est ainsi que les gouverneurs anglais cherchent à étendre l'influence de leur patrie sur ce vaste continent; la marche qu'ils suivent et les mesures qu'ils prennent pour parvenir à

Voici la route que l'on suit de Kovia au Niger :

Jusqu'à Bombokora.	6 heures.
Kouémandé-Bokora	6 heures.
Berreba.	6 heures.
Ouorobabba.	4 heures.
Yarankorra.	2 heures.
Nerrekorro.	2 heures.
Mensakoulako.	3 heures.
Mamboia et à la source du fleuve.	} 3 heures.

Lorsque les marchands de Kovia eurent répondu aux différentes questions que je leur adressai, ils voulurent, à leur tour, savoir quelque chose du pays de l'homme blanc ; ils témoignèrent beaucoup d'étonnement de ce que je leur racontai : lorsque je leur dis que l'herbe la plus haute de l'Angleterre ne venait pas au-

ce résultat sont, il faut l'avouer, aussi politiques que généreuses et humaines.

dessus de la ceinture, ils me demandèrent comment on parvenait à couvrir nos maisons ; je leur en dessinai une, en leur indiquant qu'elles étaient couvertes d'une sorte de pierre mince ; ils parurent n'en rien croire, et je ne parvins à les convaincre que quelques jours après, en leur montrant un fragment d'ardoise, et en leur expliquant de nouveau la manière de l'employer.

Le 8 août, il y eut une grande réunion des anciens, et des différens chefs de Falaba. Il s'agissait de décider s'il ne convenait pas de faire marcher une armée contre les habitans du Limba. Il paraît que le roi de Falaba manquait d'huile de palmier, et de quelques esclaves, pour payer les présens qu'il avait reçus de plusieurs Mandingues, et comme le Limba pouvait lui fournir ce dont il avait besoin, on voulait forcer les Limbans à les livrer. Après une séance assez longue, le conseil décida qu'une expédition contre le Limba était absolument né-

cessaire. Yarrédi eût le commandement en chef de l'armée; Bokari, son plus jeune frère, et Soulimana, un des fils du roi, furent employés sous lui, comme généraux de division. Falaba devait fournir 3,000 hommes, Sangouia 2,000, Mousaiah, Semba et Kovia, 2,000 autres. Les ordres de marche et de réunion de ces différentes divisions, furent données d'une manière si méthodique et si régulière, qu'évidemment de pareils ordres étaient fréquemment expédiés. Plusieurs des motifs produits par les feïnos, pour stimuler les Soulimas à la guerre, étaient vraiment curieux: ces orateurs vantèrent longuement les vertus particulières de l'huile de palmier, ses qualités nutritives et excellentes pour la préparation des mets, sa propriété inestimable de produire de la lumière dans tous les temps, lors même que le soleil refusait la sienne; mais par-dessus tout cela, son efficacité merveilleuse pour adoucir la peau et faire disparaître les rides de la

vieillesse ; elle embellissait leurs femmes , qui , sans cette huile , voyaient leur peau se gercer.

Ils en appelèrent à tous ceux qui étaient présents, pour déclarer s'ils ne désiraient pas plutôt avoir femmes belles et jeunes, que laides et vieilles. Le Limba, ajoutaient-ils, possède en abondance cette huile merveilleuse, et si Dieu n'a pas permis que le Soulimana produisît des palmiers ; il a donné à ses habitans la puissance nécessaire pour aller prendre l'huile partout où il leur conviendra.

Ces harangues remplirent presque toute la journée, et le Roi, les chefs et le peuple les écoutèrent avec beaucoup d'attention ; enfin ce ne fut que très-tard que la guerre fut résolue.

Le 10 août, je fis une excursion vers Kolia village de 400 maisons à peu-près, et qui renferme 800 habitans ; sa situation est au sud-est de Falaba, dans une vallée fertile, bien cultivée et environnée de mon-

tagnes; vers le sud, le Baba Tamba élève son sommet de granit, composé principalement de spath calcaire, de mica et d'une petite portion de quartz. Sa base est environnée d'arbrisseaux, de broussailles, etc., etc., qui croissent jusqu'au tiers de la hauteur. On rencontre alors une herbe très - forte et touffue que je ne me souviens pas d'avoir observée ailleurs, mais que mon ignorance en botanique m'empêcha de classer et de décrire. Le lendemain, je grimpai sur cette montagne, et, parvenu à son sommet, j'eus devant les yeux l'aspect le plus riche et le plus varié; de grandes et fécondes vallées se présentaient couvertes de paturages et de riz; l'on distinguait au milieu de la plaine des bouquets d'arbres répandus de tous côtés, de jolis villages et un grand nombre de fermes ombragées de verdure. La température à midi était à 72° Fahrenheit : ici j'eus l'occasion de reconnaître l'hospitalité du Souliman qui m'avait reçu chez lui. En

témoignage de la joie qu'il éprouvait de voir un blanc dans son village, il tua un jeune bœuf pour moi et mes gens, suivant l'usage il en réserva le quartier droit de derrière pour son souverain, et il le lui envoya par un exprès : c'est un espèce de droit établi au profit du Roi sur tous les animaux que l'on tue à une journée de sa capitale.

Les troupes du Soulimana sortirent de Falaba le 15 août ; elles formaient trois divisions sous les ordres de Yarredi ; j'ai lieu de croire que la population de la ville n'excède pas 10,000 ames, d'après l'aspect désert qu'elle prit après le départ de l'armée ; il n'y restait plus que les vieillards, les femmes et les enfans ; cependant le Roi peut en cinq ou six jours rassembler 10,000 soldats sous les armes, car lorsqu'il fait entendre le tambour de guerre, tous les hommes doivent se rendre près de lui.

Le 16 août, ayant recueilli toutes les notions que l'on pouvait me fournir sur

le pays, j'éprouvai de nouveau le desir d'entreprendre mon voyage du Niger; ce desir même allait jusqu'à l'impatience; j'avais attendu le retour des messagers de Sierra-Leone, qui aurait dû avoir lieu de puis long - temps; ils m'apportaient sans doute un supplément de tabac que j'avais intention de faire servir à lever les obstacles de ma nouvelle entreprise: je desirais encore leur arrivée par d'autres raisons non moins importantes; mon séjour à Falaba s'était tellement prolongé que mes habits étaient complètement usés et que je fus obligé de les remplacer par le costume du pays; j'étais donc obligé, ou de marcher sans souliers, ou d'attacher à mes pieds des espèces de sandales mandingues qui me préservaient à peine des blessures. J'étais certain que mes commissionnaires m'apporteraient tout ce qui me manquait, ayant expressément recommandé à un de mes amis de Sierra-Leone de les en charger; l'idée d'une souffrance plus longue

n'était certainement pas faite pour tranquilliser un esprit aussi actif que le mien.

A la chute du jour, je commençai à croire que je ne les reverrais jamais ; je me déterminai donc à renouveler mes instances auprès du Roi pour obtenir la permission de partir, au hasard de me frayer moi-même le chemin que j'avais à suivre. J'eus bientôt l'occasion de lui parler ; je lui dis que la saison étant parfaitement belle, et qu'ayant fait l'acquisition d'une certaine quantité de tankara et de sel pour pourvoir à mes dépenses, je desirais obtenir sa permission pour aller visiter la grande rivière.

Le roi me fit comme à l'ordinaire beaucoup d'objections, mais voyant à la fin (pour me servir de ses propres expressions), que mon cœur soupirait après l'eau, il m'accorda à regret la permission de partir le 19. Le lendemain, il m'entretint longuement sur l'objet de mon voyage, et me donna plusieurs bons

avis que j'étais destiné à ne pas pouvoir suivre.

Il me dit qu'en arrivant dans la ville d'Ousouf, je devais rester tranquille pendant deux jours sans faire aucune mention de la rivière; il ajouta que lorsque j'en parlerais, il fallait m'en tenir à demander seulement le nom qu'elle portait, puis m'enquérir des lieux d'où elle venait, et qu'enfin, après l'avoir appris, j'annoncerais, mais avec toutes les précautions convenables, et d'un air indifférent, pour ne point laisser percer mes intentions et mes desirs, que j'aurais du plaisir à visiter cette contrée. Il m'assura que ma personne serait en sûreté pourvu qu'Ousouf voulût m'accompagner, mais qu'il fallait plutôt patienter que de presser sa détermination, et qu'enfin je devais abandonner mon voyage si le peuple venait à murmurer, parce que s'il supposait que j'avais le dessein de pratiquer quelque sortilège à la source de la grande rivière, et de con-

duire l'eau salée sur leurs champs, je courrais grands risques.

J'avais eu assez souvent l'occasion de remarquer combien l'Africain est soupçonneux, et de combien de précautions un voyageur doit s'environner, pour ne point éveiller ses méfiances, ni se créer des difficultés sur sa route. Je fus frappé de la conformité de mes précédentes observations, avec les remarques de ce chef exempt des préjugés ordinaires du peuple, et qui comprenait parfaitement les avantages de notre état social, sur celui de son pays; cela me prouva de nouveau que c'était un homme plein d'un sens droit et d'une pensée profonde; ses utiles avis se gravèrent dans ma mémoire, bien résolu que j'étais à ne point les négliger.

Je devais partir le 19, mais un homme qui m'avait promis de me faire des espèces de souliers pour la route, m'ayant manqué de parole, je fus obligé de l'attendre. Dans la journée le roi essaya de nouveau

de me retenir. Ce fut inutilement ; il me trouva prêt à combattre les difficultés qu'il pouvait faire naître : « comment me dit-il, » traverseras-tu les grandes rivières sans » un *nyancanta*? — J'ai le projet de les tra- » verser à la nage, aidé par des calebasses. » — *Allah ackbar !* Il y a des fondrières » profondes sur la route, dans lesquelles » tu enfonceras jusqu'au cou ; comment » parviendras-tu à les franchir? — Je fe- » rai ce que font les habitans du pays, et » si cela ne me réussit pas, j'abattraï des » arbres que je mettrai sur les précipices, » et je marcherai sur leurs branches; mais » je te le répète une fois pour toutes, mon » cher Assana-Ayira, qu'une rivière de » feu ne serait pas capable de m'arrêter, » si tu as la bonté de me donner la per- » mission de partir. » — « *Alla haoula !* » *Taha* ; Dieu est tout puissant, pars. » Peu de temps après il me quitta. Vers le soir il m'envoya deux hommes qui prétendaient arriver du Sangara, et qui étaient

probablement d'accord avec lui pour m'effrayer sur les difficultés de la route : ils me dirent que deux villes que je devais traverser étaient en guerre ; que les habitans faisaient prisonniers tous ceux qu'ils pouvaient prendre, et qu'ils me retiendraient jusqu'à ce que je pusse leur fournir de la poudre et des armes. Les desirs du Roi eussent été remplis si j'avais ajouté foi à cette histoire ; mais comme je la croyais fausse, je me contentai de remercier ceux qui me l'avaient racontée, et j'envoyai en même-temps un de mes gens présenter mes respects au Roi et l'instruire que je quitterais certainement Falaba au point du jour.

J'étais habitué à peu dormir, je fus sur pied avant le lever du soleil, et tout en cheminant vers l'avenue qui conduit à la porte de la ville, je m'abandonnai à l'espérance d'un plein succès ; toutefois les récits que l'on m'avait faits de la distance du Niger étaient si vagues et si contradictoires

que je ne savais pas positivement quel chemin il fallait suivre : mais j'espérais que si Assana-Ayira ne s'y opposait plus, ces doutes cesseraient bientôt par mes propres observations. L'idée de nouveaux obstacles s'éloignait de ma pensée ; nous marchâmes rapidement pendant cinq heures vers le S. E. ; et nous fîmes halte à Kanasina village soulima situé sur les frontières du pays.

Pendant que nous déjeunions avec du riz écrasé, un messager du Roi de Falaba fut introduit dans ma hutte. Après les salutations ordinaires, il me dit que le Roi l'envoyait pour savoir comment j'avais passé la nuit. Je remerciai sa majesté de son attention. « Le Roi désire savoir si » tu n'as eu aucun rêve la nuit der- » nière ? » Quoique la question fût assurément très-étrange, je répondis que non. « Mais, continua le messager, le Roi a » eu un très-mauvais rêve à ton sujet, et » il m'a de suite dépêché pour te ramener » à Falaba. » Toute espèce de remontrance

était vaine ; j'ordonnai aux trois hommes de ma suite de se préparer à me suivre. Jamais accident ne m'a fait plus de peine. Nous reprîmes lentement le chemin de Falaba, où nous n'arrivâmes que très-tard.

M'étant reposé quelques momens , je me rendis chez le Roi. Il était assis à côté de son confident Noumo ; tous deux paraissaient très - sérieux. Je m'assis également. Après un silence de quelques instans , je lui demandai ce qu'il désirait. Comme à son ordinaire , il commença par une exclamation arabe , exprimant le pouvoir du Tout - Puissant ; il me répondit qu'ayant eu un rêve très - fâcheux , il avait éprouvé beaucoup d'inquiétudes à mon sujet, car le sadouk (1) lui avait appris que s'il me permettait de visi-

(1) On couvre le sol d'une certaine quantité de sable fin ; on y trace au hasard un certain nombre de figures hiéroglyphiques, qui, examinées par les anciens, leur servent à prédire les événemens futurs.

ter la grande rivière, il ne me reverrait jamais. Un de mes gens ayant fait un rêve semblable au sien, était venu le trouver de grand matin, et l'avait prié, à genoux, d'arrêter l'homme blanc avant qu'il ne fût trop tard. C'était donc pour ma propre conservation qu'il avait envoyé des ordres pour mon retour, et non par un autre motif. Il termina par me supplier de différer mon voyage jusqu'à ce que les armées fussent revenues de la guerre, et qu'il pût me donner une forte escorte pour me protéger. Ce fut en vain que j'entrepris de lui persuader que les rêves n'étaient que la répétition des idées qui nous occupent le jour, et que nous autres blancs nous interprétons toujours contradictoirement les songes; il persista, et je crois qu'il ne voulait pas être détrompé. Me voyant déterminé à tenter l'entreprise, il me demanda qu'elle réponse il ferait aux blancs s'ils venaient à lui demander compte des accidens qui pou-

vaient m'arriver? Je lui dis alors que ma vie m'appartenait, et que mon infortune n'empêcherait pas le gouvernement de Sierra-Léone de lui témoigner les mêmes sentimens d'amitié.

Se voyant pressé, il se retrancha dans son autorité, et me déclara que je devais attendre qu'il eût jugé le temps convenable. Il paraît qu'à cet ordre, je ne pus cacher ma mauvaise humeur, car avant que je fusse hors de sa présence, il dit à son noumo, et en langue diallonkè, qu'il pensait que mon interprète ne connaissait pas :
 « Ces blancs sont des hommes extraordi-
 » naires; en voici un qui me quitte en
 » colère parce que je lui sauve la vie, en
 » l'empêchant d'aller chez de malheureux
 » sauvages, parmi lesquels je ne voudrais
 » point me risquer, bien que je fusse suivi
 » de la moitié de Falaba.

Tout découragé que j'étais, je n'abandonnais cependant pas l'espoir de vaincre ce nouvel obstacle, et dans mes visites ma-

tinales, j'en parlais toujours au Roi. Il m'avoua à la fin, que le principal motif de son opposition à mon départ, (et c'était peut-être le seul), c'est qu'il allait se trouver en guerre avec quelques uns des états que je devais traverser, particulièrement avec le Kissi, son ennemi juré, depuis la tentative qu'il avait faite d'envahir ce pays, peu-après son avènement au trône. « Lorsque les hommes du Kissi » rencontrent mes sujets, ils leur coupent » la gorge, ce que les miens font de leur » côté, quand ils peuvent les surprendre. » Je suis honteux de ne te l'avoir point » encore dit, ajouta-t-il; je vois que tu » desires aller à Tembie, et si je n'avais pas » eu l'envie de paraître *grand* à tes yeux, » il y a long-temps que je t'aurais avoué » que je n'avais pas le *pouvoir* de t'y » envoyer. » Quelque pénible que me fût cette confidence, elle me soulagea, car depuis plusieurs semaines, j'étais si cruellement tourmenté de cet état d'incer-

titude, que j'en serais infailliblement tombé malade. Tout en perdant l'espoir de visiter les sources du Niger, j'étais bien convaincu que si j'avais eu le temps et si j'avais réuni auprès de moi ceux qui m'avaient accompagné depuis Sierra-Leone, je serais parvenu à lever tous les obstacles.

J'ai reconnu que les dispositions que l'on prend pour accélérer une expédition au cœur de l'Afrique, sont les causes principales qui la font échouer, et quoique bien convaincu d'avance de cette vérité, je fus tellement pressé par le temps, que j'ai été forcé d'agir d'une manière contraire à celle que je croyais la meilleure. Il y avait déjà plus de deux mois que le terme qui m'avait été fixé par le Gouverneur de Sierra-Leone était expiré; rien ne m'autorisait à rester davantage dans le Soulimana; je devais me rappeler que le but de mon voyage n'était pas les découvertes, mais qu'il avait pour objet de donner plus d'extension au commerce de Sierra-Leone, de mettre nos pos-

sessions en relation avec des contrées que l'on supposait riches, et qu'enfin mon excursion au centre de l'Afrique n'avait été entreprise qu'à mes propres sollicitations. L'intérêt des négocians de notre colonie ne me permettait pas non plus de rester plus long-temps à Falaba; ils m'avaient confié des marchandises d'une valeur considérable en retour des produits du pays, et ils attendaient la perspective d'un commerce lucratif avec l'intérieur. J'appris donc au Roi que mon intention était de retourner à Sierra-Leone dans trois semaines : il y consentit en me serrant la main, et en me promettant que les marchands et toutes les choses nécessaires au voyage seraient prêts pour cette époque.

J'avais depuis long-temps considéré attentivement une montagne en pain de sucre, appelée Konkodougoré, avec l'intention d'aller la visiter; elle est située à 4 milles au S. de Falaba, et c'est la plus haute

du Soulimana. Je voulais de son sommet observer les pays d'alentour : jusqu'alors ma faiblesse m'avait empêché d'entreprendre cette excursion. Le 24 août je me hasardai à grimper le long de ses flancs presque perpendiculaires, ce que je n'exécutai pas sans danger, à cause des grandes masses de granite qui faisaient une saillie considérable. Vers le milieu de la montée, un énorme serpent, probablement un boa constrictor, traversa le chemin et l'embarassa pendant quelque temps. Cet événement effraya à tel point mes deux guides soulimas, que j'eus beaucoup de peine à leur persuader d'avancer; ils ne voulaient pas non plus dépasser un grand rocher qu'aucun soulima n'avait encore franchi. Parvenu sur la cime de la montagne, après trois heures de marche, je fus à même de déterminer les gisemens suivans :

Loma, haute montagne d'ou sort le Niger. S. E. 174 S.

Timbo , capitale du

Foutah-Diallon. . . N.

La source du Moun-

go. N. E. 174 N.

Le Tamisso. O. 174 N. au S. O.

Le Limba. O. S. O. au S. O.

Le Kouranko. . . . S. S. E. au S. O.

Le Sangara. E. S. E. au E. N. E.

Le Kissi. S. S. E. au E. S. E.

Le Moungo prend sa source entre trois petites montagnes , au commencement de la chaîne qui court vers l'ouest et sépare le Tamisso et le Diallonkado du Foutah-Diallon ; elle passe ensuite dans le pays des Sousous , et coule vers la mer.

Depuis quelque temps on faisait les préparatifs d'une grande fête , qui eut lieu le 28 août. Je ne fus donc pas surpris d'entendre , au point du jour , plusieurs décharges de mousqueterie , et les cris de joie des soldats , dont quelques-uns avaient obtenu la permission de quitter l'armée , pour assister à la fête. Un cortège nom-

breux précédé de musique, se mit en marche de très-bonne heure, et traversa la cour sur laquelle ma case était construite. Le Roi suivait accompagné de plusieurs anciens. Je sortais alors, et Assana-Ayira m'ayant aperçu, m'invita, par signe, à me réunir à sa suite; j'eus l'occasion d'admirer, dans cette circonstance, la bonté et la simplicité de cet excellent prince. Il paraissait heureux de voir ses sujets jouir de toutes les cérémonies et de la pompe chères aux Africains; lui seul semblait dédaigner le faste et les ornemens. Jamais je ne l'ai vu revêtir les riches habits qui étaient déposés dans ses différentes maisons; il avait plutôt l'air du plus pauvre de ses sujets que de leur souverain. En sortant de la porte S. E. de Falaba, pour entrer dans un champ, Assana-Ayira y fut reçu par de grands cris de joie, que poussait une multitude d'hommes, de femmes et d'enfans rassemblés dans la plaine: ces cris furent suivis d'une décharge de mousqueterie.

Le Roi se plaça sur un petit tertre situé au centre de la plaine; après avoir commandé le silence, il récita, avec les anciens, d'un air recueilli, les prières musulmanes, et lut ensuite plusieurs passages du Coran; puis il rentra dans la ville avec la même simplicité. Ces fêtes n'avaient lieu que trois fois par an; c'étaient les seuls jours aussi où ce bon prince ne ménageât pas les préjugés de son peuple, en priant publiquement; ce qui était regardé comme une offense politique : dans toutes les autres occasions il se comportait en public comme un payen.

Après son départ on commença les décharges de mousqueterie; des cavaliers firent plusieurs évolutions à la manière des maures, et les guiriots commencèrent à donner les louanges les plus extravagantes à la dextérité de tous ceux qui pouvaient les en récompenser : je les quittai et retournai dans ma case faire un ample déjeuner de lait, d'œufs et de kannia, sorte de

pain fait avec des arachides pulvérisées , du poivre et du miel que je devais à la générosité du Roi. Les fêtes continuèrent toute la journée : des bœufs, des moutons, des chèvres, etc., furent immolées dans différens quartiers de la ville ; le soir des hommes la parcoururent et célébrèrent , dans des pantomimes expressives, leur bonheur et les chefs dont ils avaient éprouvé la générosité ; les femmes se montraient par groupes, et se préparaient à danser ; rien ne me parut en elles devoir mériter l'attention, si ce n'est leur coiffure et les ornemens qu'elles portaient aux jambes. Leur laine, ou si l'on veut leurs cheveux, étaient divisés et arrangés en petites touffes ornées de grains de verroteries, de cauris, et de morceaux de draps rouge : à la place d'huile de palmier, les intervalles laissés entre ces diverses parures étaient remplis d'une couche de beurre frais épaisse d'un pouce : elles avaient aussi au poignet et au bas de la jambe, des bracelets à plusieurs rangs de menues ver-

roteries nuancées de différentes couleurs; les danseuses et les chanteuses se faisaient remarquer entre les autres femmes par la profusion des ornemens de leur tête, par leurs grandes boucles d'oreille d'or en forme de cœur, leurs riches vêtemens en soie ou en taffetas, et leurs châles; ces derniers jetés sur les épaules et soutenus sur leurs bras, ajoutaient encore à la grâce de leurs mouvemens et au charme de leur danse. Les femmes du palais commencèrent le bal vers le coucher du soleil; le Roi était présent et récompensait par des dons, celles qui montraient le plus de talent; la musique était vive et observait bien la mesure; elle consistait en sept balafos, dont un double : les plus habiles musiciens du pays, élégamment ornés de plumes, de clochettes et de vêtemens bigarrés, composaient l'orchestre; une seule de ces femmes paraissait à-la-fois, et dansait jusqu'à ce qu'elle fût interrompue par le maître des cérémonies ou par quel-



que autre personne qui eût pitié de ses efforts et de sa fatigue, car ici le point d'honneur est de ne jamais montrer de lassitude. Elle commençait d'abord par décrire un cercle comme si elle valsait ; elle prenait, en se dessinant parfaitement, différentes attitudes qui n'étaient pas sans grâce et auxquelles son châle et ses bras contribuaient beaucoup ; elle exécutait ensuite des pas très-difficiles, mais qui n'avaient rien d'agréable, le corps et les genoux étant pliés en Z. Il paraît qu'à la danse la force et la difficulté vaincues tiennent lieu, chez les nations non civilisées, de grâce et d'élégance ; à Falaba la perfection du talent est de battre, en dansant, la mesure avec le pied, et le balafon finit par la presser tellement qu'il devient très-difficile et très-fatigant de le suivre. Par ordre du Roi le bal finit à huit heures ; la multitude se retira, mais pour aller danser ensuite par groupes au clair de la lune jusqu'au matin. Les Soulimas sont si passionnés pour cet

amusement, qu'ils restent pendant des heures entières à regarder des danseurs et à former autour d'eux des cercles qui se rétrécissent peu à peu, au point de ne plus leur laisser que l'espace rigoureusement nécessaire au développement de leurs pas. Dans ces occasions les musiciens sont hors de l'enceinte.

1^{er} Septembre. — J'avais abandonné mes projets de voyage au Niger, mais comme j'avais encore 15 jours à rester, je résolus de les employer à explorer cette partie du cours de la Rokelle, que je ne connaissais pas. J'avais appris que la source de cette rivière se trouvait à peu de distance de Falaba. J'obtins du Roi, non sans quelque peine, la permission d'aller la visiter, et un guide pour m'y conduire. Assana-Ayira me recommanda d'observer le plus grand secret et m'engagea à annoncer que j'allais entreprendre une course semblable à celles que j'avais souvent faites à cheval, dans les environs de Falaba. Le Roi motivait

ces précautions, sur ce que les Foulahs n'auraient pas manqué d'envoyer des gens armés pour intercepter ses sujets. Je partis le lendemain vers les onze heures du matin, accompagné de Mousah-Kanta, de mon domestique Mohamed, de Demba, un foulah qui m'appartenait, et de deux Soulimas me servant de guides; c'étaient aussi les seuls habitans de Falaba qui eussent connaissance de l'objet de mon voyage. Mousah et Mohamed n'en furent même instruits qu'à la fin de la première journée, et je ne leur en fis part qu'au moment où nous entrâmes à Sacotia, village situé à dix milles E. 1/4 S. E. de Falaba. Il était deux heures lorsque nous atteignîmes ce village, et quoique la distance fut si peu considérable, je ne me sentis jamais plus fatigué, ce qui provenait sans doute de la chaussure du pays, que j'étais obligé de porter, et de la mauvaise route.

3 Septembre. — Mon principal guide m'éveilla de bonne heure; il me pressa de

partir à l'instant, parce que nous devons traverser des bois où nous serions obligés de nous frayer un chemin; il m'apprit alors qu'à Falaba personne, excepté lui, ne connaissait le Salé-Kungo, (1) c'est-à-dire la source de la Rokelle, et qu'il était redevable de cette notion, à ce que son père avait été Gouverneur d'une ville actuellement détruite, et voisine de cette source : il ajouta qu'il y allait souvent pour tuer des éléphants et des buffles, très-nombreux dans les halliers et les bois qui l'entourent. C'était dans ces excursions périlleuses, qu'il avait acquis la réputation d'être le meilleur chasseur du pays. Ces détails ranimèrent mes forces.

En quittant Sacotia, je me dirigeai un peu au nord pendant dix milles, traversant un bois épais, entremêlé de longues herbes et de broussailles, qui n'of-

(1) *Salé* est le nom que les Soulimas donnent à la Rokelle; c'est la seule rivière d'Afrique qui conserve son nom depuis sa source jusqu'à la mer.

frait pas de sentiers battus ; ce qui retarda beaucoup notre marche. Parvenu sur une petite hauteur, où les obstacles étaient comparativement plus rares , le pays se développa tout-à-coup à nos regards. Notre guide nous proposa de faire halte dans cet endroit, d'ou il m'indiqua l'emplacement sur lequel s'élevait, 19 ans auparavant, Berria , ville appartenant au Soulimana. Nous n'en étions qu'à peu de distance ; elle paraissait avoir occupé un terrain assez considérable ; c'était après Falaba la plus importante du pays. Le Roi du Soulimana la fit détruire, pour punir l'insolence de ses habitans, et les intrigues des anciens, qui voulaient mettre leur ville sous la protection des Foulahs.

Mon guide se prit à pleurer en me racontant cette triste histoire ; cependant le Roi est juste, disait-il, il est bon ; il faut qu'il ait eu de graves motifs pour en agir ainsi. Les hommes de Berria étaient orgueilleux ; ils lui ont causé bien des traverses.

Après cette lamentation, le nègre récita sa prière, toujours les larmes aux yeux, et Mousah-Kanta répondit : *Maraaghé Ména* ou Amen. On voyait au loin les hautes montagnes d'où sort le Moungo ; elles se montraient au N. 174 E., et Beilia (1) ville des Foulahs, nous restait au N.

A une heure et demie, nous nous remîmes en route, et nous entrâmes aussitôt dans des bois presque impénétrables, et peu fréquentés ; à mesure que nous avançons, les obstacles se multipliaient ; nous nous aidions réciproquement à nous débarrasser des lianes et des broussailles, et bien que nous n'eussions que huit milles à parcourir, les difficultés étaient telles, que

(1) C'est dans cette ville, à deux journées au N. E. de Timbo, que Mousah-Kanta et Toft, les envoyés du gouverneur Maxwell vers le Roi de Foutah, furent laissés par l'almami Abdoukhadour, lorsque ce chef partit pour faire la guerre au Sangara. Il passa le Niger dans la matinée du second jour de son départ de Beilia ; le sixième il revint de son expédition, après avoir détruit plusieurs villes, et enlevé beaucoup de butin et d'esclaves.

le soleil se couchait lorsque nous arrivâmes au pied de la petite montagne d'où sort la Rokelle. Voulant profiter du peu de jour qui restait encore, j'ordonnai d'abord à mes gens, de construire à la hâte, avec des branches d'arbres, une cabane pour passer la nuit, et de ramasser du bois pour entretenir notre feu. Ces précautions prises, je me dépêchai d'aller examiner la source de la Rokelle; je la découvris, non sans quelque peine, au pied de la colline. Elle jaillissait de dessous un grand rocher que couvrait l'épais feuillage d'un bouquet de dattiers; l'eau sortait à gros bouillons, et s'étendait sur une grande surface d'argile rougeâtre. A 300 pieds de là, elle formait un ruisseau d'un pied de largeur, qui coulait avec rapidité vers le S. S. E. pendant quelques milles, puis faisant un détour, gagnait le S. O., entre Setacolia et Tigiataba. Ici la Rokelle, grossie par les eaux de plusieurs torrens, est déjà forte, sans cesser encore d'être guéable.

Le bonheur d'avoir découvert la source d'une rivière importante pour la colonie de Sierra-Leone, et dont avant moi on ne connaissait guère le cours au-delà de Rokon, était le seul que je pusse goûter dans ce lieu sauvage, où des bois épais, tristes et humides, et une profonde solitude, m'environnaient de tous côtés, et dont le silence n'était troublé que par le bruit des buffles et des éléphants qui se frayaient un passage au milieu des hautes herbes.

Très-fatigué de ma course, je revins m'asseoir sous notre hangar temporaire. J'avais les pieds en sang ; les pointes de rocher, les épines, les plantes grimpantes, me les avaient déchirés. Il semblait qu'on me les eût percés avec un fil de fer. Après avoir soupé d'un morceau de chevreau rôti, je m'étendis sur les herbes, auprès du feu, et, malgré la pluie abondante qui tombait, je ne tardai pas à m'endormir.

Je fus éveillé vers trois heures du matin par les rayons de la lune, qui traver-

versaient mon toit de feuillage. Tout mon monde dormait profondément, je ne pus résister au desir d'aller rôder à cette heure paisible au milieu des bois. Avant de partir j'eus grand soin de rallumer mon feu, et ensuite j'eus la précaution de n'en pas perdre la flamme de vue. J'éprouvai dans ce moment toute l'influence qu'exerce notre moral sur l'aspect des objets qui nous environnent. Le site, que j'avais considéré la veille dans un état de fatigue et de malaise, me semblait bien différent de ce que je l'avais vu quelques heures auparavant. En arrivant, il m'avait paru d'une mélancolie affreuse. Après le repos de la nuit, et à la fraîcheur du matin, ce site s'embellissait à mes yeux, et perdait cette teinte sauvage et ce caractère d'horreur qui m'avaient d'abord frappé. Dans cette heureuse situation d'esprit mes pensées se portèrent des sources de la Rokelle à celles du Niger, et je m'abandonnai avec délices à l'espérance de visiter aussi ces dernières ;

et de reconnaître un jour le cours de cette mystérieuse rivière.

En retournant à mon bivouac j'admirai dans un religieux silence les merveilleux ouvrages du Tout-Puissant. Mon ame, pleine de reconnaissance pour ses bontés, éprouvait le besoin de la lui exprimer; je le remerciai du fond du cœur de la faveur qu'il m'avait accordée, en me permettant de parvenir sain et sauf, dans ce lieu inconnu et renfermé au milieu des solitudes de l'Afrique. J'avais beaucoup souffert de la fièvre, mais la providence m'avait rendu une santé meilleure que celle dont je jouissais à Sierra-Leone; je mis toute ma confiance dans ses bontés et la priai de protéger mon avenir.

J'éveillai mes gens au point du jour, et après avoir pris un peu de soupe au riz, faite avec du chevreau, nous gravâmes la hauteur au pied de laquelle nous avions passé la nuit; mon plaisir fut extrême de pouvoir de son sommet distinguer la mon-

tagne de Loma, éloignée de 25 milles au S. E. 174 E. : c'est la plus élevée de toute la chaîne dont elle fait partie. On me montra le point d'où sortait le Niger; il me parut de niveau avec l'endroit où je me trouvais, c'est-à-dire à près de 1600 pieds au-dessus du niveau de la mer, car la source de la Rokelle que je venais de mesurer est à 1470 pieds (1). La vue variée et l'immense horizon que j'avais devant moi me récompensaient de toutes mes fatigues.

Il ne me restait qu'un seul desir que je ne pouvais satisfaire, celui de visiter la source du Niger, pour en déterminer rigoureusement la position; si les habitans du pays eussent été bien disposés, une seule journée de marche me suffisait. Que je déplorai dans ce moment tous les obstacles que j'avais rencontrés sur ma route! et le dernier contre-temps surtout. Toutefois ayant

(1) Hauteur du mercure à la source de la Rokelle: le 3 septembre, à 10 heures du soir, 28,50; therm. 73. Le 4 septembre, à 6 heures du matin, 28,50; therm. 72.

exactement déterminé la position de **Konkodougoré**, et de la hauteur sur laquelle je me trouvais, la première par observation, et la seconde par estime; il me fut facile de fixer le gisement du **Loma**. Je ne puis me tromper beaucoup en donnant aux sources du **Niger** $9^{\circ} 25'$ de latitude N. et $9^{\circ} 45'$ de longitude occidentale.

Les nègres regardent le **Niger** comme le plus grand fleuve du monde, et ces peuples superstitieux environnent son berceau de toutes les traditions du merveilleux. Ceux qui tenteraient de puiser de l'eau à sa source, disent-ils, se verraient arracher le vase des mains par une puissance invisible, et peut-être perdraient-ils le bras. Si dans le même endroit, où il n'a pas plus d'un pied de large, un téméraire osait le franchir en sautant, soudain il tomberait au milieu du courant et se noierait; mais quiconque le traverse tranquillement ne court pas le moindre danger.

A sa source, ce fleuve se nomme *Tem-*

bié, mot qui signifie *eau* dans le langage du Kissi; il court droit au N. Jusqu'au Kang-Kang; pendant plusieurs milles, sa marche est marquée par une ligne de montagnes qui font un angle droit avec celles qui viennent de Sierra-Leone. Le Loma fait partie de cette chaîne, qui s'avance au N., et celles de Kong, dont la position a été long-temps incertaine, en sont probablement la continuation. Le fleuve prend une direction plus orientale, en entrant dans le Kang-Kang, et perd le nom de Tembié, pour prendre ceux de *Ba-ba* et de *Dialiba*, (grande eau), qu'il continue à porter jusqu'à Sego, Djinné et Timbouctou. Plus loin, le nom de Dialiba est remplacé par une multitude de désignations, ou réelles ou conjecturales.

Descendus de la montagne, nous nous retrouvâmes de nouveau au milieu des bois; nous n'en sortîmes qu'à dix heures du matin, ayant manqué notre chemin; mais nous avons fait un détour moins fa-

tigant que la route que nous avions suivie en venant, car il avait été battu par les éléphants. Nous atteignîmes Sacotia, sur les 4 heures du soir ; je fus obligé d'y attendre un cheval, que j'envoyai chercher à Falaba, car l'état de mes pieds ne me permettait plus de marcher.

Le 5 septembre, je montai à cheval à 8 heures du matin, je doublai la montagne de Baba Tamba, et à 10 heures j'arrivai à Kolia : il fallut m'y arrêter pour déjeuner avec les femmes de Bereba-Kola, celui qui m'avait dernièrement si bien accueilli. J'arrivai à Falaba, un peu après la nuit, et je trouvai mes gens prêts à me recevoir.

J'eus une assez forte attaque de fièvre, le lendemain 6 septembre ; il en fut de même de tous ceux qui m'avaient accompagné dans mes courses, sans en excepter l'habitant de Falaba, qui m'avait servi de guide, et qui fut assez sérieusement indisposé pour desirer d'obtenir un peu de la médecine de l'homme blanc. Il resta faible

pendant quelques jours ; heureusement j'en fus quitte pour un accès.

Le Roi m'envoya chercher en grande hâte le 7 septembre, en me faisant prévenir qu'il avait quelque chose de très-important à me communiquer : aussitôt qu'il me vit il me demanda si je ne desirais pas avoir des nouvelles du Foutah-Diallon, et sur ma réponse affirmative, il me dit de me trouver, dans une demi-heure, à la porte du nord, en me recommandant de n'en rien dire à personne : « Tu vois » homme blanc, m'ajouta-t-il, que je ne » te cache rien, et que je t'instruis de tout » ce qui se passe dans mon pays. »

Je fus exact au rendez-vous, et j'y vis bientôt arriver le roi accompagné de Noumo son confident : ils étaient à pied, précédés de trois cavaliers. Il m'invita à le suivre et nous prîmes la route qui conduit vers le Foutah-Diallon.

Ayant marché environ 10 milles, au nord, nous fîmes halte près d'une cabane

au bord d'un hallier très-touffu. Nous nous y assimes : Noumo suspendit à l'entrée, le beau sabre que j'avais donné au Roi. Quelques instans après nous vîmes arriver deux hommes habillés en musulmans ; ils se prosternèrent devant le Roi qui les fit relever en les appelant par leurs noms. C'étaient des habitans de cette ville de Berria, qui réclama, il y a environ 20 ans, la protection du Foutah-Diallon : ils étaient députés pour supplier le Roi de pardonner à leurs concitoyens qui voulaient sincèrement revenir à leur première alliance, et reconnaître leur légitime souverain. Interrogés par Assana-Ayira, ils répondirent qu'Ali - Bilma , premier ministre du Foutah, était mort la nuit où la lune s'était obscurcie (1) ; Abdoukhadour, le précédent almami, avait été détrôné par Bakari, fils de Ba-Demba son prédécesseur ; Abdoukhadours'était retiré

(1) Il y avait eu une éclipse de lune le 2 août.

dans une ville, sur la rive opposée du Hé-rico, où il rassemblait des troupes, pour l'aider à recouvrer la souveraineté.

Assana-Ayira qui les avait écoutés attentivement, leur dit : « vous avez été mes su-
 » jets et je serais heureux de pouvoir vous
 » reconnaître pour tels; mais ce ne sera
 » pas actuellement : vous ne devez pas a-
 » bandonner Abdoulkhadour dans son
 » adversité; retournez vers lui pour l'as-
 » sister dans son entreprise et le replacer
 » sur le trône; je vous donnerai de la pou-
 » dre, du plomb, et des pierres à fusil,
 » car je suis riche et puissant aujourd'hui
 » avec mon étranger blanc. Si vous ne
 » pouvez faire tête aux ennemis d'Abdoul-
 » khadour, amenez le ici; il sera en sûre-
 » té à Falaba; comme Roi des Foulahs, il
 » était mon ennemi, mais je n'oublierai
 » jamais que nous fûmes élevés ensemble.
 » Maintenant qu'il est dans le malheur,
 » je dois être son ami : allez vers lui vous
 » dis-je, et quelque chose qui arrive, don-

» nez m'en connaissance; avant minuit,
 » mes esclaves vous porteront la poudre,
 » le plomb et les pierres à fusil dont je
 » puis disposer; vous n'avez qu'à les at-
 » tendre ici, je vous les enverrai promp-
 » tement. » Après ce discours il quitta la
 cabane et monta à cheval. Pour moi avant
 de le suivre je fis un petit présent aux Sou-
 limas du Foutah, et les exhortai à persé-
 vérer dans leur généreuse résolution de
 revenir à leurs premiers sermens. Pendant
 la route jusqu'à Falaba, le Roi répétait
 fréquemment « Allah ackbar! *Ah fourou-*
tou kyahana, Assana tilli abounyato. »
 Dieu est grand! Ah brave homme blanc,
 Assana est un grand homme aujourd'hui!

9 Septembre.—Bien que Sierra-Leone fût
 maintenant l'unique objet de mes pensées,
 et que je restasse convaincu de l'impossi-
 bilité de rien entreprendre au-delà de Fa-
 laba; je n'en éprouvai pas moins une vive
 satisfaction d'apprendre que mes envoyés
 à la côte étaient de retour, et qu'un habi-

tant de Sierra-Leone les accompagnait. C'était un nègre nommé Jack Le Bore. Il est peu d'hommes dont la vie ait été plus aventureuse que la sienne : né à Saint-Domingue, il entra comme trompette dans un régiment français ; il assista à la fameuse bataille d'Austerlitz, ainsi qu'à plusieurs autres grandes victoires de Bonaparte ; le régiment auquel il appartenait ayant ensuite été employé comme troupe de marine à bord d'un vaisseau de ligne français, il fut fait prisonnier près de Saint-Domingue. Il fut échangé, servit dans presque tous les pays de l'Europe, et à la paix il passa du Danemark en Angleterre, où il s'engagea dans le corps royal africain ; il y était sergent-major ; il accompagna le major Peddie dans son voyage de l'intérieur de l'Afrique, et suivit quelque tems après M. Dochart à Segou, où il resta près de deux ans ; il était revenu depuis quelques mois à Sierra-Leone, lorsque je quittai la colonie.

Le Bore entra dans la pièce où je me trouvais sans faire attention à moi ; il demanda où était le capitaine ; un de nos gens le lui indiquant, il me regarda attentivement pendant quelques minutes, puis s'écria en français : « mon dieu, je pensais » que vous étiez arabe. » C'est à ce point que ma maladie et l'accoutrement du pays m'avaient changé. Le Bore était parti de Sierra-Leone le 3 août, et il m'aurait rejoint une semaine plus tôt, s'il n'avait été retenu à Gololia par Amarah, ce chef turbulent dont j'ai déjà parlé. J'ai eu beaucoup de peine à établir son itinéraire depuis Malacouré, toutefois je crois l'avoir assez exactement indiqué sur ma carte (1).

Malacouré. » heures.

Mola. 4

Kafou 4

Tasin 4

(1) Le Bore accompagne le major Laing dans sa nouvelle expédition.

ci-contre	12 h.		
Laièh	4	N. 1/4	E.
Passage d'un affluent du Scarcies.	»		
Senaiè.	6	N.	E.
Koufouna.	16	E.	
Ganghiè.	6	E.	
Gololia.	12	E.	
Kissolia.	12	E. 1/4	N.
Kotto.	6	E. 1/4	N.
Passage du Kabba	»		
Yamberré.	12	E. 1/4	N.
Débia	12	E. 1/4	N.
Route à travers des bois.	36	E. 1/4	N.
Passage du Yanga. . . .	»		
Autre marche à travers des bois	»		
Passage du Mongo. . . .	»		
Mousaièh.	12	E. 1/4	N.
Passage du Kiffa. . . .	»		
Falaba (1)	12	E. N.	E.
13 jours	172	<hr/>	
		158 h.	

(1) La carte et le texte ne sont pas d'accord.

Ce fut avec un plaisir difficile à décrire, que je parcourus les lettres de mes amis de Sierra-Leone, et que je me livrai à l'examen des choses qu'ils m'envoyaient. J'y trouvai du tabac, du sucre, un peu d'eau-de-vie dont je fis des cadeaux, et qui disparut promptement; mais ce qui me causa une véritable joie, ce fut deux paires de bons souliers, dont je manquais depuis longtemps, et qui m'étaient si nécessaires.

On m'envoyait aussi une lancette et deux tubes de vaccine; j'obtins la permission de vacciner un grand nombre d'enfants, à commencer par ceux du Roi lui-même. Assana-Ayira me montrait tant de confiance, que je crois qu'il m'aurait permis de tenter toutes les expériences possibles sur sa famille. Il n'en était pas tout-à-fait de même des principaux chefs; j'eus de la peine à vaincre leurs préjugés; mais ils finirent enfin par se rendre de fort bonne grâce.

J'avais désiré d'employer le vaccin, le

jour même où je l'avais reçu ; mais les obstacles dont je viens de parler, me firent différer jusqu'au 13, et ce jour là, si j'en avais eu assez, j'aurais inoculé tous les enfans de Falaba. La cour était remplie d'hommes, de femmes, tenant des enfans entre leurs bras, et dessinant des groupes dignes du pinceau de Rubens. Je quittai Falaba le troisième jour après cette opération ; j'ignore si les pustules, qui commençaient déjà à se former, offraient ou non, des caractères satisfaisans.

Le spectacle que j'avais eu sous les yeux avait fait naître dans mon ame les plus douces émotions. Combien il était consolant pour l'humanité, de voir une nation sauvage de l'intérieur de l'Afrique, se soumettre aussi promptement aux sollicitations d'un blanc qui leur était étranger ; et subir une opération contre laquelle on a mis tant d'obstacles, pendant plusieurs années, dans les pays les plus éclairés et les plus civilisés de l'Europe. Lorsqu'on réflé-

chit à la foi aveugle de ces peuples dans leurs grigris et leurs fétiches , ce que je viens de rapporter prouve la grande confiance que les naturels de l'Afrique occidentale ont dans les mesures salutaires que leur proposent les blancs, et donne lieu de présumer que leurs superstitions céderaient bientôt aux efforts des missionnaires, et que leur habitude barbare, de faire des esclaves à force ouverte, seraient promptement remplacées par l'usage plus raisonnable de cultiver la terre, pour se procurer, avec ses productions, les marchandises des Européens (1).

Je disposai pour le soir quelques pièces d'artifice que l'on m'avait envoyées de Sierra-Leone, et que je me proposais de tirer. La ville offrait alors le coup-d'œil le

(1) Dans son nouveau voyage, le major Laing a eu la précaution d'emporter une grande quantité de vaccin préparé par différentes méthodes, pour l'employer au besoin dans l'intérieur de l'Afrique.

plus animé: une grande partie de l'armée d'expédition était rentrée la veille, et se livrait à la joie la plus bruyante. La foule se rassembla vers huit heures dans la cour du Roi. Ayant placé une grosse fusée dans une direction oblique, je la dirigeai par-dessus la ville; son effet fut vraiment admirable; mais tandis qu'elle obtenait les applaudissemens de quelques spectateurs, elle excita de vives alarmes parmi les assistans; le plus grand nombre prit la fuite, et d'autres mirent la main sur leurs armes: les femmes criaient, les enfans pleuraient, la confusion et la consternation étaient extrêmes. Dans ce même moment, le grigri Mansa ou le chef des hommes à grigris, accourut hors d'haleine; ignorant entièrement le motif de l'alarme, il s'écria, en s'adressant au Roi:

« Assana je t'avais prévenu qu'il arriverait
 » quelque chose si l'homme blanc allait à
 » Konkodougoré; n'as tu pas vu le grigri
 » venant du rocher de Konkodougoré,
 » voler par dessus la ville; je t'ai dit que

» le grigri se fâcherait; j'espère qu'une
 » autre fois tu croiras ton grigri Mansa. »

Cette apostrophe fit beaucoup rire aux dépens du pauvre jongleur; le Roi le pria d'attendre un peu afin de voir un autre grigri, et m'invita de continuer. Je montrai d'abord des feux du Bengale qui excitèrent l'admiration universelle; ils étaient plus éclatans que la lune, à laquelle il furent comparés; j'allumai ensuite une pièce qu'on nomme *plongeon*, et en la mettant aux mains du grigri Mansa, je lui dis de l'éteindre: il l'essaya, mais voyant que la pièce brûlait toujours, soit qu'il l'enfonçât dans la terre, soit qu'il la plongeât dans l'eau; il la rejeta loin de lui désespéré de son mauvais succès, et convint que l'homme blanc était plus habile que lui: il soutint cependant qu'il n'avait pas vu le grigri en l'air, et que si l'homme blanc pouvait le lui montrer, il ne serait plus le grigri Mansa. Je fis partir sur-le-champ une autre fusée qui s'éleva perpendiculairement:

il la suivit d'un œil étonné, et lorsqu'elle vint à éclater et à laisser échapper une étoile brillante, il se précipita hors de la cour poursuivi par les éclats de rire et les huées de la multitude.

Les 14 et 15 septembre se passèrent en discussions, sur le nombre des marchands qui devaient m'accompagner, et sur les arrangemens à prendre pour établir les relations commerciales. Le résultat de cet entretien avec le Roi ne fut pas aussi satisfaisant que je l'avais espéré, et je ne tardai pas à m'apercevoir que l'intention d'Assana-Ayira était de ne permettre à aucun habitant du Sangara, ni même à un grand nombre de ses propres sujets de me suivre. Il donnait pour prétexte de cette détermination la crainte d'une attaque de la part du nouveau Roi des Foulahs qui venait de lui adresser un message menaçant; mais le véritable motif était sa répugnance à ouvrir un passage aux Sangarans vers la mer, et le desir de se réserver exclusivement le

commerce qui composait la plus belle partie de son revenu.

Je compris alors que c'était la véritable cause qui l'avait porté à m'empêcher d'aller jusqu'au Niger. Il était évident qu'il avait pendant quelque temps eu l'intention de m'obliger, puisqu'il avait hésité; qu'ensuite il avait eu recours aux différens subterfuges dont j'ai parlé précédemment, et qu'enfin persuadé que mon séjour chez les habitans du Sangara ferait connaître à ce peuple les avantages d'un commerce direct avec nos établissemens de la côte, ce qui serait préjudiciable à ses intérêts, il prit le parti de me donner un refus formel.

Le 16 je parcourus la ville en cérémonie avec ma suite, et j'allai prendre congé des différens chefs, qui étaient venus en grand nombre à Falabà, pour me faire honneur avant mon départ; ils me rendirent ma visite dans l'après-midi, et tous m'apportèrent des présens: à sept heures du soir je donnai un grand diner, suivi d'un

bal ; les dames y parurent dans leur plus belle toilette, et dansèrent de très-bon cœur avec mes gens, ainsi qu'avec quelques uns des élégans de la ville ; il était une heure lorsqu'on se sépara, et cette fête qui me valut les complimens et les éloges les plus pompeux, et qui obtint l'approbation générale, ne me coûta qu'environ sept shillings et six pences : (un peu plus de 9 francs). C'est par cette brillante soirée que je crois devoir terminer le chapitre de mon séjour à Falaba.

CHAPITRE VII.

Des Soulimas.

AVANT de quitter entièrement le Soulimana où j'ai passé plus de trois mois, je vais en rassemblant mes souvenirs décrire rapidement le pays et ses habitans. Je ne choisirai que les faits d'un intérêt général, et pour ne point fatiguer le lecteur dont j'ai déjà mis la patience à l'épreuve, je serai aussi bref et aussi concis qu'il me sera possible.

Le Soulimana, qui est proprement le pays des Soulimas, a près de 60 milles de largeur du nord au sud, et s'étend de Falaba jusqu'à la rive gauche du Dialiba ou Niger: mais le pays que les Soulimas occupent est une langue de terre dans le Kou-ranko, bornée au sud par la Rokelle, au

nord par le Foutah-Diallon, à l'ouest par le Limba et le Tamisso, et à l'est par le Kouranko et le Soulimana : cette dernière partie, depuis les guerres avec le Foutah-Diallon, n'est habitée que temporairement; on se borne à la cultiver.

Le pays des Soulimas est extrêmement pittoresque, et entrecoupé de collines, de grandes vallées et de prairies fertiles, bordées de bois et ornées de massifs d'arbres touffus.

Le caractère géologique de cette contrée, comme celui de toute l'Afrique occidentale, ne présente aucun intérêt particulier: les montagnes de formation primitive fournissent un granite blanchâtre où le mica et le feldspath dominant, et où l'on rencontre accidentellement des couches de schiste micacé bleu et rouge; les vallées sont couvertes d'une terre végétale unie au sable, et produite par la décomposition des plantes et par les débris de roches qu'entraînent les torrents causés par les pluies propres

à ces climats. Le terrain est remarquable par sa fécondité; il exige peu de travail préparatoire. Le Timanni et le Kouranko ne sont pas aussi bien partagés; dans ces pays on est obligé d'abattre les arbres et de brûler les broussailles quelques semaines avant les semailles: dans le Soulimana, on se contente d'enlever ces herbes avec la houe; on les rassemble par tas, elles pourrissent. Bien que la terre n'y reçoive aucun engrais, les récoltes sont plus abondantes et plus belles que dans les autres pays où le sol est amélioré par les cendres des végétaux brûlés.

On sème le grain comme en Europe, puis on passe sur la terre la houe, qui ressemble à une hache de charpentier, et qui fait à-la-fois l'office de charrue et de herse. Depuis le 15 juin, époque où se termine ce travail, jusqu'à la récolte, on abandonne les terres aux soins des femmes qui viennent les sarcler; au commencement d'octobre on fait la moisson et on s'aide

réciiproquement dans cette opération : le riz est coupé avec un petit couteau en crochet ; on en fait de petites gerbes que l'on suspend pendant quelques jours à des branches d'arbres ou à des piquets plantés exprès en terre, l'épi tourné en bas. Lorsqu'il est bien sec, on le bat au moyen d'un morceau de bois sec noueux, et crochu à une de ses extrémités ; on lave alors le grain dans l'eau chaude ; on l'étend pour le faire sécher pendant quelques jours, et enfin on le dépose dans les greniers où il peut se conserver parfaitement sain pendant toute une saison.

Lorsqu'on veut se procurer du riz très-blanc, on le fait sécher au soleil, sans le passer dans l'eau chaude ; de cette manière il est plus beau, mais ne se conserve pas aussi longtemps, et ne se dépouille pas aussi bien de son enveloppe. Le petit riz, ou foundé, se prépare de même, et s'emploie principalement pour faire une espèce de purée ou d'assaisonnement.

Les ignames se plantent comme nos pommes de terre. Le pays produit peu de fruits, cependant on y trouve des bananes assez bonnes, des ananas et des oranges.

J'ai déjà parlé des nombreux troupeaux de bœufs que l'on voit dans les prairies ; les Soulimas élèvent aussi des moutons, des chèvres, et de la volaille d'une petite espèce ; ils n'ont pas beaucoup de chevaux ; toutes les tentatives pour en avoir d'indigènes ont échoué. Ils sont assez beaux, et viennent du Sangara, ou d'autres contrées de l'intérieur. Les animaux sauvages, quoique nombreux, sont bornés à un petit nombre de genres ; ce sont l'éléphant, le buffle, une espèce d'antilope, des singes, des léopards et des loups ; les derniers sont les seuls que je n'aie pas vus.

Les villes principales des Soulimas, se trouvent dans le Kouranko ; ce sont Falaba, capitale, Sangouia, Semba, Mousaiêh et Konkodougoré, qui, ensemble, contiennent à-peu-près 25,000 ames. Falaba

paraît avoir été bâtie en 1768, par Tahabairé, père du Roi actuel, pour protéger son peuple contre les attaques des Foulahs. Son nom vient du Fala-Ba, rivière sur laquelle elle est située; son étendue est considérable; elle a près d'un mille et demi de long sur un mille de large; les maisons en sont très-rapprochées, comparativement aux autres villes de cette partie de l'Afrique; elle a 6,000 habitans; mais il est rare de les voir réunis, excepté les jours de fêtes, car un grand nombre s'absentent ordinairement, soit pour la guerre, soit pour aller cultiver les champs.

La position de Falaba, comme place forte, a été bien choisie; sa situation sur une éminence, au centre d'une grande plaine, ses environs entièrement couverts d'eau pendant la saison des pluies, la forte palissade en bois très dur qui l'entoure, la rendent capable de résister à toutes les machines de guerre moins puissantes que l'artillerie : cette ville a sept portes

bien défendues, et elle est ceinte d'un fossé de 20 pieds de profondeur et de largeur; ce qui la rend imprenable, avec le système de guerre des Africains.

Lorsque Falaba fut attaqué en 1805, par Ba-Demba, roi des Foulahs, les Soulimas couvrirent leur fossé de branches d'arbres et de hautes herbes, sur lesquelles leurs ennemis se précipitèrent dans la première ardeur de leur attaque; et avant de pouvoir se reconnaître, plusieurs furent renversés dans le fossé, où ils trouvèrent la mort. La vigueur de la végétation est telle, que les palissades, quoique de l'espèce de bois le plus dur, ont pris racine en beaucoup d'endroits; ce sont actuellement de grands arbres, entre lesquels les Soulimas se postaient, et garantis par leur épais feuillage, portaient aux Foulahs des coups assurés.

La ville est de forme oblongue : elle renferme à-peu-près 4,000 maisons circulaires qui sont très-propres, et quelquefois

élégantes, quoique bâties en terre, et couvertes de toits coniques en chaume. La maison du palabre, ou maison commune, placée sur un terrain ouvert, au sud de la ville, sert aux fêtes et aux affaires publiques. Au centre de la ville est une grande place destinée aux jeux et aux exercices militaires, ou à la réception des étrangers, ou bien encore à des réunions générales, pour les délibérations publiques ou grands palabres. Dans ces grands jours, on voit le vieil Assana-Ayira assis au pied d'un arbre antique dont les racines lui servent de trône, et dont les branches le couvrent en forme de dais, aussi simple dans son habillement et ses manières que le plus humble de ses sujets. Comme le Roi et plusieurs des anciens sont mahométans, tandis que toute la jeunesse est payenne, il en résulte une barrière aux prétentions des deux croyances; c'est sans doute pourquoi l'on ne trouve ni mosquée, ni temples de fétiches dans la ville, excepté à la porte méridionale, où

l'on a permis à Yarredi d'ériger une petite cabane, dédiée à son grigri protecteur.

Les Soulimas ont une grande habitude de la guerre; leur taille ordinaire est de cinq pieds six à huit pouces; ils sont bien faits et robustes, ce qui les rend très propres à endurer toutes les fatigues militaires; ils font usage de la lance, du fusil, de la fronde et de l'arc. La première de ces armes, est plutôt un ornement qu'un objet utile, car ils n'en viennent que rarement à ce que nous appelons l'arme blanche; la seconde sert plutôt à faire du bruit qu'à donner la mort, mais ils sont très-habiles à manier la fronde et l'arc. Chez eux la tactique, comme système calculé, est encore dans l'enfance, bien qu'ils prétendent s'être battus depuis un temps immémorial, et qu'il existe des traces de leur valeur et de leurs combats, dans leurs anciennes annales, dans leurs chants populaires, et jusque dans leurs jeux publics. Leurs attaques et leurs retraites se font dans

le plus grand désordre ; le chef reçoit des applaudissemens , non pour son talent et son habilité à profiter des avantages qui se présentent , mais seulement pour sa bravoure personnelle à l'heure du danger. Les Soulimas sont doux et humains , lorsqu'ils ne sont pas mus par le desir du pillage ; ils exercent la plus touchante hospitalité envers les marchands étrangers.

Semblable au Pacha d'Égypte , le Roi tient dans ses mains tout le commerce du pays ; aucun marché ne peut s'y conclure sans son intervention , ou hors sa présence. En arrivant dans ses états , les étrangers envoient dans les magasins du Roi toutes les marchandises dont ils peuvent disposer : le prince fait savoir publiquement que tels et tels objets s'y trouvent à vendre ; ceux qui veulent acheter , conviennent du prix avec les vendeurs , et sont responsables du paiement au Roi. Lorsque les étrangers veulent partir , le Roi recueille les sommes qui leur sont dues , et après en avoir retenu une par-

tie pour le droit de douanes, il leur donne le reste avec un présent proportionné à la quantité et à la valeur de la marchandise, et leur accorde la permission de se mettre en route. Presque tout le commerce se fait avec les Sangarans, d'un côté, et les Mandingues de l'autre : ces derniers fournissent du drap, de la poudre, des pierres à fusil, des verroteries, et autres marchandises qui arrivent de la côte, et en retour, ils prennent principalement des esclaves prisonniers de guerre. Une partie des objets vendus par les Mandingues, passe au Sangara en échange des chevaux et de l'or.

Les Soulimas n'ont point d'autre objet d'exportation que les esclaves et une petite quantité d'ivoire, que les plus entreprenans d'entre eux se procurent en chassant l'éléphant. Dans plusieurs parties de l'Afrique, ce grand animal est pris dans des fosses, où on peut le tuer sans beaucoup de danger; mais dans le Soulimana, on l'attaque en plaine campagne, avec un pieu armé d'un

fer de lance, puis on l'achève à coups de fusil. Si le chasseur est maladroit, manque son coup, ou blesse seulement l'animal, il court grand risque pour sa vie, et ne peut échapper que par une fuite rapide. La seule chance favorable qu'il ait, dans ce dernier cas, c'est de gagner promptement un bois, autrement son existence est très-hasardée.

Dans le Soulimana, les hommes et les femmes paraissent avoir fait échange d'occupations; les dernières ont en partage tous les travaux de la culture, à l'exception des semailles et de la moisson; les premiers s'occupent de la laiterie, et vont traire les vaches : les femmes bâtissent les maisons, enduisent les murs de plâtre, et font l'office de barbier et de chirurgien; les hommes emploient leur temps, comme en Égypte, à coudre et à laver leur linge. L'habillement des Soulimas est semblable à celui des Mandingues, mais ils ne portent que des toiles teintées en noir avec l'oxide de fer, ou en jaune avec l'écorce du néta. Avant leur

rupture avec les Foulahs, ils avaient adopté le costume musulman; ils l'ont abandonné par la seule raison qu'il est celui de leur ennemi, et ils se sont éloignés par le même motif des pratiques religieuses des Foulahs. Les femmes portent des boucles d'oreilles d'or, mais seulement du côté gauche, où elles en mettent quelquefois deux et même trois, afin de montrer que c'est, non par pauvreté, mais uniquement pour se distinguer des femmes du Foutah-Diallon; du reste, elles sont vêtues comme dans le Kouranko, sinon que leur pagne est plus large. Les jeunes sont d'une beauté remarquable; mariées, les fatigues les changent promptement. Les pénibles travaux du ménage et l'espèce d'esclavage dans lequel elles vivent, détruisent bientôt leurs charmes. Semblables à toutes les Africaines, leurs mœurs sont très-relâchées, ce dont j'ai pu juger par le grand nombre de palabres qui étaient soumis au Roi; mais je leur dois cette justice, que généralement

leur extérieur est très-modeste. Pendant tout le temps de mon séjour, elles me comblèrent de marques de bonté et d'affection, mais je n'aperçus jamais ces regards lascifs, ni cette conduite indécente qui me dégoûtaient chez les femmes des contrées que je venais de parcourir. De mon côté je les traitais toujours avec respect; elles en furent satisfaites, et je suis persuadé qu'en leur témoignant des égards, en les replaçant au rang qu'elles doivent occuper dans la société, elles en seraient bientôt l'ornement et le modèle. Bien que la vie guerrière et vagabonde des Soulimas soit en quelque sorte conforme à l'inclination de l'homme dans l'état de nature, elle a été nourrie chez eux par la traite des esclaves, et a eu le triste résultat de détruire dans leur ame tous les sentimens généreux envers un sexe faible, et qui ne peut se défendre que par ses larmes. L'amour, ce mobile puissant de l'héroïsme, n'entre pour rien dans leur penchant, et leurs chansons

n'en reproduisent jamais ni les charmes, ni les tourmens, ni même le nom.

Frappé de la ressemblance qui existe entre quelques coutumes des Soulimas et celles des anciens Romains, j'en ai noté plusieurs. Je ne prétends d'ailleurs tirer aucune induction de cette ressemblance que je regarde comme accidentelle.

Les anciens sont toujours consultés par le Roi sur les affaires importantes; en leur adressant la parole, il les appelle *pères*.

Le bâtiment consacré aux palabres est ouvert comme le forum de l'ancienne Rome, et toute personne y peut entrer pour entendre les débats.

Un général Soulima prend le titre de *kellé-mansa*, ou maître de la guerre; à son retour, on ne lui permet de passer par les portes de la ville qu'après en avoir demandé la permission; il perd alors les titres et les fonctions de *kellé-mansa*, et on ne l'appelle plus que par son nom.

Dans les palabres des Soulimas, un orateur peut parler depuis le matin jusqu'au soir sans la moindre opposition de ceux qui sont d'opinion contraire; le lendemain son antagoniste répond de mémoire à toutes les parties de son discours avec autant d'ordre et de régularité que s'il avait pris des notes; la réponse terminée, les Soulimas expriment leur approbation par des gestes, et souvent par des exclamations. Par exemple: « c'est vrai, c'est bien, il dit » la vérité, » ou bien « fané, fané; — (mensonge, mensonge). » Mais si un orateur fatigue l'assemblée de choses étrangères à la discussion, alors le Roi intervient et son exclamation ordinaire est « atto, atto; » (finis, finis). »

En commençant comme en terminant leurs discours, les orateurs Soulimas emploient des formules dont ils ne s'écartent jamais.

Chez les Foulahs, tous les palabres sont écrits et enregistrés; chez les Soulimas ils

sont confiés à la mémoire des guiriots qui les chantent. Tous les hommes sont publiquement traités d'enfans, jusqu'à ce que l'âge leur ait donné une barbe grise.

Les surnoms qui se rapportent à des circonstances personnelles ou à certains événemens sont communs.

Les filles portent toutes le même nom, mais avec un mot additionnel qui désigne l'aînée et la cadette.

Les hommes deviennent esclaves par la guerre, par punition ou par naissance.

Les pères sont soutenus par leurs fils dans leur vieillesse.

Ayant contracté une dette qu'il ne peut payer, un Soulima cité devant le Roi devient l'esclave de son créancier.

Il ne peut épouser son esclave sans la permission du Roi: elle acquiert sa liberté la nuit du mariage.

La terre dans laquelle un mort est inhumé devient grigri ou sacrée.

Le meurtre est le seul crime puni de

mort. Les formes des procès criminels ressemblent presque au jugement par jury.

Je fus témoin de la condamnation d'un homme accusé de l'assassinat de sa femme : les témoins furent interrogés avec beaucoup de soin et d'impartialité par les vieillards qui faisaient l'office de jurés. Après un long débat, qui établit jusqu'à l'évidence que le meurtre avait eu lieu par suite de violence, sans toutefois que la préméditation fût aussi clairement prouvée, circonstance qui fut l'objet d'un examen particulier, les anciens déclarèrent l'accusé coupable. Le Roi le condamna à être étranglé avec la corde d'un arc. La sentence devait être exécutée le lendemain ; mais, dans la matinée, les anciens prièrent le Roi de faire grâce au condamné à raison des circonstances atténuantes. Le Roi demeura inexorable. Tout Falaba fut consterné en voyant marcher le criminel au supplice. Déjà on lui avait passé la corde fatale au cou, et quatre hommes robustes

la tenaient par ses extrémités, attendant le signal, lorsqu'à la grande surprise et au contentement général des spectateurs, la corde se relâcha; le pardon royal fut proclamé, et le coupable mis en liberté.

Les peines infligées pour les autres crimes sont des amendes, des coups de bouts de corde ou l'esclavage.

J'ai été à même d'observer que toutes les sentences montraient l'intention évidente de rendre justice.

Dans l'Afrique centrale, une source intarissable de discussions et de procès est l'infidélité des femmes: c'est ce qui arrive toujours dans les pays où elles ne sont pas traitées avec les égards convenables, et où elles n'ont pas de réputation à conserver. Cependant, j'ai appris que dans le Soulimana elles jouissent d'un privilège particulier. Une femme peut abandonner son mari pour son amant, pourvu qu'elle soit en état de payer le montant de ce qui a été donné à ses parens; mais si

l'infidélité est prouvée et qu'elle ne puisse acquitter la somme exigée, on lui rase la tête, et elle est abandonnée au ridicule et au mépris public : le galant devient l'esclave du mari. Les cérémonies du mariage ressemblent à celles des Timanniens ; les préliminaires de la noce consistent dans la stipulation et le paiement de la somme accordée aux parens par le futur, et dans le consentement du Roi, que l'on obtient au moyen d'un présent.

On accompagne les morts jusqu'au tombeau, et on les enterre dans le plus grand silence.

Dans le courant du mois, on choisit un jour pour honorer la mémoire du défunt ; l'assemblée, composée de tous les membres de la famille, se réunit dans la cour d'un des parens, et l'on passe la journée dans la joie la plus extravagante : les hommes dansent, crient et tirent des coups de fusil ; les guiriots jouent de leurs instrumens, et les femmes dansent par groupes.

Dans cette circonstance seulement les femmes peuvent se permettre des gestes indécens.

La manière de saluer des Soulimas est amicale, et mérite de fixer l'attention du voyageur. En s'abordant, ils appliquent mutuellement la paume de la main droite l'une contre l'autre, puis la portent au front et de là sur le cœur. En approchant d'un homme de rang ou d'un ancien, ils ôtent leurs souliers avant de le saluer, et montrent leur respect pour le Roi en courbant l'épaule gauche.

Ils aiment passionnément la musique, mais plus encore ces basses flatteries que les guiriots leur prodiguent quand ces derniers supposent que ceux auxquels ils s'adressent sont assez riches et assez généreux pour les payer. Ces guiriots sont assez semblables aux Gallas d'Abissynie, qui amusent les riches du matin au soir en exagérant leur mérite. Leurs principaux instrumens sont le kora qui ressemble à



Guiriols du Soulimoua

notre guitare pour le son et pour la forme ; le balafô, plusieurs espèces de tambour, et la flûte à trois notes. On n'en fait usage que pour accompagner les autres instrumens ; elle produit quelquefois des effets assez agréables.

Les maladies les plus ordinaires aux Soulimas, sont des fièvres intermittentes causées par les eaux stagnantes qui entourent la ville, et des maladies de poitrine ou catarrhes périodiques dont tout Falaba est annuellement affligé. Elles commencent généralement vers le milieu d'août et durent jusqu'à la fin des pluies. Mes gens en furent tous attaqués ; pour moi, je partageai, avec un très-petit nombre d'habitans, le bonheur d'y échapper. La petite vérole est une maladie commune, mais les suites n'en sont presque jamais fâcheuses ; beaucoup de personnes en étaient atteintes à mon arrivée à Falaba, et un de mes hommes la gagna : elle était de la nature la plus bénigne, et il ne garda pas la chambre

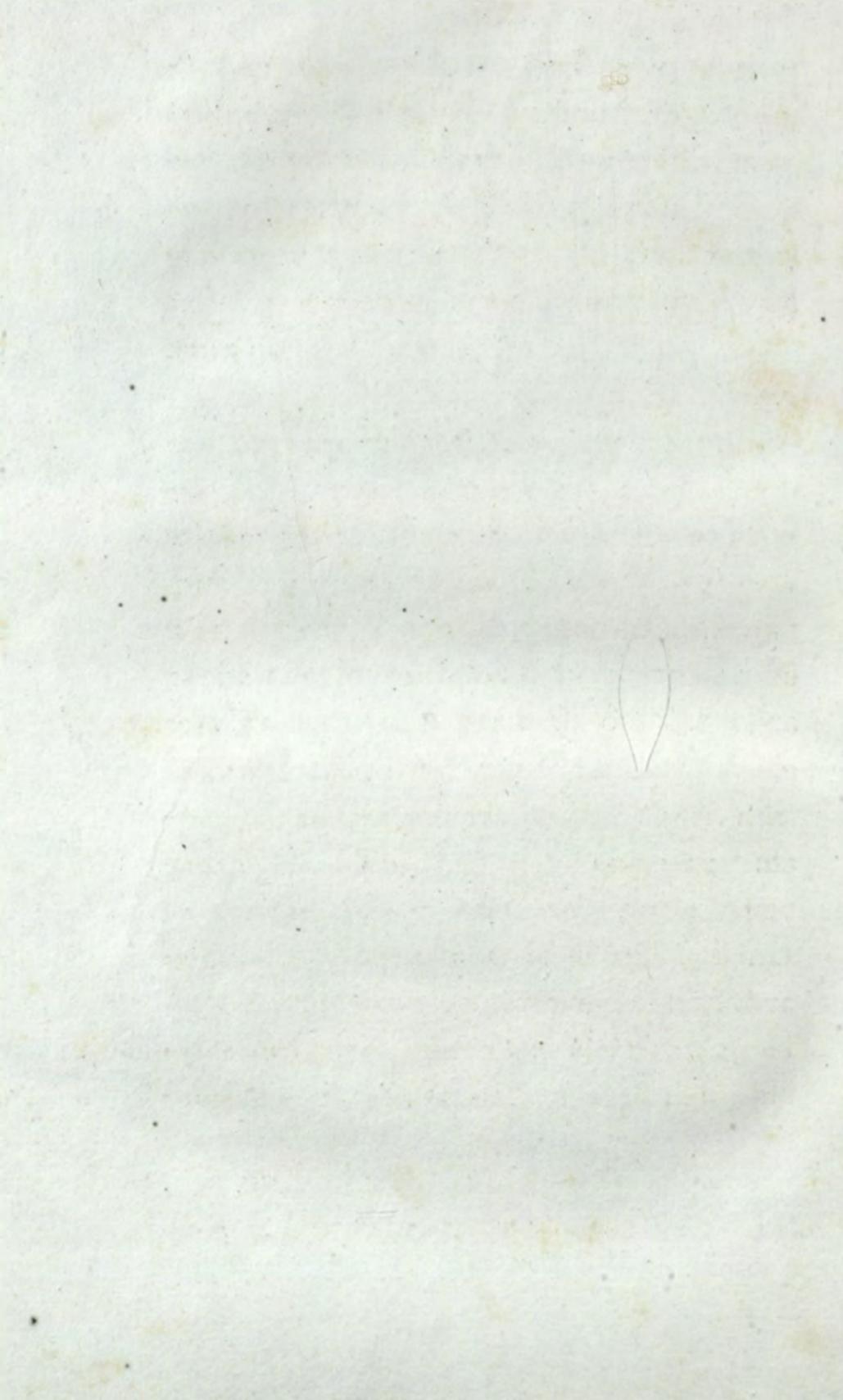
même au plus fort de sa maladie. Un grand nombre d'habitans sont atteints de l'éléphantiasis, d'hernies, de lèpre et d'une espèce de cancer qui emporte les doigts des mains et des pieds. Une excessive gourmandise occasionne très-souvent aux Soulimas une espèce de cauchemar. Mungo-Park a, je crois, le premier, parlé de l'habileté des Mandingues pour la chirurgie, et de leur ignorance en médecine; ici c'est le contraire : les Soulimas ont des plantes médicinales dont ils connaissent parfaitement les vertus et les usages; quant à leur talent en chirurgie, il se réduit à la saignée et à l'application des ventouses. Leurs autres opérations réussissent mal, sont excessivement douloureuses et fort maladroitement faites.

Le Sangara est situé au-delà du Niger : cette vaste contrée est riche en bestiaux, en chevaux, en pâturages, en blé et en riz. Divisés en un grand nombre de petites tribus, les habitans sont tous guer-



Soldat du Sangara

Chef du Sangara



riers comme les Soulimas, mais les surpassent en hardiesse. Ces derniers seraient devenus leurs tributaires, si les Sangarans avaient formé un corps de nation; ils ont le caractère si belliqueux, que le roi des Soulimas peut disposer chez eux en tout temps d'une armée de 10,000 hommes, levée en moins d'un mois. Les Sangarans sont plus grands et mieux faits que les Soulimas, dont ils se rapprochent d'ailleurs pour le costume; leurs chefs seuls dédaignent de se vêtir de la pièce de toile noire. Leurs toiles sont renommées; ils les échan- gent pour de l'or, à Bouré, près de Segou; ils apportent une grande quantité de ce précieux métal dans le pays des Foulahs et aux Soulimas; ils y prennent en retour des marchandises venues de Sierra-Léone, qu'ils vendent avec un profit de 200 pour 100. L'arc et la lance sont leurs principales armes; ils n'ont reçu jusqu'à présent qu'une petite quantité de fusils. Mon intention était de montrer aux Sangarans le chemin

de Sierra-Léone, mais je n'y pus réussir : je fus cependant plus heureux à mon retour, car je rencontrai, dans le Kouranko, plusieurs de leurs marchands que j'engageai à m'accompagner ; ceux-ci ont envoyé ensuite à notre colonie un grand nombre de leurs compatriotes.

Assana-Ayira, roi actuel des Soulimas, peut avoir soixante ans, mais selon son calcul, il en aurait soixante-dix, puisqu'il serait né dans l'année où Farabana fut attaqué ; il a près de cinq pieds onze pouces ; il est fortement constitué ; sa physionomie a une expression agréable quoiqu'elle ne soit pas belle. Dans ses états comme chez l'étranger, il est renommé pour sa stricte probité ; il est universellement chéri, sentiment qu'il doit à sa tendresse pour ses sujets, aux peines qu'il se donne pour connaître et alléger leurs maux. Ses habitudes sont très-régulières, et comme tous ses jours se ressemblent, en décrire un c'est faire l'histoire de tous. Il se lève à la pointe

du jour; des occupations domestiques prennent ses premiers momens; on prépare ensuite sous ses yeux la nourriture qu'il fait porter à ses hôtes et à ses esclaves; il donne audience à ceux qui doivent partir, et suivant les circonstances accorde ou refuse la permission de sortir de Falaba; il entre à neuf heures dans la maison des palabres; il y rend la justice jusqu'à trois heures de l'après-midi, et pendant tout ce temps il est accessible à quiconque se présente. Vers trois heures il rentre pour dîner; son repas consiste en riz qu'il trempe dans un espèce de bouillon pour le rendre plus agréable: semblable à ses sujets il ne connaît point le luxe d'une cuiller, il n'en a jamais voulu faire usage bien que je lui en aie donné plusieurs; après dîner il a l'habitude de sortir suivi d'un seul esclave de confiance, et se rend ordinairement à une pièce d'eau où il a un crocodile apprivoisé: il y fait ses ablutions, et va se promener ensuite dans ses fermes jusqu'à

la nuit : alors il rentre et se renferme chez lui le reste de la soirée, dont une partie est probablement consacrée aux prières.

Assana-Ayira fut élevé à Labey dans le Foutah-Diallon sous les yeux du grand prêtre Salem Gherladou, connu dans les trois Foutahs pour avoir formé plusieurs des hommes les plus instruits du pays, parmi lesquels particulièrement Abdoul-kadour, almami du Foutah-Diallon, et Assana, roi du Soulimana, se sont fait remarquer. Lorsque les hostilités commencèrent entre le Foutah-Diallon et le Soulimana, Assana avait à-peu-près 30 ans : quoique soigneusement surveillé, il parvint à s'échapper et à gagner sa patrie, après la bataille de Herico. Depuis cette époque, à l'exception de ses courtes et rapides excursions militaires chez les tribus voisines, il ne l'a jamais quittée ; il a toujours été heureux à la guerre ; ses nombreuses blessures attestent sa bravoure.

Assana a toujours eu l'ambition de pa-

raître très-bien instruit des affaires de son pays, et bien au fait des nôtres ; il fut enchanté lorsque je lui témoignai ma surprise de ce qu'il connaissait si bien notre colonie de Sierra-Leone. Il comprenait beaucoup de mots anglais, mais il les prononçait très-mal ; on voyait aisément qu'il n'avait jamais entendu parler un anglais. Son maître de langue était un Mandingue, qui avait passé peu de temps à Sierra-Leone, et qui, à sa demande, lui apprit tout ce qu'il savait, ce qui se réduisait à peu de chose. Le Roi pressentant qu'il recevrait un jour la visite d'un blanc, voulait connaître sa langue. Il écrivit ce que le Mandingue lui enseigna en caractères arabes, pour y avoir recours au besoin. Il savait compter jusqu'à dix : au-delà, il était toujours dans l'usage de dire : *dix-un, dix-deux*, pour onze, douze, etc, *deux-dix, deux-dix-un*, pour vingt, vingt-un, etc., *dix-dix* pour cent, et ainsi de suite.

Quoique musulman, son esprit plein

d'idées généreuses , n'avait rien ni de la bigoterie ni de l'intolérance des vrais croyans : un fait entre autres me le prouva.

Pendant mon séjour à Falaba, j'avais l'habitude d'observer rigoureusement le repos du dimanche, et j'y gagnais généralement en respect, non-seulement de la part des payens, mais encore de celle des Mahométans. Le Roi m'avait promis d'envoyer quelques uns des meilleurs danseurs du Soulimana, dans ma cour, avant mon départ, pour que je pusse juger de leurs talens. Le jour pris par le Roi, sans me consulter, fut un dimanche : les danseurs se présentèrent chez moi dans tout le grotesque du costume usité en circonstance semblable parmi les Africains. Je crus d'abord que la chose avait été faite à dessein ; c'est pourquoi je rentrai dans la maison, et je m'empressai d'envoyer dire au Roi que ce jour était un dimanche, et que malgré mon vif desir de voir exécuter les danses, je souhaitais de ne pas être interrompu dans

mes exercices religieux ; les danseurs furent immédiatement rappelés, et après qu'ils eurent quitté la cour très-tranquillement, je reçus par ordre du Roi la visite de plusieurs des anciens de Falaba. Ils m'exprimèrent leurs regrets de ce manque de réflexion, qui avait fait oublier au Roi que c'était le jour consacré par son étranger à prier son Dieu.

Quelle que fût l'inclination du Roi pour la guerre, comme étant l'occupation favorite de ses ancêtres dont il croyait devoir suivre les traces, il prêtait cependant une oreille attentive aux récits que je lui faisais des avantages d'un commerce libre et légitime, quelquefois même il paraissait disposé à suivre mon opinion ; mais le souvenir de ses pères était trop puissant pour que ses demi-résolutions pussent y résister ; toutefois son penchant en faveur de la paix, de l'agriculture et du commerce était si fort, qu'un matin, au moment où j'entrais comme lui dans la maison

des palabres , il s'écria , en présence des étrangers et du peuple assemblé : « Hom- » me blanc , j'ai pensé à toi pendant toute » la nuit ; ton palabre est bon. Quand je » vais à la guerre , je brûle de la poudre , » je détruis la vie de mes semblables , et » je n'en retire souvent aucun profit ; si je » recueille quelque chose , c'est en faisant » tort à d'autres , et il est écrit dans le » livre que cela n'est pas juste ; si , au » contraire , je fais le commerce , je me » fais du bien , je fais du bien à d'autres et » je ne nuis à personne : je dois essayer » pendant un an ce que tu me recomman- » des , et si j'obtiens de l'argent , je ne ferai » plus la guerre pour me procurer des » esclaves. »

Lorsque j'appris qu'il allait porter la guerre dans le Limba , comme je l'ai raconté précédemment , je m'élevai fortement contre cette détermination. « Que t'ont » fait les habitans de ce pays , lui dis-je , » pour que tu prennes les armes contre

» eux? » — Assana garda quelque temps le silence, et baissa la tête : à la fin il répondit d'un air honteux et embarrassé.

« Ils ne m'ont fait aucun tort ; je te dis la vérité, ils ne m'ont point offensé, et je n'ai pas le droit d'aller les combattre ; mais, homme blanc, je ne suis pas fou ; ce ne sont point les chants des guiriots qui m'excitent ; j'agis par de meilleurs motifs ; il existe chez moi trop d'hommes qui n'ont rien à faire, et si je ne puis les occuper jusqu'au temps de la récolte, plusieurs d'entr'eux me quitteront, et d'autres me fatigueront de leurs palabres. Tu sais, et tu me l'as dit, qu'un paresseux ne cause que du trouble. Que dois-je faire? »

Je lui indiquai plusieurs autres moyens d'employer ses sujets d'une manière plus avantageuse pour lui. « C'est fort bien, reprit-il ; mais il y a dans la ville beaucoup d'hommes du tillighiggo (c'est-à-dire de l'ouest) qui m'ont apporté des marchandi-

» ses et qui veulent des esclaves en retour; je
 » n'en ai point à leur donner, à moins que
 » je n'en prenne dans le Limba; laisse-moi
 » pour cette fois seulement me débarras-
 » ser de ces gens, je trouverai par la suite
 » d'autres moyens d'occuper mon mon-
 » de. » Une autre fois je lui fis le détail
 des horreurs d'un navire négrier, des mal-
 heurs accumulés sur les infortunés que lui
 et d'autres chefs vendaient; je lui peignis
 leurs souffrances pendant leur traversée
 sur l'Océan; je lui dépeignis leur prison
 flottante, où ils étaient accablés de coups et
 mal nourris, les fers aux pieds, privés d'air,
 au milieu de l'ordure: souvent le tableau des
 misères auxquelles ces malheureux étaient
 exposés émut vivement le Roi; quelquefois
 des larmes coulaient de ses yeux. Un jour,
 dans l'effusion de sa sensibilité, il pro-
 testa qu'à l'avenir il ne combattrait plus
 pour faire des esclaves. « Les Anglais, ajou-
 » ta-t-il, sont une bien bonne nation, ils
 » ont pitié des misères des noirs : c'est

» uniquement pour les soulager que vous
» entreprenez de longs voyages; vous ne
» venez pas chez nous pour le gain ,
» puisque nous n'avons rien à vous don-
» ner ; vous y venez uniquement pour
» nous aider; vous équipez des vaisseaux
» pour enlever les esclaves aux autres
» blancs qui sont méchants; vous ne les
» vendez pas, vous les débarquez à Sierra-
» Leone, où ils ont abondamment à man-
» ger et à boire, ainsi que des vêtemens,
» et vous leur apprenez à connaître Dieu.
» Le gouverneur Maccarthy doit être un
» excellent homme; je veux devenir son
» ami. » Cependant la tentation de faire le
commerce des esclaves, tant qu'il y au-
rait des blancs qui voudraient les ache-
ter , lui revenait souvent à la pensée, car,
disait-il, on obtient en échange des mar-
chandises d'une manière facile et sûre, tan-
dis qu'un nouveau genre de commerce ne
présenterait que des résultats douteux avant
qu'on en eût fait l'expérience, et entraîne-

rait beaucoup d'embarras avant d'être parfaitement organisé.

Son intelligence naturelle et l'habitude de réfléchir le mettaient généralement à même de comprendre tous les avantages qui résultaient de cet état de société et de civilisation, qu'il connaissait uniquement par les renseignemens que je pouvais lui donner; mais en même temps il était curieux d'observer que la chose dont l'application à son pays lui paraissait le plus difficile, était de laisser à la perspicacité de chacun la faculté de s'enrichir librement par l'industrie et le commerce; il ne concevait pas que la cessation du monopole qu'il avait eu jusques-là entre les mains pût lui être avantageuse. Il avait été élevé dans cette idée toute africaine, que l'égalité de richesses conduit à une rivalité de pouvoir. Préoccupé de ce préjugé, il ne s'apercevait pas qu'en abandonnant le monopole son revenu augmenterait dans la proportion de l'accroissement de la for-

tune publique et de la richesse individuelle de ses sujets, et qu'il conserverait ainsi la supériorité qu'il regardait comme la garantie du pouvoir. Quelquefois cependant ses idées étaient parfaitement justes sur ces matières, et il semblait alors mieux comprendre ses véritables intérêts.

Quoique Assana-Ayira soit déjà âgé, s'il vit encore quelques années, peut-être sera-t-il en état d'accomplir une heureuse et importante révolution dans les mœurs et les usages de son peuple, et de l'élever à un haut degré de prospérité : le pays en possède tous les élémens : le riz, le café, le coton et toutes les productions des régions équinoxiales peuvent y croître ; les ouvriers y sont aussi nombreux que l'étendue du terrain le requiert ; ces peuples connaissent déjà les marchandises de l'Europe, et ils ont le desir de les posséder, ce qui suffit pour les engager à travailler. Le marché est ouvert, les communications sont établies, et singulièrement

favorisées par un beau fleuve navigable, à certaines époques, dans une grande partie de son cours. La puissance militaire du Soulimana est assez considérable pour protéger cette contrée et maintenir une communication libre avec Sierra-Leone ; il est vrai que jusqu'à présent les Soulimas ont été les agresseurs dans toutes leurs guerres avec leurs voisins, mais la nouvelle direction qui pourrait être donnée à leur énergie et à leur activité, pour se procurer des marchandises d'Europe, laisserait les contrées qui les environnent jouir d'une tranquillité à laquelle depuis long-temps elles sont étrangères, et qui engagerait leurs habitans à suivre un exemple dont ils verraient qu'il résulte des avantages si manifestes.

Il est probable que le peu d'années qui restent à vivre au vertueux Assana-Ayira suffiraient pour imprimer un grand mouvement à la marche de la civilisation chez ses compatriotes ; et c'est ici qu'on doit regretter la mort prématurée de sir Charles

Maccarthy, dont la réputation personnelle si bien établie parmi les Africains, donnait une si grande autorité aux avis qu'il leur adressait. Leur bonheur était l'objet de toutes ses pensées, et leurs progrès dans la civilisation le but de tous ses efforts.

Je termine ce chapitre par quelques remarques sur un sujet intimement lié à la civilisation des Sôulimas, et qui, trop important pour être passé sous silence, me fait seulement regretter qu'il ne soit pas traité par une plume plus habile que la mienne. L'état actuel de la religion dans cette contrée paraît singulièrement favorable à l'introduction du christianisme; le Roi étant mahométan, et ses sujets presque tous païens, il s'est établi un système de tolérance que l'on trouve rarement dans les pays où il ne règne qu'un seul culte, surtout quand c'est l'islamisme. J'ai déjà fait observer jusqu'à quel point le Roi s'est affranchi de la bigoterie des sectateurs de Mahomet, et combien le peu-

ple est moins superstitieux que dans d'autres contrées de l'Afrique. Un grand nombre de Soulimas qui sont païens n'ont pas moins de mépris que les mahométans pour les grigris et toutes les jongleries : ils auraient probablement embrassé la religion de leur Roi, si les Foulahs, leurs ennemis déclarés, et avec lesquels ils ne veulent avoir aucun rapport, ne professaient pas la religion de Mahomet. Le respect pour un blanc est universel dans le Soulimana, et approche de la vénération. J'ose espérer que mon séjour n'y a pas altéré ce sentiment : toutefois il est probable qu'il ne s'augmentera pas lorsque des communications plus actives avec Sierra-Leone auront amené de fréquens rapports et des discussions d'intérêt. C'est actuellement qu'un missionnaire trouverait chez les Soulimas plus de facilités, plus d'attention, plus de considération et plus de disposition à profiter de ses discours, et à convertir le peuple à la morale divine de l'Évangile.

Les étrangers de l'intérieur qui viennent à Sierra-Leone, retournent chez eux pleins d'admiration pour notre industrie et nos richesses, mais en même temps l'impression que nos mœurs, nos coutumes et notre religion produisent sur leur esprit, nous est bien moins favorable. Les Musulmans sont généralement d'un caractère sérieux et réfléchi; ils voient avec pitié et même avec dégoût la légèreté des blancs, qu'ils regardent comme un peuple éminemment favorisé de Dieu, mais indigne de ses bontés.

Je me souviens d'avoir entendu la conversation de plusieurs Mandingues assis sous les fenêtres d'une salle à manger de la colonie, dans laquelle une nombreuse société était au dessert, après un grand dîner : ces nègres se demandaient quelle pouvait être l'intention des blancs en faisant autant de bruit après certains toasts; ils discutèrent long-temps, se perdirent en conjectures et ne purent arriver à un ré-

sultat satisfaisant, mais ils s'accordèrent à faire une remarque qu'ils exprimèrent ainsi : « *Allah ackbar ! Kabri allah auda* » *feuroto kafir maghi !* (Bon Dieu, de-
 » puis que je suis au monde je n'ai jamais
 » vu d'infidèles semblables à ces blancs). »

Les payens, dont l'esprit est peut-être moins soumis à l'influence des préjugés, mais qui ne se livrent jamais à des réflexions sérieuses, ne savent que penser d'un peuple qui diffère si complètement d'eux par la couleur, par l'habillement et par tant d'autres rapports extérieurs. Accoutumés à l'indolence et à la monotonie de leur village natal, ils sont absolument incapables de comprendre l'activité et les occupations habituelles d'une ville de commerce; le contraste est trop grand pour leur inspirer l'idée de nous imiter, et ils retournent à leur case et à leur vie paresseuse, entièrement persuadés, s'ils y songent toutefois, que la différence provient de ce que l'une est la ville des blancs, et l'autre la ville

des noirs, qui ne peuvent jamais se ressembler. S'ils visitaient les villages des Africains délivrés et libres, ce qui ne peut guère arriver parce qu'ils sont dans les montagnes, ils y verraient leurs compatriotes habillés à l'européenne, aller à l'église ou à l'école : mais voilà les seules marques de la vie civilisée qu'ils observeraient en eux, parce qu'on ne les a pas encore fait avancer au-delà, et, comme ils apprendraient que l'église et l'école sont l'ouvrage des blancs, ils penseraient que les noirs n'y vont pas de leur propre mouvement, mais seulement pour obéir aux ordres des blancs : telle est l'idée généralement reçue parmi les peuples de l'Afrique.

L'exemple d'une nation libre de l'intérieur, qui adopterait volontairement les habitudes de travail, les lois et la religion des blancs ; (et tels pourraient être les Soulimas par suite de missions convenablement dirigées), profiterait plus à la civilisation

des Africains, et à leur conversion au christianisme, que tout ce que nous avons fait jusqu'à ce jour à Sierra-Leone.

Il serait essentiel que le missionnaire qui serait envoyé chez les Soulimas, joignît l'esprit le plus droit à la connaissance la plus étendue des affaires ordinaires de la vie; il faudrait que sa conduite fût strictement conforme aux obligations de sa profession religieuse; il faudrait qu'il fût bien convaincu que de lui seul dépend son succès; qu'il n'est plus sous la haute protection d'un gouverneur anglais; qu'il n'est plus investi de cette espèce d'autorité politique d'un membre de l'église anglicane, et qu'enfin, il n'obtiendra de respect qu'autant qu'il s'en rendra digne.

Je connais parfaitement les peines que se donne la société des missionnaires, pour trouver d'utiles coopérateurs, de zélés et savans ouvriers évangéliques, et je n'ignore pas les difficultés qu'elle rencontre à ce sujet; je sais encore, que sans les

missionnaires, les villes des noirs libérés eussent été entièrement privées d'instruction, et je ne puis que la féliciter des bons résultats qu'elle a obtenus, quoique tout le bien possible n'ait pas été effectué. On pouvait faire davantage avec les secours du gouvernement, et surtout avec la protection du dernier gouverneur. J'ai été d'ailleurs à même de blâmer les graves inconvéniens qui résultent de l'impuissance où se trouve un corps ecclésiastique particulier, d'envoyer en Afrique des personnes vraiment capables de donner l'instruction religieuse, et de surveiller les villages établis par le gouvernement. J'ai vu un missionnaire étendu ivre dans les rues; j'en ai connu un autre qui vivait avec une négresse, sa paroissienne; enfin, un troisième fut condamné pour le meurtre d'un petit enfant qu'il avait fait périr à coup de verges. Des accidens semblables doivent arriver en dépit de toutes les précautions, tant qu'on enverra comme missionnaires, des hommes

qui ne conviennent pas à leur état ; et tant qu'on suivra cet absurde système, d'après lequel un gouverneur, au lieu d'avoir le droit de renvoyer de la colonie d'aussi indignes ecclésiastiques, serait au contraire obligé de demander ce renvoi au comité de la société, qui se trouve ainsi juge des objections du gouverneur contre un sujet pervers. Cet inconvénient est plus sensible encore quand l'observation du gouverneur porte plus sur l'ignorance du personnage, que sur son immoralité.

Il faut ici bien distinguer la différence qui existe entre un simple missionnaire, et le surintendant d'une communauté déjà établie. L'unique objet du premier, est de prêcher l'évangile aux infidèles, et de faire des conquêtes au nom du Christ ; il ne se mêle que des choses spirituelles : mais le second, doit posséder d'autres genres de qualités ; il est appelé à perfectionner ce que l'autre n'a qu'ébauché ; il préside sur une société chrétienne déjà formée ; il doit

diriger de nouvelles habitudes sociales, veiller à la conservation de l'ordre, à l'encouragement de l'industrie, et exercer en quelque sorte une magistrature paternelle. Il lui faut plus que du zèle, il lui faut du talent, de la prudence, et la connaissance des affaires de la vie, pour bien remplir de telles fonctions. Il serait fort à désirer que le gouvernement trouvât, dans l'église nationale, un secours nécessaire pour l'accomplissement de ses nobles projets, si dignes de toute la sollicitude, de tous les efforts d'un peuple chrétien, et si importants pour l'humanité. Jusqu'à ce jour les dépenses ont été grandes, et cependant le but qu'on se promettait n'a pas été atteint. On ne peut l'espérer que d'un autre mode d'administration.

Si les villes des Africains libérés, entièrement fondées et soutenues par le gouvernement qui a fait bâtir leur église, et leur école, et dont la population est déjà de plus de 12,000 âmes, si ces villes, dis-je,

avaient un clergé fourni par l'église nationale, la société des missionnaires, soulagée de fonctions qu'elle ne peut, malgré tous ses efforts, remplir d'une manière assez complète, aurait la liberté de diriger son attention vers une entreprise qui lui convient mieux, celle de porter la foi chrétienne chez les nations idolâtres du voisinage. Quand on considère le but que l'on s'est proposé en formant la colonie de Sierra-Léone, le temps qui s'est écoulé depuis qu'elle subsiste, et l'influence qu'elle s'est acquise parmi les nations de l'Afrique occidentale, on ne remarque passans étonnement, qu'aucun missionnaire n'a jamais dépassé ses limites; et que dans la péninsule même, où l'on a bâti la ville de Freetown, on rencontre plusieurs villages plongés dans leur antique barbarie, et qui n'ont jamais eu l'avantage de voir un membre de cette société leur porter la parole de vie, et les consolations de l'évangile.

Pour prouver que la disposition des

nègres, à la civilisation, est plus grande que le moyen d'instruction qu'on leur procure, je puis rapporter le fait suivant : lorsque je commandais le fort d'Annambou, en 1823, j'avais acquis beaucoup de crédit parmi les Fantins ; je réussis à persuader aux chefs de cette nation, d'envoyer leurs enfans à Annambou, pour y être élevés. Vers la fin de 1823, plusieurs de ces enfans furent remis entre les mains de feu M. Maccarthy, qui promit d'en avoir soin. La mort déplorable de ce gouverneur survenue bientôt après, empêcha de prendre les arrangemens nécessaires aux progrès de ces enfans. Je regrette d'avoir à ajouter qu'une lettre, reçue de la Côte-d'Or, m'apprend que les enfans qui avaient été jusqu'alors élevés et entretenus à mes frais, et qui y sont encore, n'étaient plus soumis à la surveillance nécessaire, et qu'on avait entièrement négligé leur éducation, parce que personne ne veut s'en charger.

CHAPITRE VIII.

Guerres des Soulimas.

L'HISTOIRE des guerres des nations sauvages, ne présente que peu d'intérêt au plus grand nombre des lecteurs. Mais quand on considère celles de l'Afrique occidentale, sous leur véritable point de vue, lorsqu'on les voit toujours excitées, et toujours maintenues par des motifs qui prennent leur source dans l'avarice des Européens, le récit rapide de ces combats sans gloire, n'est alors ni sans instruction, ni sans intérêt. On y voit fréquemment une grande nation de l'intérieur, envahir sans colère et sans provocation, mais froidement, des voisins plus faibles, afin d'acquérir des marchandises par la vente des esclaves, tandis que si ce commerce eût

été défendu aux Européens, il y a tout lieu de croire que ces nations se seraient depuis long-temps adonnées à l'agriculture et au commerce, et qu'elles eussent fait ainsi de rapides progrès dans les voies de la civilisation que la Grande-Bretagne s'offre de leur ouvrir avec une si noble persévérance.

Tel est le motif qui m'a engagé à écrire l'histoire des guerres des Soulimas. J'ai recueilli les faits que je vais raconter de la bouche des guiriots, qui, ainsi que je l'ai déjà dit, conservent dans leurs chants les actions mémorables de leurs compatriotes; j'ai ensuite co-ordonné ces faits avec l'aide des anciens du pays, enfin je les ai disposés dans un ordre chronologique avec l'assistance d'un marabou du Foutah-Diallon, qui connaissant bien les principaux événemens de l'histoire des deux états, m'a mis à même, en les comparant les uns aux autres, de donner aux dates le degré d'exactitude nécessaire.

Le premier roi des Soulimas, dont le nom est bien connu de tout le pays, est Ghima-Fondo, qui régnait vers 1690 : il fut en guerre perpétuelle avec les peuples du Kissi et du Limba, sur lesquels il fit beaucoup d'esclaves, qu'il vendit tous aux Mandingues et aux Sousous, en échange de marchandises européennes.

Mansong-Dansa, son fils, lui succéda vers 1700. A cette époque plusieurs milliers de Foulahs, commandés par Mahamadou-Saïdi, partirent du nord dans l'intention de propager la religion de Mahomet; les Soulimas leur permirent de s'établir dans la partie du Diallonkadou, connu aujourd'hui sous le nom de Foutah-Diallon. (1) A la mort de Mahamadou-Saïdi, qui ne vécut que peu de temps, les Foulahs lui donnèrent pour successeur Mousah-Ba, qu'ils investirent du titre d'almami ou roi. Peu de temps après

(1) Diallon signifie liqueur forte; diallonka est celui qui boit des liqueurs fortes; jallonkadou veut dire le pays des hommes qui boivent des liqueurs fortes.

son installation, le nouveau roi invita les principaux habitans du Diallonkadou à une grande fête, leur expliqua la nature de la foi mahométane, et leur dit que les Foulahs étaient venus s'établir dans le pays avec le seul desir de leur montrer le véritable bonheur. Il fit ensuite placer devant lui un grand pain du pays, et un mouton saignant, puis il engagea tous ceux qui voudraient être instruits par les prêtres du Foutah-Diallon, à placer leurs mains sur le pain, et à toucher le mouton, ce que firent tous les chefs, entraînés par les manières engageantes et douces des Foulahs, et peut-être encore, par la conviction de l'excellence de leurs argumens en matière de religion.

Vers l'an 1730, Mansong-Dansa eut pour successeur son fils, Ayina-Yella, qui régna vingt ans; il vécut en bonne intelligence avec les Foulahs, gouvernés alors par Alifa-Ba; tantôt se joignant à eux dans leurs guerres, tantôt la faisant aux Limbans pour son propre compte.

Yella-Dansa lui succéda en 1750; il fut l'allié des Foulahs, dans leurs guerres contre le riche pays de Sangara. La première année, les villes de Bantou, Setacota, Maradougo, Sandangkota et Manyeräi furent détruites : les Soulimas et les Foulahs revinrent chez eux avec un gros butin, en bestiaux et en prisonniers. L'année suivante, les Foulahs commandés par l'almami Souri, successeur d'Alifa-Ba, et les Soulimas, par Tahabaïré, kélé-mansa ou chef de la guerre, et père du roi actuel, marchèrent sur Sanidougo, située à cinq journées, au nord de Labey, près du pays de Goubou; ils saccagèrent cette ville, puis retournèrent chez eux. Un an après, ils attaquèrent le Biroko, pays à l'est du Sangara, et après y être restés quatre mois à détruire les habitations, et à faire des prisonniers, ils revinrent, chargés de butin. En 1754 (1), ils portèrent leurs ar-

(1) C'est l'année de la naissance d'Assana-Ayira, d'après son propre calcul.

mes contre **Farrabana**, ville considérable et très-peuplée, à près de deux jours de marche au sud du **Boundou**. Après trois mois de siège, ils furent obligés de revenir. **Yella-Dansa** mourut cette année, et il fut remplacé par son fils, **Tahabaïré**.

Farrabana fut attaquée de nouveau en 1755, mais toujours sans succès. En 1756, les esclaves du **Foutah-Diallon** se révoltèrent, se déclarèrent libres, quittèrent le pays en grand nombre et se dirigèrent vers le **Foutah-Boundou**; ils bâtirent dans ce pays la ville de **Koundié**, qu'ils fortifièrent. Souvent attaqués par les **Foulahs**, et les **Soulimas réunis**, ils leur résistèrent; enfin on les laissa tranquilles, et leur indépendance fut reconnue. Vers cette époque, **Sova**, chef puissant du **Kouranko**, et père de **Ballansama**, le **Roi** actuel du **Kouranko septentrional**, observant la prépondérance et le pouvoir toujours croissant des **Foulahs**, et justement alarmé pour son pays, prit les armes, et déclara qu'il ne

prierait plus : cet exemple fut suivi par beaucoup d'autres chefs, qui cependant se repentirent bientôt de leur témérité, car les Foulahs envoyèrent dans le Kouranko une armée considérable qui en détruisit en peu de temps toutes les villes, et mit les chefs à mort.

Vers 1760, les Soulimas portèrent la guerre dans le Kissi, pays où le Dialiba prend sa source : ils furent obligés d'en sortir dans le plus grand désordre, à la suite de pertes très-considérables : mais ayant envahi de nouveau cette contrée, l'année suivante, avec une armée beaucoup plus forte, ils en dévastèrent la plus grande partie, et firent un grand nombre de prisonniers qui furent tous vendus aux peuples établis sur les bords de l'océan. En 1762, le pays de Ouassèla gouverné par Konta-Brimah, fut attaqué avec succès par les forces réunies des Foulahs et des Soulimas, qui furent constamment vainqueurs en bataille rangée; mais

les pluies venant plutôt que de coutume, ils se retirèrent avant d'avoir complété la destruction du pays. Leur retraite se fit précipitamment et à la débandade; ils furent constamment poursuivis par **Konta-Brimah**, général aussi actif que brave, qui les harcela jusqu'à **Balia** où il les défit complètement. Poursuivis par le vainqueur, ils se rallièrent près des rives du **Daimouko**, et ayant encore hasardé une seconde affaire générale, ils furent mis en pleine déroute après une action vive et long-tems contestée.

Vers cette époque les **Foulahs** commencèrent à exercer sur les **Soulimas** une autorité que ceux-ci trouvèrent pesante, c'est pourquoi ils songèrent bientôt à rompre une alliance qui leur était à charge et qui les plaçait dans un état de subordination. Ils profitèrent des revers que les **Foulahs** venaient d'essuyer pour cesser de leur fournir des secours; ces derniers, pour s'en venger, tranchèrent la tête à tous les chefs **Soulimas** qui se trouvèrent dans le pays,

et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'Assana-Ayira, qui faisait alors son éducation dans le Foutah-Diallon, parvint à s'échapper. Après ce massacre qui eut lieu quelques jours après la défaite à Daimouko, les Soulimas déclarèrent la guerre aux Foulahs, et se joignant à Konta-Brimah, ils marchèrent sur Timbo, capitale du Foutah-Diallon, et la détruisirent.

En 1764, ils tuèrent tous les Foulahs qui se trouvaient dans le Soulimana, et portant la guerre dans le Foutah-Diallon, ils incendièrent Sacca, et continuèrent leur marche vers l'est où ils furent arrêtés et battus près de Saholia. L'année suivante, Tahabaïré attaqua de nouveau les Foulahs, et les ayant vaincus dans diverses rencontres, brûla et détruisit plusieurs villes, ramena 1300 prisonniers et rentra dans le Soulimana avec un immense butin. Dans une autre campagne, il prit et brûla Moundäi, Foutaba, Tomania, Harnaia et Boukaria; et chassa devant lui les Foulahs qui osaient se mon-

trer. En 1767, les Soulimas s'avancèrent au-delà de Timbo et attaquèrent Fegoumba, ville où l'on couronne les almami des Foulahs; mais cette fois la fortune les trahit, et les Foulahs remportèrent sur eux une victoire complète. En revenant de cette guerre, les Soulimas se répandirent dans le Limba, où après avoir brûlé Bam-bouk, ils firent 3,500 prisonniers, qu'ils envoyèrent à Rio Pongas pour être vendus. C'est en 1768 que fut bâtie Falaba, capitale actuelle.

Les Soulimas et les Foulahs guerroyèrent continuellement jusqu'en 1776 avec des succès variés; l'événement le plus remarquable de cette triste période fut la double invasion simultanée du Foutah-Diallon par les Soulimas, et du Soulimana par les Foulahs; Falaba tomba entre les mains de ces derniers, mais ils n'y restèrent pas long-tems; ils en furent chassés par les Soulimas au retour de leur excursion dans le Foutah-Diallon où ceux-ci avaient sac-

cagé un grand nombre de villes et de villages ; toutefois fatigués d'une guerre qui ne leur rapportait aucun profit, ces mêmes Soulimas s'arrangèrent avec KONTA-BRIMAH pour conduire contre leurs ennemis une armée suffisante pour les exterminer d'un seul coup : cette grande expédition entra en 1778 sur le territoire des Foulahs, qui réunirent leurs tributaires et leurs alliés, et attendirent l'ennemi de pied ferme dans une grande plaine sur les bords du HÉRICO, à quelques milles à l'est de TIMBO.

Pendant plusieurs mois les deux nations s'observèrent ; enfin elles en vinrent aux mains et la victoire resta long-temps incertaine ; mais TAHABAÏRÉ et KONTA-BRIMAH ayant été tués, le désordre se mit dans les rangs des Soulimas et des OUASSÉLANS, et les Foulahs obtinrent un succès complet ; leurs ennemis se dispersèrent dans toutes les directions, et les vainqueurs en firent un horrible carnage.

Depuis cette époque, les Soulimas ont

avoué leur infériorité et n'ont plus tenté de se mesurer en plaine campagne avec les Foulahs.

Aussitôt qu'on apprit à Falaba la mort de Tahabaïré, Dinka son frère puîné fut proclamé Roi, et Ousoman son cousin fut créé kellé-mansa. Ces deux chefs portèrent la guerre dans le Kouranko, attaquèrent Kellima, la ville de Brimah, la brûlèrent, mirent le chef à mort, firent les habitans prisonniers, et poussèrent jusqu'à Soulayah qu'ils détruisirent. L'année suivante, les Soulimas prirent les armes contre le Limba; ils assiégèrent Dangkang, la réduisirent en cendres, et emmenèrent ses principaux habitans en esclavage. Vers 1797, Falaba fut attaqué par Alifa Saleu, roi des Foulahs; après trois jours de siège il fut forcé à la retraite.

Dinka mourut en 1800, et le pouvoir échut à Assana-Ayira fils de Tahabaïré. Assana-Ayira commença son règne par une expédition contre le Limba; il réduisit en

esclavage les habitans de Kori et de Mori et les vendit ensuite aux Mandingues. En 1805, il fut obligé de défendre son pays, envahi par une armée de Foulahs qui assiégea Falaba. Cette armée était commandée par Ba-Demba qui venait d'être appelé à la souveraineté du Foutah-Diallon et qui fut entraîné à faire la guerre à la suite d'un événement que nous allons rapporter.

Plusieurs habitans de Kambarana ville de l'intérieur étaient venus comme amis visiter le roi de Falaba ; à leur retour, ils furent arrêtés sous un prétexte frivole par Koutoforo chef de Dentilia, qui s'était mis depuis peu sous la protection du Foutah-Diallon. Assana - Ayira irrité de ce mépris de son autorité, attaqua Dentilia, mais sans lui faire beaucoup de mal. Les habitans de Dentilia croyant avoir des droits à la protection des Foulahs, se plaignirent de cet outrage à Ba-Demba ; ce dernier pour se venger assiégea

Falaba avec une armée de 10,000 hommes composée de Foulahs, de Balian, de Tamisians et de Soulimas, mécontents de leur Souverain. On se battit sous les murs de la ville pendant 19 jours ; les Foulahs et leurs alliés perdirent près de 2,000 hommes, et les Soulimas, quoique bien protégés par leurs murailles, en eurent plus de 200 tués : le Roi reçut dans la joue droite une balle qui lui traversa la bouche et lui emporta les dents de devant ; il reçut encore dans le mollet une autre balle qui ne fut jamais extirpée. Yarredi se signala par de hauts faits d'armes ; il fit plusieurs sorties heureuses et reçut neuf blessures. Après le départ de l'armée ennemie qui eut lieu le vingtième jour, Assana rassembla des forces considérables et alla détruire toutes les villes du Soulimana qui s'étaient mises sous la protection des Foulahs ; plusieurs de leurs habitans s'enfuirent dans le Foutah, où on leur permit de s'établir ; d'autres rentrèrent au sein de la patrie et se fixèrent à Falaba.

Le roi se mit à la poursuite de ceux qui s'étaient réfugiés dans le Foutah, les rejoignit près des frontières, les battit complètement et mit à mort ceux qui tombèrent entre ses mains.

Les Foulahs et les Soulimas paraissaient être fatigués de la guerre: depuis cette époque, les hostilités ont cessé entre ces nations rivales, à l'exception d'une tentative malheureuse qui fut faite en 1820 sur Sangouia.

Les autres guerres de cette nation jusqu'en 1822, se sont bornées à quelques excursions dans le Kouranko et le Limba, dans le seul but de se procurer des esclaves.

A l'exception d'une attaque malheureuse sur Boto, où Yarredi fut fait prisonnier en faisant des efforts pour rallier ses soldats qui prirent la fuite, toutes les entreprises des Soulimas ont toujours été heureuses. Vers la fin de 1821, l'almami Amara, chef des Mandingues de la côte, ayant demandé assistance à Assana pour termi-

ner la guerre contre Sanassy qui durait depuis six ans , le Roi y envoya Yarrédi avec 10,000 hommes du Soulimana , du Kouranko , et du Sangara , lui enjoignant de ne point permettre que la ville de Sanassy fût détruite, d'être plutôt médiateur entre les deux partis , de chercher à les reconcilier , et de les exhorter à retourner tranquillement dans leurs résidences respectives.

On a vu dans l'introduction à mon voyage, qu'Yarrédy ne se conforma pas à ces sages instructions dictées par l'humanité et la politique, et que les chants flatteurs des guiriots, l'abus du rhum et des liqueurs fortes, et plus que tout cela les protestations d'Amara, reconnues trop tard pour mensongères, entraînèrent le général des Soulimas dans une guerre cruelle.

Lorsqu'il revint à Falaba, chargé des dépouilles de Malaghi, le Roi, en apprenant l'incendie de cette ville , éprouva un violent chagrin. Son mécontentement

et son indignation contre son frère furent si forts, qu'il l'aurait fait mettre à mort sans l'intercession des anciens et des principaux guiriots de la ville. Il refusa les présens que lui envoyait l'almami Amara, et jusqu'à mon arrivée à Falaba, Yarrédi n'avait pu obtenir la permission de se présenter devant lui.

CHAPITRE IX.

Départ de Falaba et retour à Sierra-Leone.

CONFORMÉMENT aux arrangemens que j'avais pris avec le Roi, je fixai mon départ de Falaba, au 17 septembre. Assana m'envoya chercher le 16, pour me conduire dans l'appartement où il renfermait ses richesses. Il m'exprima de nouveau sa reconnaissance de tout le bien que je lui avais fait, et de tous les présens que je lui avais offerts, puis il ajouta : « C'est maintenant » à mon tour, homme blanc, à te donner » quelque chose. » Alors il me présenta plusieurs objets en or, de la valeur de 70 livres sterling à peu près, douze grandes dents d'éléphants et quelques belles pièces de toile de Sangara, « Prends cela, me » dit-il, c'est un petit présent en compa-

» raison de celui que je voudrais te faire,
 » mais je te l'offre de bon cœur : viens
 » actuellement à la porte pour y voir ton
 » cheval ; il te conduira à Sierra-Léone :
 » voici également sa selle, c'est ce que nos
 » garanghi font de mieux. » Je remer-
 ciai le Roi de sa générosité, et j'acceptai
 ses présens à l'exception du cheval que je
 le priai de reprendre ; il m'aurait en effet
 occasionné plus d'embarras sur la route
 que je n'en aurais tiré de service, à raison
 de la difficulté des chemins. Je conservai
 la selle pour montrer jusqu'à quel point
 les Soulimas savent travailler le cuir, et
 comme un échantillon de leur industrie.

Je quittai Falaba le 17, à midi ; mes
 gens s'étaient mis en route avant moi. Le
 Roi m'accompagna jusqu'à plusieurs milles
 de distance, et je fus suivi assez loin par
 une foule immense ; les femmes témoi-
 gnaient leur chagrin de mon départ par
 les gestes et les cris les plus extravagans : je
 me séparai de ces braves gens à un mille

au delà du sommet de l'éminence d'où l'on aperçoit Falaba.

Le Roi ne voulut me quitter que dans la vallée qui est de l'autre côté, sur la route de Konkodougoré. Quand il s'arrêta il versait des larmes, et sembla pendant quelques instans avoir perdu l'usage de la parole, tenant ma main continuellement dans les siennes. « Homme blanc, me dit-
 » il, pense à Falaba, car Falaba se sou-
 » viendra toujours de toi. Les hommes
 » riaient quand tu arrivas parmi nous, les
 » femmes et les enfans avaient peur et se
 » cachaient; maintenant tu les vois tous
 » assis la tête entre leurs mains, et les
 » larmes aux yeux, parce que tu nous
 » quittes. Je me rappellerai tout ce que tu
 » m'as dit; tu m'as enseigné ce qui est bon
 » et ce qui peut rendre mon pays heureux;
 » je ne ferai plus d'esclaves. » Il me serra
 longtemps la main de la manière la plus affectueuse, la lâcha doucement, et tournant la tête, il ajouta : « Va, puisses-tu reve-

» nir vers nous. » Il se couvrit alors le visage de ses mains. De mon côté j'éprouvai les mêmes sentimens de douleur que si je m'étais séparé de mon père. De tels souvenirs s'impriment trop profondément dans l'ame pour être effacés par le temps ou la distance. Ils déterminent un intérêt toujours subsistant pour le bonheur du pays où ils ont pris naissance, et ils exercent une influence positive sur toute la vie de l'homme qui les porte dans son cœur.

Après avoir marché pendant un mille environ, je fus rejoint par Bakari, le plus jeune des frères du Roi : il venait m'assurer de la part de ce dernier que la route que je venais d'ouvrir serait libre pour tous ceux qui voudraient traverser le Soulimana pour aller à Sierra-Léone. Comme je croyais à la sincérité de la promesse du Roi, je remerciai Bakari de son obligeance ; mais, persuadé que cette promesse était contraire à ce qu'on regarde généralement comme la politique du pays, je résolus de

ne laisser échapper aucune occasion d'établir une seconde route plus sûre encore entre le Sangara et Sierra-Leone.

La chaleur fut étouffante jusqu'à trois heures de l'après-midi ; alors le ciel se chargea de nuages, et la pluie tomba bientôt par torrens ; j'étais très-échauffé, et craignant que ce changement de température ne me fut nuisible, j'accélérai ma marche au travers d'une mare qui avait subitement inondé tout le canton, et j'arrivai à 5 heures à Konkodougoré.

Comme beaucoup de marchands Soulimas devaient quitter Falaba le lendemain de mon départ, je m'arrêtai le 18, et je reçus les nouveaux témoignages d'amitié du respectable setigghé ou chef de la ville. Je partis le 19, pour Semba, où la plus grande partie de la caravane nous rejoignit à 6 heures du soir, après une marche assez fatigante, causée par les pluies et l'embarras des hautes herbes. La route était très-mauvaise ; quelquefois nous avions de

l'eau jusqu'aux genoux; des ruisseaux, qui, à mon premier passage, eussent été à peine suffisans pour faire tourner un moulin, étaient alors si considérables et si rapides, qu'on ne les franchissait à gué qu'avec la plus grande difficulté, et au moyen de cordages tressés avec des plantes sarmenteuses que l'on attachait aux deux bords opposés. Plusieurs de nos gens n'arrivèrent à Semba qu'à 8 heures du soir, et d'autres le lendemain matin : celui qui portait les restes de ma garde-robe, se trouva du nombre de ces derniers. Ce retard me fut infiniment désagréable, car il me fallut passer la nuit avec mes habits mouillés. Je redoutais les suites de ce contre-temps; heureusement j'en fus quitte pour un léger mal de tête.

Je restai à Semba jusqu'au 22 7^{bre} jour où l'on tint un palabre au sujet du commerce. Je partis ensuite pour Laièh, le lendemain je gagnai Komia, et le 24 j'entrai à Kamato, un peu après midi, après avoir passé le nyan-kata de la Rokelle; cette rivière était très-

grosse et coulait avec une rapidité impétueuse; le pont chargé d'un seul homme touchait l'eau. Je fus assez heureux pour trouver des marchands du Sangara qui étaient venus vendre de l'or à Kamato: ayant appris d'eux qu'une route conduisait de cette ville à leur pays, je résolus d'attendre quelques jours dans l'espoir qu'ils m'accompagneraient à Sierra-Leone. Ma première pensée fut de partir pour le Sangara, et d'envoyer mon monde, (à l'exception de trois domestiques), sous la conduite de Mousah-Kanta, à Sierra-Leone; Mousah refusa de se séparer de moi; était-ce par attachement ou par crainte? Son caractère me faisait croire au premier sentiment, son air m'indiquait le dernier; toutefois son obstination invincible m'empêcha d'entreprendre le voyage du Sangara, et me priva d'une chance nouvelle de parvenir à la source du Niger. J'envoyai ensuite un messenger à Ballansama, roi du Kouranko septentrional, et j'attendis

l'arrivée de ce chef, afin de tenir un grand palabre.

Ballansama entra dans Kamato le 2 octobre : il était accompagné de près de trois cents hommes armés, et d'un nombre presque égal de femmes dont la plupart lui appartenait. C'était la pompe africaine la plus bizarre que j'eusse encore vue ; la cavalcade était précédée d'un certain nombre de musiciens grotesquement vêtus, plusieurs d'entr'eux à force de souffler parvenaient à tirer quelques notes isolées de grandes défenses d'éléphants, percées ; d'autres battaient le tambour ou bien jouaient du balafo ou du violon ; les plus remarquables étaient trois hommes qui frappaient sur des timbales avec la paume de la main ; ils étaient habillés en uniformes Anglais tout neufs, l'un du 4^e régiment des Antilles, et l'autre du corps royal africain ; je présume qu'ils avaient été vendus par des soldats de ces régimens, et transmis jusqu'en ce lieu par voie d'échanges. Lorsque le

cortège fut passé, et que toute la multitude se fut assise à terre, je me présentai à Ballansama suivant la coutume du pays; il me reçut d'un air gracieux et affable, et mit dans mes mains une grande boucle d'oreille en or; puis il ordonna aux musiciens de jouer en mon honneur, ce qui fut exécuté avec plus de vivacité que de goût et d'agrément. Ballansama est un homme de taille moyenne, d'un extérieur et d'une figure agréables, mais il est un peu défiguré par un goître; infirmité commune dans le Kouranko. Il m'assura qu'il était venu exprès de Kolonkoko sa capitale pour me voir, mais qu'il ne pouvait s'entretenir de choses sérieuses avant trois jours qu'il voulait passer à manger du bœuf et à boire du *singhin*, espèce de liqueur fermentée que l'on extrait de la racine de ce nom. Il tint parole, car aussitôt qu'il fut entré dans la maison préparée pour le recevoir, il donna l'ordre d'abattre deux bœufs, qui furent partagés entre

toute sa suite et les principaux personnages de la ville : il m'en envoya un quartier avec plusieurs autres présens, en m'invitant à vouloir bien considérer ses femmes comme les miennes, et à choisir celle qui me plairait le plus : je refusai cette offre obligeante, ce qu'il regarda comme une offense singulière; mais il changea d'avis quand il eut appris que je m'étais invariablement conduit de la même manière à Falaba et ailleurs. Les danses commencèrent le soir et se prolongèrent sans la moindre interruption pendant deux jours et deux nuits. De même que dans le Timanni, les musiciens se plaçaient au centre, et les hommes et les femmes se mêlaient indifféremment pour danser en cercle, autour d'eux; un jeune garçon d'à-peu-près 14 ans attira surtout mon attention par son extrême agilité. Son talent lui valut de nombreux présens; il montait dans les branches d'un arbre avec la dextérité d'un singe, se suspendant tantôt par une main, tantôt par un

ped ; et multipliant les postures les plus difficiles et les plus extraordinaires.

Ces divertissemens cessèrent à la fin du troisième jour, et l'ordre étant rétabli, Ballansama m'informa qu'il était prêt à s'occuper d'affaires, et à écouter mes propositions : on tint en conséquence un palabre qui fut terminé à ma satisfaction. Ballansama promit d'accorder un libre passage aux habitans du Sangara, et de permettre à tous ceux qui étaient alors dans le Kouranko, de m'accompagner avec son frère qu'il me donnait pour otage : il protesta qu'il aimait le commerce, et regretta de ne m'avoir pas vu quand j'allais dans le Soulimana, car il aurait fait préparer une caravane pour voyager avec moi ; mais il m'assura qu'elle me suivrait bientôt : il me remit une boucle d'or pour le gouverneur, en signe d'amitié et de son desir d'être en paix avec lui et avec la nation.

Le lendemain Ballansama dépêcha un messenger vers sa capitale pour informer

les habitans qu'il permettait que la route de son pays fût ouverte, et qu'il autorisait tous les hommes du Kouranko ou du Sangara qui avaient de l'or, de l'ivoire ou des marchandises à vendre, à suivre l'homme blanc : il annonça également qu'il avait tant à cœur d'encourager le commerce, que non seulement il enverrait son frère avec nous; mais encore son fils et Dinka, un des principaux chefs de Kamato. Le soir il m'offrit un buffle apprivoisé qui s'attachant à Le Bore, le suivit comme un chien jusqu'à Sierra-Leoné.

Je sortis de Kamato le 7 octobre à six heures du matin et j'allai coucher à Kania; le lendemain j'atteignis Vourrovaiah; j'y éprouvai quelques difficultés à raison de l'inimitié de ses habitans pour les Soulimas, avec lesquels ils avaient été en guerre quatre ans auparavant : toutefois des présens et des paroles amicales surmontèrent les obstacles, et les chefs des deux partis se serrèrent la main; le lendemain matin

j'arrivai à Ouaiêh, situé à 5 milles S. O. 1/2 O. plus loin, sur la rivière du même nom; je laissai au sud la partie de notre première route où nous avions manqué d'être assassinés. Je restai une journée entière à Ouaiêh pour obéir aux sollicitations du chef de cette ville, et pour donner du repos à mes gens, dont plusieurs étaient malades.

Le 11 octobre, je partis de cette ville à 7 heures, et je marchai jusqu'à trois heures de l'après-midi; j'entrai alors à Bomboïna qui n'est cependant qu'à onze milles de distance; la route était tellement glissante en descendant les hauteurs, qu'elle eût été dangereuse à parcourir, si nous n'avions eu la précaution de nous accrocher aux herbes élevées, et aux branches d'arbre. En sortant d'Ouaiêh, je me dirigeai vers l'ouest: pendant quatre milles il fallut traverser trois fois la rivière d'Ouaiêh; arrivés sur la rive gauche de la Rokelle nous la suivîmes pendant 7 milles en franchissant plusieurs ruisseaux qui viennent

la grossir. Ici son cours se dirige au S. O. ; elle devient rapide et bruyante ; des rochers tombés des hauteurs à pic qui bordent ses deux rives l'obstruent en plusieurs endroits ; les ruisseaux qui lui apportent leurs eaux offrent l'aspect le plus pittoresque ; quelquefois ils se précipitent de plusieurs centaines de pieds en s'élançant du sommet des rochers granitiques.

Il y en eut un surtout qui attira, par son caractère de grandeur, l'attention et l'admiration de ma troupe. Jusqu'alors fort indifférente aux beautés naturelles du pays, elle se souciait assez peu qu'il fût ouvert ou boisé, fertile ou aride, verdoyant ou sabloneux, pourvu qu'elle pût le parcourir librement, et que sa ration journalière de riz ne fût pas diminuée. La largeur de ce ruisseau, très-fort à son embouchure, est à-peu-près de soixante-quinze pieds : nous le traversâmes à près de 300 pieds de la Rokelle : à 150 pieds de l'endroit où nous le passâmes, il se précipite d'une hau-

teur de 400 pieds ; un rocher qui s'avance au milieu de la chute, la partage en deux. Le pays d'alentour est agréablement boisé, ce qui ajoute encore au charme de cette scène pittoresque.

A un mille et demi en avant de Bomboïna, je m'éloignai de la Rokelle qui porte ses eaux vers l'ouest en traversant une vallée fertile, bornée à droite à une grande distance par les hautes montagnes du Limba ; à gauche par celles du Kouranko. Quoiqu'elle soit située dans le Kouranko, Bomboïna est entièrement habitée par les Limbans qui ont traversé la Rokelle pour s'y établir.

Le 12 vers midi, j'arrivai à Yeba : je fus forcé d'y laisser reposer mes gens ; plusieurs d'entre eux souffraient beaucoup de la fièvre.

Le 13, nous partîmes avant le jour, dans l'intention d'aller coucher à Siméra : je m'aperçus bientôt que mes compagnons ne pouvaient pas aller jusque là ; les che-

mins étaient impraticables, et les rivières enflées ou débordées par les pluies de la nuit précédente: on s'arrêta donc à Nayiniêh où nous arrivâmes très-fatigués.

Les habitans du pays situé entre Ouaiêh et Nayiniêh sont un mélange de Kourankoniens et de Limbans qui parlent la langue des premiers, et qui ont adopté généralement les habitudes des derniers; ils sont mal vêtus et très-sales. A Yeba où nous passâmes une nuit, le peuple paraissait à peine se distinguer des bêtes; il excita même la compassion de mes compagnons de voyage. Le chef, dans son palabre de réception, exprima avec orgueil tout le bonheur qu'il éprouvait d'avoir vu trois choses qu'il n'avait jamais aperçues auparavant, un buffle et un singe apprivoisés, et un homme blanc.

Le 14, partis au point du jour de Nayiniêh, nous entrâmes à Siméra à onze heures du matin; la plupart de ses habitans ayant le Roi à leur tête nous accueil-

lirent cordialement. Ce digne vieillard, à la nouvelle de notre approche, quitta sa propre maison afin de la préparer pour nous : il nous combla de marques d'amitié, et ne voulut pas nous laisser partir le lendemain : de mon côté je ne mettais pas beaucoup d'empressement à presser ce départ, parce que mes gens désiraient du repos et que le temps était mauvais.

Le 15 au soir il nous arriva un événement dont les conséquences pouvaient être fâcheuses si le Roi et moi ne nous étions interposés à temps dans cette affaire. Je me reposais sur mon hamac lorsque Mousah-Kanta se précipita, l'air alarmé, dans la cour en criant : « maître, maître, ils se battent ; » je courus aussitôt dans la rue : Andrews un de mes gens, et Mohamed, se défendaient les sabres à la main contre un grand nombre de Limbans qui les pressaient vivement avec leurs couteaux. Je me jetai sur le champ dans la mêlée, montrant par signes que j'étais désarmé. Je réussis pour un

moment à suspendre le combat. Le Roi arriva fort heureusement, rétablit l'ordre, et convoqua un palabre qui fut tenu sur le lieu même. Il parut d'après les divers témoignages, que les Limbans étaient les agresseurs. L'un d'eux avait tourmenté le buffle en le piquant avec un bâton pointu : Mohamed lui ayant adressé des représentations à ce sujet, il fut frappé et riposta bientôt ; d'autres Limbans tombèrent sur lui ; Andrews vint à son secours ; tous ses camarades allaient également prendre sa défense, et la rixe alors eût été fatale aux Limbans. La provocation étant prouvée le Roi fit ôter à ceux-ci leurs armes, et ils auraient été fustigés si je n'avais intercédé en leur faveur.

Le 16 au point du jour, je serrai la main du vieux Siméra et je pris la route de Kouloufa : j'avais l'espoir d'y arriver avant midi, mais je n'y entrai qu'à trois heures, par la faute de notre guide qui perdit son chemin et nous fit faire un long détour. Au commencement de la journée, il plut

beaucoup et les chemins étaient si mauvais que nous enfoncions souvent dans l'eau et dans la boue jusqu'à la ceinture.

Le 17, n'étant pas très-disposé de revenir par Ma-Boum, à raison des difficultés que j'y avais éprouvées, je suivis une route plus directe jusqu'à Ma-Yosso, en laissant la première ville sur la droite; nous n'éprouvâmes aucune difficulté à nous procurer un guide de la part du chef de Kouloufa; je trouvai celui-ci parfaitement disposé en faveur d'un commerce libre avec son pays.

Le chemin était comme tous ceux du Timanni un véritable labyrinthe; aussi quoique marchant sans relache, nous eûmes beaucoup de peine à parcourir 16 à 17 milles en ligne directe, et le soleil se couchait lorsque nous entrâmes à Ma-Yosso. Nous avons vu sur la route quelques villes assez bien peuplées, et beaucoup de villages à peu de distance de chaque côté: Le Bore qui s'était arrêté à l'un de ces vil-

lages pour se rafraîchir d'un kola et d'une gourde d'eau, ayant voulu partir lorsque notre troupe en était déjà éloignée de quelques centaines de pas, fut arrêté par les habitans qui firent mine de s'emparer de son buffle. Le Bore prit le parti le plus sage, qui fut de tirer un coup de fusil en l'air : le bruit ayant attiré notre attention, plusieurs d'entre nous rebroussèrent chemin et le délivrèrent sans opposition ni difficulté.

Le chef de Ma-Yosso étant absent, je ne pouvais pas me permettre de quitter la ville sans le voir : j'y restai donc ; le lendemain il arriva et nous félicita sur notre retour. Il fut très-surpris de me voir, car depuis long-temps il m'avait cru mort ; on lui avait assuré que j'avais été tué dans le Kou-ranko, et que mes gens avaient été vendus comme esclaves : il tenait d'une autre personne que j'étais décédé dans le Soulimana et enfin d'une troisième que j'étais parti pour les montagnes d'or, où un grigri m'avait

fait périr. Il ignorait à la vérité laquelle de ces versions était la véritable ; c'était sa seule incertitude ; mais il ne doutait nullement de mon décès.

D'après tous ces rapports, le lecteur jugera aisément, malgré leur absurdité, que plusieurs circonstances y avaient donné lieu, et il se formera une idée du penchant des Africains à l'exagération. Lorsque, dans le cours de la journée, je présentai mes compagnons du Soulimana et du Sangara à ce chef en lui annonçant que je réalisais mon projet de porter les bienfaits du commerce dans son pays, je ne fus pas peu surpris de le trouver moins amical qu'auparavant. Il parut fort étonné que ces gens ne lui eussent rien apporté de chez eux ; il en attendait, disait-il, de l'or, de l'ivoire et des vaches ; sans cela il ne m'aurait pas laissé passer la première fois, d'autant moins que j'étais un de ces blancs qui avaient appauvri le pays en empêchant le commerce des esclaves. Nous étions

alors dans le Timanni. Il ajouta : « autre-
 » fois j'étais riche, j'étais Roi comme il
 » faut l'être ; mais actuellement je suis pau-
 » vre et c'est par la faute des blancs. » Ces
 raisonnemens me firent juger qu'il avait
 trop bu de vin de palmier, et je gardai le
 silence ; mais retourné près de lui dans l'a-
 près-midi avec un petit présent, sa bonne
 humeur revint complètement ; il fit pu-
 blier par toute la ville qu'il était heureux
 de voir les étrangers, et qu'ils avaient la
 permission de parcourir les routes du
 pays aussi souvent qu'ils le jugeraient con-
 venable.

Nous quittâmes Ma-Yosso, le 19 sep-
 tembre, au point du jour : en arrivant à
 Ma-Yerma, où l'on m'avait autrefois pris
 mon fusil, je fus surpris de trouver cette
 petite ville complètement déserte ; les habi-
 tans effrayés s'étaient cachés en apprenant
 que je m'avançais avec une suite nom-
 breuse. Cette circonstance fut pour moi
 un grand sujet de contrariété, tant je crai-

gnais les suites désagréables que pouvait produire, sur les nègres en général, l'idée que j'avais fait fuir ces habitans, sachant très-bien que tout événement, quelque peu important qu'il fût, ne manquerait pas d'être complètement dénaturé par l'esprit d'exagération. Cette raison me fit laisser dans la maison du grigri, deux brasses de toile, et une barre de tabac, comme témoignage de mes dispositions amicales. Entre Ma-Yerma et Ma-Boung, il fallut traverser une plaine de cinq milles de long ; en beaucoup d'endroits l'herbe s'y élevait à plus de sept pieds, et quelquefois même les eaux étaient assez hautes pour qu'on en eût jusqu'à la ceinture. Je laissai d'abord mon garranghi soulima me porter sur ses épaules ; mais l'eau étant augmentée en étendue et en profondeur, je le remerciai de ses services, et je fis comme le reste de mes gens. Nous avons gagné le centre de ce marais qui était environné d'herbes très-élevées, et nous poursuivions notre

route avec difficulté lorsque l'un d'entre nous entendit un coup de fusil ; quelques secondes après nous reçûmes une décharge de mousqueterie tirée par des hommes cachés dans les herbes ; mes gens étant dispersés éprouvèrent moins de mal que nous ne devions le craindre, nous n'eûmes que trois blessés, dont un grièvement. J'eus beaucoup de peine à empêcher mes Soulimas de riposter, je me contentai de faire fouiller les herbes : mes éclaireurs revinrent sans avoir rien vu, nous continuâmes donc notre marche vers Ma-Boung où nous arrivâmes vers cinq heures du soir.

Le lendemain 20, je convoquai un palabre afin de demander justice de l'attaque de la veille : j'envoyai un messenger à Sierra-Leone, pour instruire mes compatriotes de mon approche. Ce ne fut que le 25, que les choses s'arrangèrent à ma satisfaction. Les habitans de Ma-Yerma qui nous avaient attaqués, furent appelés devant le

chef de Ma-Boung, ils furent condamnés à de fortes amendes, et de plus désarmés; le Roi déclara qu'il regardait les coups de fusil qu'ils nous avaient tirés comme s'ils eussent été dirigés sur lui-même, parce que j'étais étranger.

Le 25 octobre, à 8 heures du matin, nous atteignîmes la petite rivière où nous étions désaltérés avec si peu de précaution au mois de mai précédent. Le courant en était alors devenu très-rapide à la suite des pluies. Son trajet nous prit plusieurs heures; nous n'avions pour l'effectuer, qu'un vieux canot vermoulu qui ne pouvait porter que sept ou huit personnes à la fois. Au coucher de soleil toute la caravane fut transportée sur la rive opposée: je dis alors à Mousah de suivre la route jusqu'à Rokon, où je le rejoindrais bientôt, mon intention étant de descendre la Rokelle dans le vieux canot que je pris après en avoir obtenu la permission du chef de Ma-Boung. Je me fis accompa-

gner de Mohamed, d'Andrews, et d'un mandingue qui avait la réputation d'être un bon batelier. En quatre heures nous nous trouvâmes dans le courant rapide de la Rokelle : à deux heures du matin nous atteignîmes Ma-Kollo. Ce fut en vain que nous essayâmes de dormir, les moustiques nous en empêchèrent. J'avais souvent éprouvé les tourmens qu'ils font endurer sur la côte de Honduras, mais jamais ils ne m'avaient causé de douleurs aussi intolérables. Ici les nègres couchent sur une espèce de plancher de cannes appuyées des deux côtés aux murs de leurs cases, et posées immédiatement au-dessus du toit; ils se garantissent des moustiques en entretenant continuellement du feu qui produit une épaisse fumée. Nous recommençâmes notre voyage le lendemain de bonne heure, et, après avoir suivi les sinuosités pittoresques de la Rokelle, nous atteignîmes Ma-Kouta à deux heures de l'après-midi. Le lendemain, nous fûmes

obligés de débarquer parce que la navigation de la Rokelle était interrompue jusqu'à Rokon.

Nous quittâmes Ma-Kouta à 6 heures du matin, et, après avoir parcouru 25 milles dans un mauvais sentier, j'arrivai à Rokon à quatre heures du soir; j'y rejoignis mes gens qui y étaient arrivés depuis quelques heures. Je m'embarquai peu de temps après dans un canot, avec l'intention de me diriger directement sur Sierra-Leone; mais en apercevant une embarcation à l'ancre, près de Maharrè, je me fis mettre à terre. Peu d'instans après, j'eus le plaisir de serrer la main du sennor Altavilla, juge-commissaire portugais à Sierra-Leone, et du capitaine Stepney, qui, instruits de mon arrivée, étaient venus aussi loin à ma rencontre : nous fûmes rejoints à minuit par M. Kenneth-Macaulay; nous nous embarquâmes ensemble dans sa chaloupe, et, descendant le rivièrè, nous allâmes déjeûner à Tomba, où je me débar-

rassai de la longue barbe que je portais depuis sept mois ; bientôt, grâce à quelques habillemens qu'on me prêta, j'opérai dans mon costume une métamorphose complète, dont j'avais grand besoin.

Après le déjeuner, nous continuâmes de descendre la Rokelle ; la matinée était très-belle : à deux heures de l'après-midi, j'eus le bonheur d'être reçu à Sierra-Leone par mes amis, dont plusieurs, hélas ! si dignes d'estime et de regrets, n'existent plus.

OBSERVATIONS

MÉTÉOROLOGIQUES

DE M. LAING,

MISES EN ORDRE PAR LE CAPITAINE SABINE.

LORSQUE, dans l'hiver de 1822, le major Laing partit pour aller rejoindre son régiment sur la Côte-d'or, à cause de la guerre avec les Achantins, il me laissa les cahiers contenant ses observations sur la longitude, la latitude et l'élévation des lieux qu'il avait visités dans son voyage de l'Afrique occidentale.

A la demande de M. Laing, j'ai de nouveau calculé ses résultats; et j'y ai fait les petits changemens qui m'ont paru nécessaires.

La note des observations barométriques est donnée en entier, par une raison évidente pour tout lecteur versé dans la géographie. Le baromètre que M. Laing emporta de l'embouchure à la source de la Rokelle, et qui le mit en état d'as-

signer avec un certain degré de probabilité, la hauteur à laquelle le Niger (Dialiba) prend naissance, avait été construit d'après la méthode usitée pour les baromètres portatifs; mais ce n'était pas ce que l'on a coutume d'appeler un baromètre de montagne.

Cette particularité est remarquable, parce qu'elle fait voir que l'on peut transporter fort aisément, quand on donne les soins convenables à leur conservation, les instrumens même les moins portatifs dans des voyages par terre qui menacent de grandes difficultés.

Avant le départ de M. Laing pour l'intérieur, son baromètre fut comparé avec un autre en ma possession qui appartenait au bureau des longitudes : on trouva qu'ils étaient d'accord ensemble à un centième de pouce près.

Les observations que M. Laing a faites trois fois par jour, depuis celui de son départ de Sierra-Leone, jusqu'à celui de son retour dans cette Colonie, et que l'on trouvera ci-après, fournissent la preuve la plus satisfaisante que le baromètre n'a pas souffert d'altération considérable dans l'intervalle et que l'on peut se fier aux résultats qu'il a donnés pour la détermination des diverses élévations.

Il paraît, d'après les observations de M. Laing combinées avec les mesures barométriques prises dans les montagnes du territoire de Sierra-Leone, que la hauteur générale de la chaîne est un peu plus grande à son extrémité occidentale près de la mer, qu'à 250 milles plus à l'est, dans le Soulimana, où la Rokelle et le Niger (Dialiba) prennent leur source, à 30 milles de distance l'un de l'autre.

Il n'est pas improbable que la continuation des mêmes

hauteurs dans le Sangara , et dans les pays encore plus orientaux , ne donne naissance à une troisième rivière coulant au sud-est, et versant ses eaux dans le golfe de Bénin.

En comparant la position de la source du Niger (Dialiba) sur la carte de M. Laing , avec la détermination , par estime de sa latitude , de sa longitude , et de sa distance de la montagne où est la source de la Rokelle , telles qu'elles sont données dans le texte , le lecteur attentif reconnaitra une différence de douze milles ; on ne s'en aperçut qu'après que M. Laing fut parti d'Angleterre. Suivant la supposition la plus probable , l'erreur est dans la carte.

Avril.	6. H. M. Baromètre. Pouces.	Thermomètre.	2 H. S. Baromètre. Pouces.	Thermomètre.	10 H. S. Baromètre. Pouces.	Thermomètre.	STATIONS.
16	"	"	"	86	29.95	83 $\frac{1}{2}$	Tombo.
17	30.01	83	"	"	30.03 $\frac{1}{2}$	84 $\frac{1}{2}$	Rosâ.
18	30.05	80	29.94	85	29.95	85	Rokon.
19	30.05	80	29.98 $\frac{1}{2}$	81	30.07	84	"
20	30.11	79 $\frac{1}{2}$	29.97	85 $\frac{1}{2}$	30.09	86	"
21	30.10	80	29.94	86	30.04	85	"
22	30.06	79 $\frac{1}{2}$	29.81	90	29.92	85	Rodoma.
23	29.78	80	"	"	29.74 $\frac{1}{2}$	84	Roketchik.
24	29.80	80	29.80	85	29.84	83	"
25	29.82	79 $\frac{1}{2}$	29.80	90	29.83 $\frac{1}{2}$	84	Rokanka.
26	29.85	81	29.88	85	29.90	83 $\frac{1}{2}$	Ma-Boung.
27	29.86	80	29.74	82	"	"	"
28	29.85	79	29.82	81	"	"	"
29	"	"	29.84	82	29.83	81	"
30	29.84	79	29.78	82	29.82	80	"

Mai.	6 H. M. Baromètre. Pouces.	Thermomètre.	2 H. S. Baromètre. Pouces.	Thermomètre.	10 H. S. Baromètre. Pouces.	Thermomètre.	STATIONS.
1	29.84	79 $\frac{1}{2}$	29.80	80	29.87	79 $\frac{1}{2}$	Ma-Boung.
2	29.93	79	29.88	82 $\frac{1}{2}$	29.92	81	"
3	29.91	80	29.86	85	29.83	82	"
4	29.81	78	29.77	83	29.80	82	"
5	29.87	79 $\frac{1}{2}$	29.78	83	29.88	83	Ma-Yosso.
6	29.87	79 $\frac{1}{2}$	29.79	85	29.90	80 $\frac{1}{2}$	"
7	29.91	78	29.80	84	29.83	83	Ma-Boum.
8	29.83	80	29.69	84	29.79	83	"
9	29.80	81	29.74	84	29.81	82	"
10	29.91	78 $\frac{1}{2}$	29.82	83	29.86	82	"
11	29.90	77	29.82	82	29.91	81	"
12	29.91	77	29.77	83	29.81	80	Kouloufa.
13	29.85	79	29.76	84	29.85	83	"
14	29.78	77	29.60	85	29.70	82	Siméra.
15	29.77	78	29.61	89	29.69	83	"
16	29.75	79	29.72	86	29.79	84	"
17	29.78	76	29.70	83	29.71	80 $\frac{1}{4}$	"
18	29.70	77	29.61	88	29.69	84	Nayiniéh.
19	29.67	77	29.65	85	29.67	80	"
20	29.69	76	29.34	86	29.83	78	Netakouta.
21	29.35	75	28.93	86	29.03	80 $\frac{1}{4}$	Kaniagama.
22	29.07	75	28.74	87	28.79	78 $\frac{1}{2}$	Kaniakouta.
23	28.79	70 $\frac{1}{2}$	28.79	86 $\frac{1}{2}$	28.74	78	"
24	28.71	71	28.18	84	28.99	81	Vouorroviah.
25	28.92	77	28.85	85	29.02	81	"
26	28.94	77 $\frac{1}{2}$	28.87	83	29.96	81 $\frac{1}{2}$	"
27	28.94	73	28.70	83 $\frac{1}{2}$	28.73	82	"
28	28.79	75	28.70	82	28.71	76	"
29	28.70	71	28.75	85	28.82	80	Kamato.
30	28.86	75	28.71	83	28.86	80	"
31	28.88	73	28.83	79 $\frac{1}{2}$	28.85	78	"

* A 4 h. s. sur le sommet du Ba-Vollé 27.00, j'étais à 2000 p. au-dessus de la mer.

Jun.	6 H. M. Baromètre. Pouces.	Thermomètre.	2 H. S. Baromètre. Pouces.	Thermomètre.	10 H. S. Baromètre. Pouces.	Thermomètre.	STATIONS.
1	28.86	76	28.80	80	28.83	79	Kamato.
2	28.84	75	28.79	81	28.82	79	"
3	28.87	73	28.78	81	28.89	79 ^{1/2}	"
4	28.80	76	28.82	82	28.84	78	"
5	28.86	74	28.96	81	29.02	75	Komia.
6	29.02	76	28.96	81 ^{1/2}	29.98	78	"
7	28.97	75	28.32	85	28.36	81	Semba.
8	28.38	71	28.31	79	28.37	76	"
9	28.44	73	28.75	85	28.78	78	Konkodougoré.
10	28.77	77 ^{1/2}	28.68	78	28.77	77	"
11	28.77	74	28.68	84	28.68	81	Falaba.
12	28.69	74	28.68	82	"	"	"
13	"	"	"	"	28.71	82	"
14	28.75	73	28.70	83	"	"	"
15	"	"	"	"	28.72	81	"
16	28.76	73	28.73	81	28.71	81	"
17	"	"	"	"	"	"	"
18	"	"	"	"	"	"	"
19	"	"	"	"	"	"	"
20	"	"	"	"	"	"	"
21	"	"	"	"	"	"	"
22	"	"	"	"	"	"	"
23	"	"	"	"	"	"	"
24	28.79	74	28.69	81	28.75	79	"
25	28.76	74	28.70	82	28.76	79	"
26	28.79	77	28.76	83	28.76	80	"
27	28.80	75	28.75	82	28.76	81	"
28	28.79	76	28.74	84	28.76	81	"
29	28.79	76 ^{1/4}	28.76	81	28.78	78 ^{1/2}	"
30	28.79	76	28.74	80	29.76	79	"

* Semba, 1000 pieds au-dessus de la mer.

Juillet.	6 H. M. Baromètre. Pouces.	Thermomètre.	2 H. S. Baromètre. Pouces.	Thermomètre.	10 H. S. Baromètre. Pouces.	Thermomètre.	STATIONS.
1	28.78	75	28.73	78	28.74	76	Falaba.
2	28.77	74	28.74	78	28.73	76 $\frac{1}{2}$	"
3	28.76	75	28.70	80 $\frac{1}{2}$	28.76	78	"
4	28.77	75	28.75	80 $\frac{1}{2}$	28.76	79	"
5	28.77	75	28.76	81	28.76	79	"
6	28.78	75	28.76	81	28.77	80	"
7	28.79	75	28.75	81	28.77	80	"
8	28.82	76	28.80	78	28.81	75	"
9	28.78	75	28.76	80	28.77	78	"
10	28.77	75	28.69	80	28.74	78	"
11	28.76	74 $\frac{1}{2}$	28.90	81	28.94	78 $\frac{1}{2}$	Sangouia.
12	28.94	74	28.67	78 $\frac{1}{2}$	28.77	76 $\frac{1}{2}$	Falaba.
13	28.75	74	28.68	77 $\frac{1}{2}$	28.74	74 $\frac{1}{2}$	"
14	28.77	74	28.74	77	28.75	76 $\frac{1}{2}$	"
15	28.79	74	28.73 $\frac{1}{2}$	79	28.76	77	"
16	28.78	75	28.73	80 $\frac{1}{2}$	28.78	74	"
17	28.78	74	28.78	77 $\frac{1}{2}$	28.79	77	"
18	28.79	74	28.78	78	28.78	74	"
19	28.78	74 $\frac{1}{2}$	28.78	78	28.78	75 $\frac{1}{2}$	"
20	28.78	73	28.75	75	28.78	76	"
21	28.78	74 $\frac{3}{4}$	28.78	77	28.78	76	"
22	28.78	73	28.77	77	28.76	76	"
23	28.80	72	28.70	77 $\frac{1}{2}$	28.72	76 $\frac{1}{2}$	"
24	28.74	73 $\frac{1}{2}$	28.72	78	28.73	74	—
25	28.74	75	28.68	78	28.70	76	"
26	28.75	72 $\frac{1}{2}$	28.68	77	28.70	75	"
27	28.73	72	28.71	76 $\frac{1}{2}$	28.78	75	"
28	28.74	73	28.74	75 $\frac{1}{2}$	28.76	75	"
29	28.76	73	28.73	76	28.80	75	"
30	28.80	73	28.72	77	28.74	75	"
31	28.74	74	28.74	76 $\frac{1}{2}$	28.76	75	"

Mois.	6 H. M. Baromètre. Pouces.	Thermomètre.	2 H. S. Baromètre. Pouces.	Thermomètre.	10 H. S. Baromètre. Pouces.	Thermomètre.	STATIONS.
1	28.78	74	28.76	77 $\frac{1}{2}$	28.76	75 $\frac{1}{2}$	Falaba.
2	28.76	74	28.76	76	28.76	75	"
3	28.77	73	28.76	78	28.76 $\frac{1}{2}$	75 $\frac{1}{2}$	"
4	28.76	74	28.75 $\frac{1}{2}$	78	28.76	76	"
5	28.76	73	28.75	75 $\frac{1}{2}$	28.76	75	"
6	28.76	73	28.71	76	28.76	75	"
7	28.77	73	28.75	77	28.76	76	"
8	28.78	73 $\frac{1}{2}$	28.74	77	28.74	75 $\frac{1}{2}$	"
9	28.75	73 $\frac{1}{2}$	28.70	77 $\frac{1}{2}$	28.71	75	"
10	28.71	73	28.63	78	28.67	75	"
11	28.70	74	28.68	78	28.71	74 $\frac{1}{2}$	"
12	28.74	73	28.74	78 $\frac{1}{2}$	28.74	76	"
13	28.71	75	28.64	82	28.72	77	"
14	28.75	75	28.71	77 $\frac{1}{2}$	28.71	75	"
15	28.75	73 $\frac{1}{2}$	28.72	77	28.75	73	"
16	28.75	73	28.74	82	28.76	76	"
17	28.76	75	28.73	81	28.75	76	"
18	28.78	73	28.76	78	28.75	74	"
19	28.76	72 $\frac{1}{2}$	28.76	76	28.75	74	"
20	28.75	73	28.79	78	28.72	75	"
21	28.75	73	28.69	78	28.70	75	"
22	28.75	74	28.75	77	28.76	75	"
23	28.76	73	28.75	78	28.75	75	"
24	28.75	74	28.72	79	28.75	75	"
25	28.77	73 $\frac{1}{2}$	28.74	80	28.78	76	"
26	28.78	74 $\frac{1}{2}$	28.74	80	28.80	76	"
27	28.79	75	28.72	78	28.70	75	"
28	28.74	74	28.70	77	28.74	75	"
29	28.77	75	28.74	76	28.77	73	"
30	28.77	73	28.70	79	28.74	75 $\frac{1}{2}$	"
31	28.75	74	28.68	80	28.74	76	"

Septembre.	10 H. S. Baromètre. Pouces.	Thermomètre.	2 H. S. Baromètre. Pouces.	Thermomètre.	6 H. M. Baromètre. Pouces.	Thermomètre.	STATIONS.
1	28.74	75	28.69	76 ¹ / ₂	28.75	74	»
2	28.75	75	28.67	81	28.72	76	Sacotia.
3	28.74	75	28.44	81	28.50	73	Source de la
4	28.50	72	28.64	81	28.72	77	Rokelle.
5	28.72	75	28.70	82	28.72	76	Falaba.
6	28.74	76	28.70	82	28.73	77	»
7	28.75	76	28.67 ¹ / ₂	80	28.74	75	»
8	28.74	74	28.70	76	28.73	73 ¹ / ₂	»
9	28.73	74	28.73	78	28.73	76	»
10	28.74	74	28.74	80	28.75	74	»
11	28.75	75	28.74	76	28.74	74	»
12	28.74	74	28.85	80	28.74	76	»
13	28.75	74	28.70	80	28.73	77	»
14	28.74 ¹ / ₂	75	28.65	77	28.70	75	»
15	28.72	74	28.67	78	28.73	74	»
16	28.75	74	28.68	79	28.75	76	»
17	28.75	75	28.70	81	28.71	77	»
18	28.72	75	28.64	80	28.69	76	Konkodougoré.
19	28.68	74	»	73	28.35	71	Semba.
20	28.35	70	28.32	75	28.35	72	»
21	28.34	73	28.30	80	28.35	75	»
22	28.40	72	28.77	76	28.79	73	Laiéh.
23	28.80	71 ¹ / ₂	28.85	76	28.95	72	Komia.
24	28.95	72	28.70	76	28.72	72	»
25	28.73	72	28.70	79	28.77	75	»
26	28.81	73	28.74	78 ¹ / ₂	28.81	74	Kamato.
27	28.80	72	28.74	75	28.79	72	»
28	28.79	71	28.69	79	28.81	74	»
29	28.78 ¹ / ₂	71	28.70	79	28.78	72	»
30	28.78	71 ¹ / ₂	28.74	75	28.78	73	»

Octobre.	6 H. M. Baromètre. Pouces.	Thermomètre.	2 H. S. Baromètre. Pouces.	Thermomètre.	10 H. S. Baromètre. Pouces.	Thermomètre.	STATIONS.
1	28.80	72 ½	28.75	77	28.79	73	Kamato.
2	28.85	72	28.74	79	28.81	74	"
3	28.84	73	28.77	80	28.83	72	"
4	28.84	71 ½	28.74	80	28.83	75	"
5	28.84	73	28.73	80	28.83	74	"
6	28.84 ½	72 ½	28.80	79 ½	28.89	76	"
7	28.79	70 ½	28.69	78 ½	28.71	73	Kaniéh.
8	28.74	71 ½	28.80	79	28.85	75	Vouorroviah.
9	28.90	72 ½	28.94	80	29.00	74	Ouiach.
10	29.00	73	28.93	80	28.94	76	"
11	28.97	73	29.55	82	29.50	76	Bomboïna.
12	29.50	72	29.46 ½	81	29.55	77	Yeba.
13	29.56 ½	75 ½	29.57 ½	82	29.64	78	Nayiniéh.
14	29.72	76	29.58 ½	83	29.68	79	Siméra.
15	29.64	76	29.62	79 ½	29.64	77	"
16	29.72	74 ½	29.67	81 ½	29.72	77	Kouloufa.
17	29.72	75	29.74	83	29.80	78	Ma-Yosso.
18	29.84	76	29.78	82	29.81	78	"
19	29.91	75 ½	29.84	82	29.89	79	Ma-Boung.
20	29.90	76	29.84	83	29.89	79 ½	"
21	29.90	76	29.84	81	29.87	76 ½	"
22	29.87 ½	76 ½	29.74	81 ½	29.80	79	"
23	29.84	76	29.80	82	29.84	80	"
24	29.90	75	29.84	81	29.90	79	"
25	29.92	75	29.93	82	29.94	76	Ma-Kollo.
26	29.94	74	29.90	81	29.95	79	Ma-Kouta.
27	29.95	74	29.87	82	29.90	80	Rokon.
28	29.91	76	29.96 ½	83	29.05	76	Maharré.
29	30.05	75	29.99	80	29.05	76	Sierra-Leone.
30	30.04	76	29.98	82	30.02	79	"
31	30.02	77	29.06	83	"	"	"

Le chronomètre dont M. Laing fit usage était le n° 73 de Berthoud; il provenait de la frégate française *la Méduse*: il était parvenu du Sénégal à Sierra-Leone, où le major en avait fait l'acquisition. Comme j'avais établi un observatoire temporaire au fort Thornton de Sierra-Leone, il me le confia depuis le 12 mars jusqu'au 10 avril. Durant ce période, cet instrument avança journellement de 40 à 47 secondes: le terme moyen fut de 43' 5".

En admettant que la longitude du fort Thornton soit de 13° 15' ouest, le n° 73 avançait sur le temps moyen de Greenwich, à midi, d'1' 43", le 10 avril. M. Laing durant son séjour à Rokon, du 18 au 21 avril, trouva que l'avance journalière était de 43 à 45 secondes, comme on le voit page 41, et ensuite à Falaba, après sa maladie, de 45 secondes (p. 261); il a en conséquence pensé qu'il devait regarder l'avance moyenne de 44 secondes durant son voyage de Sierra-Leone à Falaba, comme commençant le 10 avril, jour auquel le chronomètre avançait d'1' 43" sur le temps moyen de Greenwich.

C'est d'après cette marche, et l'erreur primitive, que les longitudes suivantes ont été déduites des hauteurs du soleil aux lieux et jours marqués dans la table; le détail des observations existe, mais on l'a omis.

DATE.	LIEUX.	LATITUDE par calcul.	LONGITUDE d'après le chronomètre.
24 avril.	Roketchik.	8° 30' N.	12° 11' O.
4 mai.	Ma-Yosso.	8° 28'	11° 53'5
13 —	Kouloufa.	8° 37'	11° 41'
15 —	Siméra.	8° 46'	11° 34'
20 —	Nayiniéh.	8° 40'	11° 27'25
23 —	Kaniakouta.	8° 54'	11° 17'
6 juin.	Komia.	9° 22'	11° 03'
8 —	Semba.	9° 30'	10° 49'5

Les latitudes observées, qui l'ont été principalement par des hauteurs méridiennes de la lune, ont été données dans le texte telles qu'elles ont été obtenues.



TABLE
DES MATIÈRES.

ESSAI sur les progrès de la Géographie de l'intérieur de l'Afrique, et sur les Voyages de découvertes qui s'y rattachent.	v
INTRODUCTION.	1
CHAPITRE I^{er}. Départ de Sierra-Leone. — Voyage à travers le Timanni.	23
CHAPITRE II. Etendue du Timanni. — Mœurs, usages, superstitions, mariages, funérailles, agriculture, etc.	65
CHAPITRE III. Ma-Boum. — Détention en ce lieu. — Méchanceté des chefs. — Voyage dans le Kouranko. — Montagnes. — Aspect pittoresque. — Indices de minéraux. — Arrivée et réception à Kamato.	104
CHAPITRE IV. Séjour à Kamato. — Coutumes et usages du Kouranko. — Productions du pays. — Occupations des habitans. — Départ pour Falaba. . .	187
CHAPITRE V. Départ de Kamato. — Komia. — Semba. — Konkodougoré. — Arrivée et réception à Falaba.	206

CHAPITRE VI. Séjour à Falaba. — Reconnaissance de la source de la Rokelle. — Arrivée des envoyés de Sierra-Leone.	257
CHAPITRE VII. Des Soulimas.	328
CHAPITRE VIII. Guerres des Soulimas	376
CHAPITRE IX. Départ de Falaba et retour à Sierra- Leone.	393
OBSERVATIONS météorologiques de M. Laing, mises en ordre par le capitaine Sabine.	421





5. 70, -



25890